



# GRAINE D'ÉTOILE

Richard O'Monroy

# GRAINE D'ÉTOILE

Richard O'MONROY



PARIS  
CALMANN ET LÉVY  
1897

## LA JOURNÉE D'UNE DANSEUSE



UNE DANSEUSE ! Dans l'esprit du public, un être surnaturel, vivant entre ciel et terre, au milieu de la musique, des parfums et des fleurs, évoluant pour son plaisir au milieu de radiations lilas d'apothéose, et, une fois la rampe éteinte, continuant encore le beau rêve d'amour mimé sur les accords de Gounod, de Delibes ou de Saint-Saëns. Qui de nous ne s'est pas demandé, avec une sorte de curiosité perverse, ce qu'il y avait au delà, derrière le lourd rideau à franges d'or, ce que devenaient dans la froide réalité ces jolies filles dont l'unique but en ce monde semble être de mériter un jour la gracieuse épitaphe que l'on inscrit sur la tombe d'une ballerine romaine : *Saltavit et placuit* ?

C'est cette curiosité que nous venons satisfaire, au risque de détruire quelques illusions ; mais la vérité montrera quel courage, quelle énergie, quelle somme de travail dépensée on trouve chez ces créations de luxe, en dépit de la légende entretenue par des vaudevillistes sur la foi des mémoires du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### LA LEÇON

Si la danseuse est une *petite*, c'est-à-dire si elle appartient encore aux quadrilles, il faut qu'elle arrive à l'Opéra dès huit heures et demie du matin. Comme en général elle ne demeure pas rue Auber ou boulevard Haussmann pour des motifs faciles à deviner, voyez ce qui reste pour la sommeil les soirs où la représentation s'est terminée à minuit passé, avec le déshabillage et le retour dans les quartiers lointains de Montmartre ou de la Villette.

Dès neuf heures, mademoiselle Adelina Théodore commence sa leçon sous la coupole au neuvième étage. Les petites sont en tenue de travail : corsage de nansouk blanc, trois jupons de tarlatane blanche, ceinture en satin bleu, rose ou mauve, suivant la fantaisie de la fillette. Pantalon de percale roulé dans les jarretières pour bien laisser voir les genoux ; bas et souliers roses. Pendant ce temps, les mères, assises sur la banquette placée sous la glace, repiquent les vieux chaussons avec du fil ciré, tout en tenant ces conversations étonnantes relatées par les historiographes de mesdames Cardinal ou Manchaballe.

À la même heure matinale, les coryphées travaillent au foyer de la danse sous la direction de madame Théodore. Mais brûlons les premières étapes, époque des salières, des jambes grêles et des pommes vertes, âge ingrat, période intermédiaire qui précède le moment où la chrysalide deviendra pa-

pillon, et passons immédiatement à la vraie danseuse, au sujet, c'est-à-dire à celle qui commence à connaître son métier et qui n'a plus dès lors qu'à suivre la classe de perfectionnement, dernièrement encore dirigée par Sanlaville, mais aujourd'hui confiée à M. Vasquez.

Dans ce foyer, un peu délabré avec ses tentures de velours, jadis mauve et vieil or en 1875, mais devenues poivre et... sales, on montre encore avec attendrissement la place usée par la banquette centrale où s'asseyait Sanlaville.

La classe commence à dix heures et demie très précises. Elle se compose des petits sujets, sujets et premières danseuses. M. Vasquez arrive dix minutes avant l'heure pour donner le bon exemple, en veston et chemise de flanelle, tandis que M. Diani, le violoniste qui doit lui prêter son concours, s'installe mélancoliquement dans un coin et enduit de colophane les cordes de son violon. Le costume des sujets est le même que celui des quadrilles, avec peut-être un peu plus de recherche.

Les nœuds des épaules sont devenus des flots de rubans et le corsage de nansouk est garni d'entre-deux de guipure formant transparent sur des rubans de satin assortis à la couleur de ceux des épaules. Le mouchoir suspendu à la ceinture que toute danseuse n'oublie jamais, car il lui sert à s'éponger, est brodé au lieu d'être uni ; les étrangères, et en particulier les

Italiennes, complètent cette tenue par des rubans comète à la grecque dans les cheveux ou cherchent généralement à imiter la gracieuse coiffure du tableau *la Cruche cassée*.

Mademoiselle Gina Ottolini, entre autres, ne prendrait pas une leçon sans être coiffée de cette façon. À l'Opéra, ces ornements s'appellent des *pépettes*. Alors commencent les exercices. Il faut non seulement se *tourner*, mais se *casser*, habituer les pauvres pieds, tibias, talons et genoux à se mettre en dehors et à demeurer d'eux-mêmes en ligne parallèle, ce qui s'appelle : *en première*; puis on pose le pied sur une barre que l'on doit saisir avec la main opposée au pied, cela se nomme se tourner *en seconde*, toujours en tenant de l'autre cette barre qui, en dépit du velours élimé qui la recouvre, rappelle un peu les instruments de torture du moyen âge. Ensuite, on exécute les *pliés*, les *ronds de jambe* à terre et en l'air, les petits et grands *battements*, et l'on termine les exercices par les *brisés de Télémaque*. Tout cela sans cesser de sourire !

Un instant de repos pendant lequel M. Diani, toujours mélancolique, arrose le plancher poussiéreux avec un petit arrosoir ; pendant ce temps on essuie la sueur qui ruisselle, on potine, mais entre soi, car la grande fille passée sujet n'amène plus sa mère et vole de ses propres ailes.

— Suivons, mesdemoiselles, crie M. Vasquez.

Alors on commence l'adage, composé des *battements en croix*, des *pliés*, des *petits et grands ballonnés*, *attitudes* et *ports de bras*. L'adage terminé, on passe aux temps sautés : les *changements de pied coupés*, *fouettés*, les *pirouettes*, les *temps de pointe*, les *gargouillades* et les *sauts de chat*.

Par groupe de quatre rangées devant la grande glace du fond, on exécute les variations. Avant chaque pas, le professeur réunit toutes les élèves en cercle autour de lui et leur explique les mouvements qu'elles apprennent d'abord avec leurs mains, un peu comme lorsqu'on simule en escrime le jeu des fleurets avec l'index ; elles les exécutent ensuite par groupe de deux ou de quatre, tandis que le violon racle sur sa pochette le premier motif venu.

À onze heures et demie, les jours de répétition, la danseuse se sauve en hâte, quoique la leçon ne doive se terminer qu'à midi ; mais les répétitions commençant à cette heure, elles regagnent leur loge, n'ayant par conséquent qu'une demi-heure pour se changer des pieds à la tête, car elle ruisselle, et croquer n'importe quoi pour tromper la faim ; bien entendu, il ne s'agit pas de déjeuner.

Notez que la danseuse est obligée de faire une nouvelle toilette complète, depuis la chemise de danse jusqu'aux bas et chaussons. À ce moment, afin de se garantir du froid en traversant les couloirs

pour se rendre sur la scène, elle met sur ses bas des guêtres de laine blanche, elle jette sur ses épaules une matinée, un boléro, tout ce que la fantaisie a pu tailler de plus froufrouant dans le satin, la faille ou le foulard, et, le moment venu, tout cela s'accrochera derrière les portants, aux saillies des décors, pêle-mêle avec le cache-misère, les châles de laine et les palatines en lapin des moins fortunées. Si la danseuse doit répéter en travesti, elle a endossé une petite culotte courte en satin noir, une blouse également en satin avec col en guipure Louis XIII retombante. La blouse est serrée par une ceinture en satin ; bas de soie noirs et souliers vernis.

#### LA RÉPÉTITION

À midi tapant, heure militaire, M. Pluque, régisseur de la danse depuis trente-quatre ans et ancien cent-garde, – saluez ! – faisait l'appel à haute voix en se servant de la liste inscrite sur son calepin, calepin historique qui contient les notes les plus précieuses sur tous les ballets anciens ou récents, depuis *Gisèle*, *la Source*, jusqu'à *la Tempête* et *Maladetta*. Malheur à celles qui manquent ! Une amende d'un jour d'appointments pour les répétitions et de trois jours pour les représentations est suspendue sur leur tête pour les rappeler à la discipline. Mais depuis quelque temps M. Pluque garde la chambre et la discipline s'en ressent.

C'est alors qu'arrive M. Hansen, le fringant maître de ballet, avec sa chemise de flanelle rayée gris et rose, ma chère, un pantalon gris et des souliers jaunes. Dans les grands froids, il se coiffe d'un chapeau de paille noir. Enfin, il est armé d'un gros bâton, trique énorme qui a servi successivement à Justamment et à Mérante. Si vous me demandez l'emploi de ce bâton, je vous dirai qu'il sert non seulement à marquer la mesure, mais à obtenir un peu de silence de ces demoiselles, ce qui n'est pas commode.

Sur une espèce de petit guignol posé sur l'estrade s'installe le violon, M. Collongues, et devant le piano, l'accompagnateur Koenig, dit la beau Fidèle.

Les directeurs sont assis sur des chaises et, à côté d'eux, les auteurs.

Deux réflecteurs électriques envoient sur la scène une lumière douteuse, tandis qu'au loin les profondeurs de la grande salle sont noyées dans l'ombre. Tout le monde est sur le pont, les petites comme les grandes; on commence par les ensembles, ensuite on enchaîne.

— Allons, mesdemoiselles, enchaînons! Les rôles-mimes répètent à part et l'on fait venir mesdames Mauri et Subra, les éternelles étoiles, que lorsque le ballet est *au point*. Quand nous les changera-t-on?

M, Hansen s'égosille, tout le monde va, vient, crie, bavarde, s'agite, bondit, et de ce désordre apparent, de ce mouvement tumultueux, l'action finit par surgir, nette, claire, gracieusement rendue. Le professeur voit dans ces pas toutes sortes de choses que nous ne distinguons pas, nous autres profanes de l'école sensualiste et qui trouvons un pas bien exécuté lorsque la danseuse a de jolies jambes. Il veut, lui, des sanglots dansés, des entrechats tragiques, des relevés amoureux, toute la gamme de la passion exprimée par des effets de pointe, et dame, il n'est pas toujours compris !...

La répétition dure en moyenne jusqu'à une heure et demie ou deux heures, mais parfois jusqu'à deux heures et demie, lorsque le ballet a deux actes. On remonte dans sa loge, on se déshabille et la danseuse peut enfin déjeuner et jouir de quelques heures de repos bien gagné.

Quand je dis la danseuse, je parle en général; mais la besogne n'est pas finie pour les étoiles, les premières danseuses ou les fanatiques qui prennent des leçons particulières. Ces leçons sont payées cent francs par mois fournis par la poche même de celles qui les prennent, car au-dessus de trois mille francs d'appointments on paye ses leçons.

C'est ainsi que mesdames Mauri et Subra, ont conservé pour elles, même après son renvoi, madame Sanlaville. On s'instruit à tout âge.

## LA REPRÉSENTATION

Nous arrivons à la représentation, c'est-à-dire au but vers lequel tendent tant d'efforts et de peines. Autant la leçon et la répétition paraissent fastidieuses, autant la représentation fait plaisir. C'est pour ainsi dire la récompense et la sanction du travail, et jamais une danseuse ne se plaint de trop jouer le soir.

La danseuse arrive en moyenne vers huit heures et demie. Elle se rend à sa loge où le costume complet est préparé par l'habilleuse, maillot de corps et de jambe, en soie rose, chaussons de danse, sans oublier les accessoires variant selon les costumes, casque, cuirasse, fleurs, colliers, bijoux, etc.

La perruque ou les nattes ont été apportées par le coiffeur Clodomir qui, la veille, les a retrouvées dans un placard percé d'une ouverture ressemblant à celle d'une boîte aux lettres, et communément appelé le *trou de Clodomir*.

Les loges sont assez spacieuses et se composent de deux pièces dont l'une sert de cabinet de toilette. L'administration fournit une table, deux chaises; une grande glace avec deux tiroirs en dessous, l'éclairage à l'électricité et le chauffage; mais bien entendu ces demoiselles complètent ou remplacent complètement cet ameublement sommaire, tendent les murailles nues en cretonne à bouquets, font poser des tapis moelleux, des tableaux, etc., etc.

À la porte existe un petit judas intérieur qui permet de n'ouvrir qu'à bon escient et seulement si l'on a montré patte blanche.

La danseuse enfile d'abord les deux jambes de son maillot, parce que « se baisser défait la figure ». Puis, après l'avoir bien tendu sur la chemise de danse de forme spéciale dite chemise à queue, elle met ses chaussons de satin rose en croisant deux fois les rubans d'attache au dessus de la cheville et en les nouant derrière. Certaines danseuses les collent au talon avec de la gomme. Disons en passant que ces chaussons constituent une forte dépense pour l'administration, chaque paire de chaussons revenant à six francs.

Or les étoiles reçoivent une paire de chaussons par acte, les premières danseuses une paire par soirée, les sujets une paire par trois soirées, les coryphées une paire par six soirées, les quadrilles une paire par douze soirées. Aussi les petites passent-elles leur temps à repiquer et surtout à ébarber avec des ciseaux la soie de ces malheureux chaussons. Ô égalité, tu n'es qu'un vain mot !

Tandis que nous sommes sur ce chapitre délicat, disons que les maillots de jambe valent quarante francs et ceux de corps vingt-cinq francs et sont fournis suivant les besoins du service. Cette clause est aussi élastique que les maillots eux-mêmes et l'on a remarqué que les demoiselles des quadrilles en

usent plus que les sujets. Chaque danseuse a trois maillots, qui sont blanchis après chaque représentation.

Notre danseuse, une fois maillotée et chaussée, passe au mastic, ou, si vous voulez, au *maquillage*, opération très compliquée et qui exige une véritable science. Elle commence d'abord par s'enduire la figure de vaseline pour enlever la poussière ; elle passe ensuite une couche de blanc gras, puis du rouge gras sur et sous les yeux, elle sèche le tout avec la houppette qui dépose un nuage de veloutine qu'on enlève avec une brosse douce. Ceci fait, on allume les joues de rouge en poudre, dont les teintes, grâce à la patte de lièvre, vont en se fondant jusqu'aux oreilles. On met du noir aux sourcils et sous les yeux pour figurer ce que le bon Nadaud appelait :

Le cercle bleu tracé par le bonheur.

Ajoutez du bleu sur les paupières pour *ombrer* le regard, du rouge électrique aux lèvres, dans les narines et au coin des yeux ; parfois on simule une fossette au menton pour diminuer la longueur du visage... et le maquillage est terminé. Dès lors la danseuse ne se permet plus ni baisers, ni éclats de rire, ni pleurs, ni émotion d'aucune sorte. Cela déferait sa figure.

Après, l'on se coiffe selon les besoins du personnage, nature ou perruque. Clodomir et son aide

Sylvestre passent chez les sujets ; mais la discipline, à cet égard, se relâche terriblement. La danseuse se coiffe beaucoup plus selon son goût personnel que d'après les ordres donnés. Nous ne sommes pas des dénonciateurs ; cependant tout le monde connaît le nom de la jolie personne qui, quel que soit le rôle, cache ses oreilles avec des bandeaux 1830 ; d'autres n'hésitent pas à arborer des croissants en diamant ou à relever les cheveux sur la nuque, alors que le costume exigerait l'absence complète de bijoux et les cheveux épars.

Passons au costume. La danseuse a mis sa chemise de danse, son corset très souple et de coupe tout à fait spéciale, puis, le maillot tendu sans un pli, elle passe trois jupons cousus ensemble qu'on appelle le tutu (les travestis ont de petits tutus plats en gaze, très courts et très collants). Par dessus, la danseuse, en général, passe trois jupons que les habilleuses cousent autour des reins pour éviter les épingles, terribles dans les groupes. Notons en passant les noms peu ordinaires de mesdames les habilleuses : Azélie Colobœuf, Lardot, Sapin, etc. Il y en a une, la plus ancienne, Valentine, attachée spécialement à la personne de mademoiselle Mauri. Pauvre Valentine !

Tout en s'habillant, la danseuse reçoit ses intimes dans sa loge, disparaissant dans la seconde pièce pendant les courts moments où la pudeur l'exige. Pendant ce temps, l'avertisseur Chabert ap-

porte les bulletins de service donnant l'heure de la répétition du lendemain, « en danse » on « en homme », le spectacle du soir, et parfois, en post-scriptum, la petite enveloppe jaune contenant les amendes infligées par M. Pluque.

— Mesdames, le second est fini ! crie-t-il dans le couloir.

Alors, seulement alors, la danseuse se décide à descendre au foyer, dont elle ne dépasse guère les fameuses marches, toutes les conversations se tenant plutôt derrière les portants ou dans le large espace situé derrière la toile du fond.

Les habitués sont peut-être un peu moins nombreux que rue Le Peletier ; cependant on peut voir encore assez souvent MM. de Bondy, de Saint-Amand, général Friant, Hottinguer, Chéramy, Prévost, Antonin Proust, Ephrussi, Cahen d'Anvers, etc., sans oublier le roi, pardon, le comte de Takovo, Dans le foyer, il est d'usage, pour les hommes, de se découvrir. Lorsqu'un visiteur oublia cette tradition courtoise, immédiatement des vociférations ironiques partent de tous les coins :

— Il a des oiseaux dans son chapeau !

Le monsieur comprend, sourit et s'exécute en s'excusant.

On cause avec tant d'animation et de plaisir que certainement la danseuse oublierait son entrée si Brutus, le sous-régisseur, ne tapait pas dans ses

mains au moment psychologique, tandis que M. Pluque, de son côté, crie :

— Mesdames, c'est à vous !

Ajoutons que, même après cet avertissement, les conversations continuent encore dans les coulisses et dans les deux petits guignols situés de chaque côté de la porte de communication avec la salle, et où ne pénètrent d'ailleurs que les sujets.

On se sauve aussitôt que l'on peut, même un peu avant, et l'on se rue dans un tumulte de cris et d'interpellations indescriptibles vers la loge où bientôt la déesse entrevue redevient une simple mortelle, vêtue, chaussée et habillée comme tout le monde. On redescend ensuite en longue procession par les deux escaliers. Celui de gauche, toujours très encombré, sert au petit personnel et a, en bas, comme cerbère, H. Véran. Celui de droite est réservé aux premiers sujets et aux élèves, il est garde par M. Hugonning, aidé de sa femme et flanqué de son gros chat noir Nélusko, tous trois aussi aimables que M. et madame Véran sont désagréables.

Dans la grande cour du boulevard Haussmann, des coupés mystérieux attendent, des messieurs très élégants montent la garde, le collet relevé et la cigarette aux lèvres. Arrêtons-nous ici, et faisons plaisir à feu M. Guilloutet en ne franchissant pas le mur de la vie privée.

## CONSULTATION MANCHABALLESQUE



J'ÉTAIS ASSIS devant mon bureau à travailler – une fois n'est pas coutume et je ne voudrais pas vous faire croire que ma vie fut un *long labeur* – lorsqu'on m'annonça madame Ramier. Madame Ramier?... Un joli nom évoquant l'idée de Simon-Girard dans le *Voyage de Robinson* :

Jolis oiseaux, charmants, légers,  
C'est pour vous que je chante.

Le tout accompagné de gracieux mouvements de bras pour imiter le froufroutement des ailes. À part cela, le nom de madame Ramier ne me disait rien du tout, mais raison de plus pour recevoir. Madame Desbordes-Valmore disait que le malheur est une présentation suffisante. Et l'incognito donc !

Quelques secondes après, je voyais entrer une grosse dame potelée, en cheveux, et sanglée dans une robe de taffetas noir. C'était madame Ramier. Je ne l'avais pas rêvée comme ça, de par la faute de Simon-Girard, mais enfin le vin était tiré... Je saluai, en tâchant d'indiquer par la hauteur de mes sourcils en accent circonflexe mon étonnement profond. C'est un exercice assez difficile, mais quand on est, comme moi, très souvent étonné... on y arrive... Or,

je ne « désétonne » pas. Il y a des années comme ça. La grosse dame me fit une belle révérence et me dit :

— Monsieur, je suis madame Ramier, papetière rue Pierre-Charron, et en cette qualité, je vends beaucoup de *Gil Blas*.

— Madame, je vous en félicite. Asseyez-vous donc.

— Or, non seulement j'en vends, mais j'en lis, dans les moments perdus que me laisse la clientèle, et j'ai souvent vu des articles signés Richard O'Monroy inspirés par une certaine madame Manchaballe...

— C'est en effet, une de mes meilleures amies.

— De la lecture de ces articles m'est venue la conviction que vous êtes très au courant de ce qui se passe à l'Opéra, et que vous pourriez me donner un bon conseil, et peut-être même un coup d'épaule.

— Vous voudriez une place pour l'Opéra? Un bon fauteuil de quatrième galerie, sous le lustre consolidé?

— Oh! pas du tout, après ce qui est arrivé à cette pauvre concierge! Non! j'ai une idée plus sérieuse en tête. Je possède une petite fille qui s'appelle Eudoxie.

— C'est un joli nom.

— N'est-ce pas? C'est distingué! et puis ça sonne bien : Eudoxie Ramier.

— Le fait est que ça a de l'allure.

— On m'avait bien dit que vous étiez un homme de goût. Alors, j'ai été rue Gluck, aux bureaux du journal, et j'ai demandé votre adresse. Ça ne vous contrarie pas qu'une femme ait demandé votre adresse ! Je craignais de vous compromettre...

— Oh ! pas du tout, madame Ramier. Vous pouvez vous rassurer absolument... Mais, le temps passe, et je vous ferai observer que je ne sais pas du tout ce que vous désirez.

— Voici : Je voudrais que ma petite fille ne fût pas, comme moi, une simple commerçante obligée d'ouvrir sa boutique à six heures du matin pour recevoir les distributeurs du *Petit Journal*. Je désirerais qu'elle pût se suffire à elle-même. Bref, j'ai pensé à la lancer dans les arts, à la faire admettre au Conservatoire.

— Au Conservatoire ! Quel âge a-t-elle donc ?

— Elle a sept ans et trois mois.

— Mais on n'entre pas au Conservatoire à sept ans et trois mois ! Ambroise Thomas lui-même n'était pas nommé à cet âge-là.

— Au Conservatoire de la danse, je croyais qu'on les prenait toutes petites.

— Ma bonne madame Ramier, il n'y a pas de Conservatoire de la danse. En dehors de la classe particulière que va ouvrir prochainement madame Mariquita, il n'y a pas d'autre Conservatoire de la danse que l'Opéra.

— Eh bien, c'est tout à fait cela qui me conviendrait pour ma petite, d'autant qu'elle a déjà bien des choses pour elle, en dépit de son jeune âge.

— Qu'est-ce qu'elle a donc pour elle, en dépit de son jeune âge ?...

Et mes sourcils reprennent leur position en accent circonflexe.

— Monsieur, continua madame Ramier, d'abord elle est plutôt gentille, bien qu'il lui manque encore une dent par devant, et qu'elle soit un peu maigriette ; l'âge ingrat, vous savez, mais ce qu'elle a surtout pour elle, c'est qu'elle a l'habitude de voir du monde. Vous comprenez, dans ma boutique de la rue Pierre-Charron, on entre, on sort, c'est Pierre, c'est Paul ; toute proportion gardée, c'est un petit théâtre ; alors quand parfois je suis dans l'arrière-boutique à surveiller ma cuisine, l'enfant répond pour moi au client. Ça lui donne de l'aplomb.

— Oui... si vous voulez... quoique je ne voie pas très bien le rapport avec la danse, mais enfin un passé dans la papeterie, ça ne peut pas nuire. Eh bien, il faudra la présenter un de ces jours à M. Pluque, le régisseur de la danse.

— Monsieur Pluque ! Ah ! quel drôle de nom ! Monsieur Pluque ! On dirait un nom de gouvernante anglaise. Attendez, que j'écrive ça sur un papier – P-l-u-e.

— Non – q-u-e : Pluque.

— Et alors, qu'est-ce qui se passera ?

— Eh bien, s'il reçoit votre fille elle entrera dans les petites, ce qu'on appelle les *rats* ou les *engagées*, jusqu'au moment où elle passera dans le deuxième quadrille. En attendant, elle figurera parfois dans les pièces où il faut des enfants. Par exemple, dans *Faust*, elle exprimera son allégresse en sautant devant les soldats qui reviennent de la guerre. Chaque fois qu'elle exprimera son allégresse, elle touchera vingt sous.

— Ce n'est pas beaucoup.

— C'est pour commencer. Plus tard, son allégresse lui rapportera beaucoup plus.

— Je l'espère bien. Et qu'est-ce qu'elle aura à faire ?

— Il faudra qu'elle vienne le matin à la leçon. Un demi-jour d'amende à celles qui manquent. Votre petite sera en tenue de travail, c'est-à-dire en tarlatane blanche.

— Ce qu'Eudoxie sera gentille comme ça ! Comme je ne peux pas quitter ma boutique, c'est maman qui la mènera et la ramènera. Vous la présenterez à madame Manchaballe mère, ça lui fera une société.

— Oh ! je suis sûr que ces dames se conviendront à merveille. Elles doivent être un peu dans le même genre. Elles causeront, tout en repiquant les vieux chaussons ; ce sera charmant.

— Et la leçon ?

— Un musicien la tête couverte d'une calotte attaque les premières mesures de la marche de *Fra Diavolo* qui accompagne les premiers pliés, ensuite les battements en l'air, et sur le cou-de-pied. On est très paternel au deuxième quadrille.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Et après le deuxième quadrille, qu'est-ce qu'elle deviendra, mon Eudoxie ?

— Si elle travaille bien, elle passera dans le premier quadrille. Puis elle sera coryphée, puis petit sujet, puis sujet... puis, qui sait, peut-être étoile, si elle a de la grâce, de la chance... et des protecteurs influents.

— Oh ! je serai là, je veillerai. Et une étoile ça peut gagner combien ? Je parle de ce qu'elle peut gagner avec ses jambes.

— Dame, ça dépend... de dix-sept à quarante mille francs par an.

— C'est magnifique ! s'écria madame Ramier, très excitée, jamais ma fille n'aurait gagné ça dans la papeterie. Mais sans doute, il doit falloir des pièces, des papiers ?

— Vous aurez à apporter son acte de naissance pour prouver que votre petite est Française.

— Elle est plus que Française. Elle est Parisienne !

— C'est la même chose. Il ne faut pas seulement qu'elle ait moins de sept ans ou plus de dix ans. Ah!... je crois qu'il faut aussi un acte de baptême.

— C'est que je vais vous dire... Ma petite n'est pas encore baptisée... Je n'ai jamais trouvé de parrain ni de marraine assez sérieux. Enfin ça peut se faire un de ces matins.

— Je vous le conseille.

Ici, madame Ramier hésita un moment, puis avec une nuance d'embarras, elle me demanda :

— Est-ce qu'il y a des enfants naturels, dans les petites ?

— Elles sont toutes naturelles, toutes. On n'en trouverait pas dix qui aient un père.

— Alors, vraiment, ça ne lui nuira pas, à Eudoxie, pour être reçue ?...

— C'est-à-dire, madame Ramier, que si votre fille était légitime, ça serait plutôt une mauvaise note.

— Ah, je suis bien heureuse ! Adieu, monsieur Richard, et merci.

Mes sourcils, qui n'avaient pas cessé de s'élever pendant cette étonnante conversation, reprirent leur position normale, et après avoir salué madame Ramier, je me remis à travailler, si j'ose m'exprimer ainsi.

## UN LYS!...



*Oh! n'insultez jamais la danseuse qui tombe!*

L'AUTRE SOIR, pendant la représentation d'*Hamlet*, à l'Opéra, je me promenais au foyer de la danse, en attendant le ballet de la Fête du printemps, et je m'amusais à regarder derrière les barres d'appui toute une nuée de coryphées et de petites des premiers quadrilles qui, affalées sur les banquettes de velours mauve, riaient avec des vieux messieurs – l'équilibre des âges – tout en acceptant des caramels à la cerise.

Elles tendaient leur langue pointue pour recevoir le précieux bonbon que leur administraient avec onction des mains soignées et un peu tremblantes, et, pendant ce temps, Judith Manchaballe, très en verve, répétait ses variations du « Mai enguirlandé » en pirouettant devant la grande glace du fond, et en m'envoyant, entre deux *déboulés* 9 un petit bonjour amical.

À ce moment, mon vénérable ami le duc d'Arcole, qui venait de vider ainsi, dans un groupe, toute une boîte de caramels, avança vers moi et me dit, l'œil brillant :

— Comment la trouvez-vous ?

Et il me montra Chignon III, une petite danseuse de seize ans à peine, avec l'air gouailleur, le nez en trompette, portant crânement sur sa perruque crespelée, le toquet fleuri des chasseurs, et montrant une jambe fine et nerveuse moulée dans un maillot gris enserré dans des bottes jaunes.

— Elle est très gentille – fruit encore un peu vert pour moi... mais très gentille tout de même.

— N'est-ce pas ? continua le duc d'Arcole très excité. Est-ce que vous connaissez sa mère, madame Chignon, l'habilleuse des sujets ?

— Madame Chignon?... Mon Dieu, je me figure que ce doit être une mère dans le genre de madame Manchaballe !

— Oh ! pas du tout, mon ami, pas du tout. Quelle erreur est la vôtre ! Votre marchande de curiosités est une vieille proxénète qui, volontiers, profiterait du déshonneur de ses filles. Elle me les a assez proposées ! Tenez, cela me révoltait, l'immoralité de cette matrone. Tandis que madame Chignon, c'est l'honnêteté même ; elle veille sur sa fille avec un soin jaloux ; elle la mène le matin à la leçon, la ramène à la répétition à midi, et, le soir, retourne avec elle dans leur villa d'Asnières, rue du Souvenir, un petit nid perdu dans les arbres : « Salut, demeure chaste et pure. »

— Et alors, l'enfant est sage ?

— Un lys, un vrai lys! La maman me le disait avec fierté;

» — Loulou a seize ans, monsieur, et pas un accroc! Avouez que c'est rare, à l'Opéra.

» Et j'avouais, et j'admirais! J'admirais surtout. Entre nous, je trouve cette gamine ravissante, avec ses yeux pervers, sa maigreur suggestive, ses salières et son diable de nez canaille, tourné à la friandise. Voilà plus d'un mois que je lui fais la cour; je n'ai manqué ni une représentation d'*Hamlet*, ni même une représentation d'*Hellé*, ce qui était plus dur. Vingt fois j'ai essayé d'emmener Loulou souper. Ah! bien, oui!

» — Demandez à maman, disait-elle en riant; arrangez cela avec elle, moi, je ne me mêle de rien.

» Bref, elle acceptait mes caramels, mes petites tapes sous le menton, et c'était tout. Ce n'était pas assez, et la situation ne pouvait se prolonger ainsi sans être fatigante.

Avant-hier, j'ai apporté à madame Chignon deux fauteuils pour le Cirque d'Été. Je n'ai pas voulu m'asseoir à côté d'elles, parce que Loulou n'est pas encore très élégante; elle avait une sacrée toque espagnole avec deux pompons rouges!... Cette toque était tout à fait impossible. Aussi, j'ai été m'installer dans la loge du cercle, mais après le pas de la gracieuse Diamanti, qui avait fort intéressé ces dames, on s'est retrouvé aux gaufres.

— Aux gaufres ?

— Oui, au restaurant des Gaufres, avenue Matignon. Là, j'ai trouvé un petit coin derrière un oranger en caisse qui me dissimulait complètement, et nous avons causé avec madame Chignon. Ah ! mon ami, une délicatesse, une élévation de sentiments ! Elle m'a dit :

» — Monsieur, je ne vous cacherai pas que vous avez fait une profonde impression sur ma fille. Oui, Loulou est une femme sérieuse qui n'aime pas les petits gigolos ne pouvant que nuire à la carrière. Elle n'apprécie que les gens... d'un certain âge. Bref, je l'ai consultée ; elle, de son côté, a interrogé son petit cœur. Eh bien, il n'y a pas à dire, elle en tient pour vous. Oui, monsieur, un béguin, un vrai béguin !

» Et Loulou écoutait, les yeux baissés, avec, dans la bouche plissée, comme un petit sourire. Ce qu'elle était jolie ! Vous comprenez qu'à cet aveu maternel, j'étais dans le ravissement.

» — Alors, a continué la mère vous voyez bien la situation. Je ne voudrais pas que ce fût pour une fois, un simple caprice. Ma pauvre Loulou en mourrait de chagrin.

» Et comme je m'exclamais en protestant de l'ardeur et de la sincérité de mes sentiments, elle m'interrompt net, très digne :

» — Écoutez, ce n'est ni le lieu, ni le moment de régler tout cela. Ces questions sont toujours dé-

licates à traiter. Venez nous voir à Asnières, rue du Souvenir, c'est juste en face la bouche du grand collecteur. Nous causerons.

» Mon cher, je suis allé à Asnières; j'ai trouvé tout de suite la villa Chignon, C'était bien en face de l'égout. Un intérieur simple, modeste, tout à fait patriarcal. J'ai trouvé là, M. Chignon, un homme très correct, instruit, bien élevé.

— Ah! il y a un M. Chignon?

— Parfaitement; sous-secrétaire du contentieux à la Banque Océanique, et officier d'académie. Un comptable vénérable à lunettes, qu'on pourrait recevoir partout. Il m'a fait les honneurs de son home avec une grâce parfaite, en s'excusant du manque de confortable.

» — Voyez, m'a-t-il dit, dans le jardin, des carottes. Pas une fleur. La chambre de la pauvre Loulou n'est pas très gaie; elle aurait bien aimé une tenture en perse, avec des gros bouquets. Son rêve serait d'avoir un lit en pitch-pin, avec une armoire à deux vantaux.

» J'ai promis la tenture de perse, le pitchpin et l'armoire à vantaux.

» — Ensuite, poursuivit M. Chignon, Loulou voudrait bien un petit salon en peluche-mousse.

» J'ai promis le petit salon en peluche mousse. Ce sera laid, mais du moment que ça lui plaît...

» — Ensuite, a-t-il encore ajouté, il nous semble qu'une salle à manger Henri III vous serait absolument nécessaire, si parfois vous avez à recevoir quelques amis...

Là, par exemple, je me suis cabré :

» — Non, non, monsieur, ai-je répondu, si j'offre à mes amis quelque fête présidée par mademoiselle Chignon III, ce sera chez moi, dans mon hôtel de la rue Cambacérés.

» Et, hier, par ce beau soleil, nous avons été avec Loulou visiter les magasins du Louvre. Une journée charmante. Nous avons choisi les étoffes, les meubles. Elle n'a pas très bon goût, la pauvre petite, mais je la formerai. Pour seize à dix-huit cents francs, j'ai trouvé, au rayon de l'ameublement, des occasions affreuses et uniques. De là, nous sommes descendus au rayon de la lingerie, et j'ai acheté quelques chemisettes de couleur, un boléro à sou-taches, un petit collet en drap-cuir, solide et décent. Je ne tiens pas à faire du fla-fla, mais je veux, quand elle sortira avec moi, qu'elle soit convenable.

Ah, mon ami, si vous aviez vu sa reconnaissance à chaque nouvelle emplette ! Elle battait des mains comme un enfant, et elle se serrait contre moi avec amour. Ma parole, cette petite m'adore, et j'en avais les larmes aux yeux. J'ai senti le plaisir de faire le bien.

— Et... vous n'avez encore ressenti que ça ?

— Je n'ai rien voulu brusquer, mais c'est sans faute, pour ce soir. Je dois l'emmener après la représentation, et je me sens tout ému, comme s'il s'agissait d'un légitime mariage. La mère Chignon a eu un mot qui m'a prouvé que la digne femme me considérait comme un vrai gendre. Tout à l'heure, elle m'a attiré derrière un portant, et elle m'a dit à l'oreille :

» — Voulez-vous un bon conseil ? Pour nous attacher et nous garder, eh bien... donnez-nous un petit enfant.

... Et comme je restais ahuri devant cette dernière confession, le régisseur Brutus est entré au foyer de la danse en frappant dans ses mains, et en criant :

— À vous, mesdemoiselles !

L'essai des petites danseuses s'est envolé dans un nuage rose, le duc d'Arcole a suivi le nuage, à un mètre, et moi j'ai été raconter tout cela à madame Manchaballe pour l'édifier et la divertir.

## DÉNOMBREMENT!...



À CE MOMENT, Félix Dutilleul, qui se préparait, avec sa ponctualité accoutumée, à se rendre à son bureau, entendit frapper deux petits coups : « Toc ! toc ! »

— Entrez ! fit-il brusquement, comme quelqu'un qui craint d'être retardé dans son départ.

Mais sa physionomie s'éclaira en apercevant, derrière la porte, sa voisine, la petite Églantine Fraize, avec ses cheveux d'or tout embroussaillés sur sa jolie tête de Parisienne peu réveillée, et son peignoir de crépon vert-Nil jeté en hâte sur ses épaules nues, avec un entre-bâillement qui laissait voir d'adorables rondeurs pointant sous la chemise. En même temps un bon parfum de lilas et de printemps se répandait dans la chambre du jeune homme.

— Je ne vous dérange pas, monsieur Dutilleul ?

— Mais non, ma belle voisine, vous ne me dérangez jamais.

— Pardonnez-moi de venir si tôt chez vous, mais j'avais peur que vous ne fussiez déjà parti. Vous êtes employé à l'Hôtel de Ville ?

— Oui, mademoiselle, section du contentieux.

— Alors, vous allez peut-être me renseigner, pour rédiger cette *feuille de ménage*, que le concierge vient de me monter.

— Ah! oui, pour le dénombrement de 1896. Eh bien! qu'est-ce qui vous embarrasse dans cette feuille de ménage?

— Il y a un tas de petits casiers à remplir. Si vous ne m'aidez pas un peu, je n'en viendrai jamais à bout.

— C'est que... je suis un peu pressé. Enfin, venez à ma table. Nous allons travailler ensemble.

Ils s'assirent côte à côte, penchés sur le petit papier municipal, les cheveux frisés d'Églantine frôlant la joue de Félix.

Celui-ci, un peu troublé, prit cependant une plume et dit :

— Vous répondrez à mes questions, et moi, j'écrirai; de cette manière, nous irons plus vite. Voyons : *où demeurez-vous?*

— C'te bêtise. Puisque les recenseurs m'ont envoyé une enveloppe à mon adresse, ils le savent bien.

— Oui, mais ça n'empêche pas. J'écris : 8, rue Chambige. *Vos noms et prénoms* : Églantine Fraize, n'est-ce pas?

— Eh bien... non. Voilà que ça commence à se gâter. Je m'appelle Virginie Bassin. Virginie passa encore, mais si vous croyez que c'est agréable d'avouer qu'on s'appelle Bassin. Ce que les

concierges vont se payer ma tête! Je suis sûre qu'ils vont raconter cela à tout le monde dans le quartier, Dites donc, entre nous... si je laissais Églantine Fraize? Hein?

— Mais oui, allez donc! allez donc! Pour un dénombrement, qu'est-ce que ça fait qu'il y ait une Fraize ou un Bassin de plus? Ça n'a aucune importance. Maintenant : *Le sexe* : Féminin?

— Je vous crois.

— J'aimerais mieux ne pas le croire et aller y voir, mais le temps presse. *Lieu de naissance*.

— Etoutteville, près Yvetot (Seine-Inférieure).

— Ah! j'aurais dû m'en douter, en voyant cette carnation rose, et cette chevelure rutilante. Vous êtes une digne descendante de ces Normands qui ont conquis l'Angleterre, et comme on chantait dans les *Cloches de Corneville* :

Je cueille une pomme, et j'en vois deux,

— Chut! Voulez-vous bien rester tranquille, monsieur Félix!

— C'est vrai. Je manquerais mon bureau. Votre âge?

— Vraiment, est-ce qu'il faut écrire cela? Je n'ai que vingt-deux ans, mais plus tard on pourra retrouver ce petit papier, et l'on dira : « Hé! hé! elle avait vingt-deux ans en 1896; donc aujourd'hui, c'est une vieille garde. » Comme c'est agréable!

— Enfin, qu'est-ce que vous voulez? C'est comme ça. J'écris vingt-deux. *Êtes-vous mariée, veuve, divorcée? Durée du mariage?*

— Je suis tout au plus collée, mais ça ne m'empêche pas d'avoir des amis réguliers.

— Le collage ne compte pas, même lorsqu'on est régulière dans son irrégularité. J'inscris donc « célibataire ».

— Alors vraiment, je suis célibataire? Eh bien vrai, je ne m'en serais jamais doutée! Églantine! La petite Titine, célibataire! Vous en avez de bonnes!

— Chut! ne riez pas. Cela me prend des minutes. Avez-vous des enfants?

— Pas que je sache. Le ciel n'a pas béni mes unions, et puis je n'y tiens pas plus que cela, vous savez. À propos, expliquez moi donc pourquoi les honnêtes bourgeoises légitimement mariées, cependant en général beaucoup moins... favorisées que nous, ont toujours des tapées d'enfants, tandis que nous, en dépit de notre bonne volonté évidente...

— Ma chère voisine, un profond philosophe a dit : « L'herbe ne pousse pas sur les grandes routes. »

— C'était un mufle que votre philosophe et d'ailleurs qui est-ce qui prouve que c'est de notre faute?

— Ne nous égarons pas dans ces questions épineuses, sans cela nous n'en finirions jamais, Maintenant, *votre profession?*

— Voilà qui n'est pas encore très commode à dire.

— Eh bien, mettez rentière.

— Rentière ! moi. Oh ! là là ! mais, cher monsieur, vous ne trouveriez pas seulement cinquante francs dans mon armoire. Aussi, l'impôt sur le revenu me laisse froide.

— Voyons, vous n'avez jamais, peu ou prou, joué vaguement la comédie quelque part ?

— Si j'ai figuré dans une petite revue au cercle des Mathurins. Je faisais la langouste malade, et je chantais :

Houst ! Passez-moi x-une bonne langouste.

— Vous chantez, j'en suis fort aise. Nous mettrons : « artiste lyrique ». Ça a de l'allure.

— Oui, et puis, comme profession, c'est beaucoup plus convenable.

— Dépêchons-nous, de grâce, et ne me chatouillez pas comme ça avec vos frisotons. *De combien de pièces se compose votre logement ?*

— J'ai ma chambre à coucher, mon cabinet de toilette qui me sert de... boudoir, l'antichambre où je fais coucher ma bonne sur un lit-cage, et une petite cuisine.

— Bon, je continue le questionnaire : *Votre logement possède-t-il un cabinet d'aisance spécialement réservé à votre usage ?*

— Y a ça !!

— Mais oui. Tenez, lisez.

— Par exemple, c'est trop fort! Faut-il que ces gens-là soient curieux tout de même! Voyons, franchement, monsieur Félix, je vous demande un peu ce que ça peut leur faire que j'aie un petit trône pour moi toute seule? C'est à faire rêver.

— Enfin, en avez-vous un, n'en avez-vous pas, dans l'appartement?

— Mais non! Il est dans l'escalier... même que c'est assez gênant le matin.

Alors, je mets : Néant. Maintenant, *avez-vous des hôtes de passage, voyageurs ou autres?*

— Je ne comprends pas bien.

— Dans la nuit du 29 mars, recevrez-vous des hôtes?

— Comment, ils s'occupent aussi de cela, les re-censeurs! Quel jour cela tombe-t-il le 29 mars?

— C'est un dimanche.

— Le dimanche! Justement le meilleur jour! Évidemment, j'aurai des hôte de passage.

— Eh bien, il faut donner leur nom, leur âge, leur signalement, etc., etc.

— Ah! ça, par exemple, jamais de la vie! Des gens mariés, vous comprenez, cela ferait un potin de tous les diables. Mettez : Néant, monsieur Félix.

— Cela va paraître bien invraisemblable.

— Eh bien! alors... inscrivez Jacques de la Briolle, maréchal des logis fourrier au 1<sup>er</sup> hussards. Ça lui fera plaisir, à ce petit. Mais, je dois vous prévenir qu'il prend le train à minuit pour retourner à Meaux.

— Ça ne fait rien. C'est tout à fait l'hôte de passage.

Il y eut un silence, le consciencieux bureaucrate relisant attentivement le bulletin individuel pour voir si rien n'était oublié; mais, tout à coup, Églantine qui lisait par-dessus son épaule, s'écria :

— Dites donc, monsieur Félix, nous avons oublié le principal. Je vois que cette feuille de ménage doit être remise « *en chemise* ».

— Où lisez-vous cela? Tiens, c'est vrai! Ils se mirent à rire, et la petite femme, scrupuleuse exécutrice de la loi, laissa glisser à terre le peignoir de crépon vert-Nil, tandis que Félix Dutilleul extasié murmurait :

— Allons, tant pis! Je n'irais pas au bureau ce matin. Je dirai au chef du contentieux que j'ai été retenu par les formalités du dénombrement.

LES  
ÉTRENNES DES MANCHABALLE



**E**H BIEN, madame Manchaballe, ce jour de l'An s'est-il agréablement passé ?

— Mais oui, monsieur Richard, le petit bibelot a bien marché. Vous savez que M. Arthur Mayer a décrété qu'on ne donnait plus de bonbons au 1<sup>er</sup> janvier ; alors, naturellement, mon magasin de curiosités a profité de cette décision magistrale.

— Et Judith a-t-elle reçu de beaux cadeaux ?

— Très beaux ; Rebecca surtout a été favorisée.

— À propos de Rebecca, il y a une question que j'ai toujours eu envie de vous faire...

— Vous l'avez sur le bout de la langue. Allez donc, allez donc ! Entre vieux amis...

— Eh bien ! je lui ai donné jadis une petite figurine de Saxe. Autant que je puis me rappeler, c'était un tambour qui s'en allait tout nu, vêtu seulement d'un immense tricorne noir qui s'embarrassait dans ses ailes, et d'un ceinturon de buffle où pendait un sabre démesuré battant ses petits mollets ; à son cou, un énorme tambour, tout plat, à caisse rayée blanc et noir. Et il s'en allait poussant de la hanche, cambré, bien planté, sur ses petits petons en dehors, sa chair

délicatement carminée ; un vaurien, en même temps finaud et bon, qu'on aurait mangé de baisers.

— Je me souviens. C'est moi qui vous avais vendu cette merveille.

— Oui, et même assez cher, mais je reconnais que le petit Saxe était charmant. Je l'avais offert à Rebecca dans une heure d'épanchement... et, un jour, en me promenant rue de Provence, j'ai revu le « tambour » dans votre vitrine. Puis je l'ai retrouvé chez Rebecca... il était rentré ! Et, tenez, le voilà encore revenu en montre, à côté de cet Apollon lançant son quadrige.

— Ah dame ! que voulez-vous, les temps sont durs et les allées et venues sont l'âme même du commerce. Voulez-vous l'offrir une fois de plus à ma fille ? Pour vous, je ferai une petite diminution...

— Merci ; je le retrouverais chez vous après-demain, vous en avez de bonnes, madame Manchaballe. Et Caroline, vous ne me parlez pas de Caroline.

— C'est elle qui a eu le moins de chance. Le « poète rosse » Galimas était venu la voir et lui avait dit : « Les banquiers t'envoient des bijoux ; les gigolos t'offrent des fleurs, moi je t'apporte le meilleur de moi, ma poésie. Fais-en ce que tu voudras, des stances pour tes amis ou des papillotes pour tes boucles blondes. »

— Eh bien, ce n'était déjà pas si « rosse ».

— Attendez donc. Caroline vient me voir, me lit ces vers : c'était gentil avec un petit tour parisien, je m'y connais. Alors je lui insinue : « En somme, c'est une valeur marchande comme une autre et qui peut parfaitement se négocier. Puisque Galimas t'a dit que tu pouvais disposer de ces vers à ta guise, ou bien d'en faire des papillotes, ce qui n'est pas pratique, tu devrais les envoyer, comme de toi, à un journal. Ce serait peut-être inséré – nous sommes si célèbres ! – et, après, tu n'aurais plus qu'à passer à la caisse pour toucher le prix de ta copie. »

— Tiens ! tiens !

— Caroline s'en va à la *Vie mondaine*, fait passer sa carte au directeur, lui déclame sa petite machine dans le silence du cabinet, et le lendemain ça paraissait dans les échos, avec la signature de Manchaballe III. Seulement, quand elle a voulu passer à la caisse on lui a prouvé, livre en main, que les vers étaient de Jacques Normand, et avaient été copiés tout au long dans la *Muse qui trotte*. Qu'est-ce que vous dites des étrennes de ce monsieur Galimas ? Je ne sais pas pourquoi vous riez, monsieur Richard. Voilà la carrière littéraire de ma fille brisée.

— Mais aussi, vous avez la manie dans votre sacrée famille, de faire la navette avec tout ce qu'on vous donne. Caroline aurait dû garder ses vers dans son tiroir, et Rebecca mon Tambour sur son étagère. Voilà mon avis.

— Je vous ai déjà dit que vous n'entendiez rien à la circulation. À propos de circulation vous savez que Judith va peut-être monter en ballon! Tenez, voici la lettre qu'elle a reçue.

— Peste! un écusson étoilé sur champ de gueule, et en exergue : *Quo non ascendam!* C'est la devise du surintendant Fouquet.

— Mais non, monsieur Richard, c'est celle de Ballard, le célèbre aéronaute.

— Alors j'aurais plutôt compris : *Quo non descendam!*

— Enfin, vous parlez, toujours! Écoutez plutôt ce qu'il écrit cet homme.

— Allez-y, ma chère amie, je suis tout oreilles.

« Madame,

» Voulez-vous me permettre de vous entretenir un instant d'une question qui ne saurait vous laisser indifférente? Voici de quoi il s'agit :

» Un de mes amis, aéronaute des plus distingués – M. Ballard – a conçu le projet de faire en ballon libre le relevé photographique de la partie la plus intéressante de la Côte d'Azur, de Nice et Monaco jusqu'à la frontière italienne, tout le long de la Corniche. Ces ascensions, d'un caractère scientifique très intéressant, auront lieu en pleines fêtes du carnaval niçois, au moment même où le grand monde de tous les pays s'y donne rendez-vous. Je suivrai

ces ascensions comme reporter de deux grands journaux ; c'est assez vous dire que la publicité, tant de la presse parisienne que de la presse régionale, ne laissera rien à désirer. »

— Ce monsieur s'exprime bien. Je parie que c'est au moins M. Chincholle.

— Non, ce n'est pas M. Chincholle. Vous parlez toujours sans savoir, monsieur Richard. Mais laissez-moi finir.

«... En dehors du côté scientifique de son œuvre, M. Ballard a pensé que le côté agréable ne devait pas être négligé...»

— C'est un malin que ce M. Ballard. Je le vois venir :

Colin dit à la belle,  
Montez, montez toujours,  
Et vogue ma nacelle  
Qui porte les amours !

— Comment savez-vous qu'il s'appelle Colin ?

— Vous ne connaissez pas M. Colin-Ballard !

— Et dire que je me laisse toujours prendre à vos bêtises. Enfin, je continue :

«... Le côté agréable ne devait pas être négligé. C'est pourquoi il serait très désireux de s'adjoindre

une célébrité parisienne comme la vôtre, réunissant à la fois la beauté, le talent, la légèreté, ainsi qu'une renommée indiscutable, *laquelle profitera encore de cette aubaine...*»

— Ah! «cette aubaine» me paraît adorable. J'espère que le correspondant donne quelques détails sur l'aubaine.

— Parfaitement. «Il n'est point douteux, en effet, que ces ascensions, qui comprendront deux ou trois personnes à votre choix, auront un retentissement prodigieux.»

— Je crois bien! Que ne donnerait-on pas pour s'enlever dans les airs avec Judith Manchaballe, en ballon libre, sans savoir même où l'on pourra atterrir, où l'on passera la nuit, côte à côte. *Quo non descendam!*

«... Je dois ajouter que M. Ballard est le plus habile des aéronautes parisiens. C'est vous dire qu'avec un pareil pilote vous n'avez aucun risque à courir, si tant est qu'il soit nécessaire de vous rassurer, vous dont le courage et l'intrépidité sont notoires.»

— Cette brave petite Manchaballe!

«... Enfin la réalisation du projet que j'ai l'honneur de vous soumettre ne vous coûtera rien, et vous sera même très profitable, ainsi que je me réserve de vous en donner la preuve si vous voulez bien m'accorder un moment d'entretien. Assuré

d'avance que vous ferez bon accueil à la proposition qui précède, veuillez agréer, etc. »

— Eh bien! monsieur Richard, que pensez-vous de cette offre ?

— C'est une offre en l'air... mais évidemment la question a des dessous.

— Oh! vous pouvez être tranquille. Ceux de Judith sont soignés.

— Et songez donc, en cas de chute ou de grand vent : « Madame, il fait grand vent, et, j'ai vu le loup, » Quelle réclame pour la lingère ! Jupon de madame X..., corset de madame Y..., pantalon de madame Z... Voilà comment je comprends les relevés photographiques ! Ce sera certainement la partie la plus intéressante de la Côte d'Azur. À propos, vous savez que je viens de faire paraître un nouveau livre inspiré par vous, ma digne amie.

— Et cela s'appelle ?

— Tout simplement : *Les propos de madame Manchaballe*. Je compte vous en offrir un exemplaire ainsi qu'à chacune de vos filles. Il sera somptueusement relié.

— Relié en quoi, monsieur Richard ?

— En veau, bien entendu, madame Manchaballe.

## LES VASES DE SÈVRES



**J**E DOIS FAIRE mon *mea culpa*. J'avais un peu négligé madame Manchaballe. Il y a comme cela dans l'année des moments où le commerce des curiosités languit ; mais le hasard me fit passer rue de Provence et j'aperçus dans la vitrine de ma vénérable amie deux petits vases de Sèvres, avec médaillon de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui me parurent absolument neufs et de fabrication toute récente.

Que faisaient là ces deux beaux spécimens authentiques de notre célèbre fabrique nationale « J'entrai. À ma vue, madame Manchaballe éprouva comme une commotion, et je craignis un moment qu'elle n'eût l'idée de me sauter au cou, tant sa joie était tumultueuse.

— Ah ! monsieur Richard, que c'est mal d'oublier ainsi les gens ! Je vous croyais fâché avec nous.

— Mais non, madame Manchaballe. J'ai été très occupé, voilà tout. Vous comprenez, le concours hippique, le Salon de peinture... et de sculpture – chut ! pas de potins là-dessus, – les élections municipales... Enfin maintenant, je commence à flâner dans les rues, et ma vue a été attirée par les deux vases que vous avez en montre.

— C'est du vrai Sèvres. Il y a la marque. Pour vous, ce sera quatre cents francs.

— Oh ! je n'ai pas envie de vous les acheter ! Qu'est-ce que j'en ferais, Seigneur ! Je voulais seulement savoir comment ces porcelaines se trouvaient chez vous.

— C'est toute une histoire.

— Eh bien ! passons dans votre arrière- boutique et contez-moi cela.

— Asseyez-vous seulement derrière le paravent japonais. On ne vous verra pas, et j'aime mieux qu'on m'aperçoive du dehors. J'attire.

— Heu !... Heu !... Enfin, allez-y. Je vous écoute.

— Eh bien ! monsieur Richard, vous savez ou vous ne savez pas qu'à l'occasion d'un dîner offert par le président à Ferdinand de Bulgarie, nous avons reçu dernièrement l'ordre de nous rendre à l'Élysée pour y danser plusieurs variations tirées de *Coppelia*. Quand je dis « nous », c'est une manière de parler, mais il y avait mes deux filles Judith et Rebecca – M. Hansen les met de toutes les fêtes – Chabot, Robin, Violat, Mérode, Beauvais, Monnier, Carré, Regnier, Mante, Couat I<sup>re</sup>, etc., bref, la fine fleur du corps du ballet.

» Cela tombait assez mal, vu qu'on est très fatigué des répétitions qui ont lieu tous les jours à la Rotonde pour la fête de l'Épatant le 17, mais c'était un ordre officiel devant lequel il n'y avait qu'à

s'incliner. Et puis, on comptait sur un bon cachet. Un Bulgare ! Un Bulgare qui s'appelle Ferdinand.

» Il doit être riche. L'autre soir, au foyer de la danse, on a admiré la croix de commandeur qu'il avait conférée à M. de Saint-Amand et qui flamboyait sur la poitrine de cet aimable diplomate. Et bien, monsieur Richard, cette croix de commandeur était toute en diamants. C'était bon signe, n'est-ce pas ?

— Évidemment, madame Manchaballe, si un prince donne des diamants à un ministre plénipotentiaire, que ne donnerait-il pas à une danseuse ?

— C'est le raisonnement que mes filles se sont fait, et, en dépit d'un coup de bouclier attrapé sur le nez, dans le grand combat à la lance autour de Robin, pendant la répétition, on est parti pour l'Élysée assez gaiement. Tous les invités du président avaient bien dîné et paraissaient satisfaits. Ferdinand surtout a lorgné avec une satisfaction évidente les *déboulés* de Judith et les *entrechat-six* de Rebecca. Il ne savait à laquelle donner la préférence.

— Il y a une question comme cela : « L'embarras du Bulgare ».

— Bref, mes filles sont rentrées très contentes. Le temps se passe et l'on ne voit venir ni brillants, ni cachet. Un lapin, alors ? C'était inadmissible de la part de si hauts personnages. On réclame auprès

de M. Gaillard, on grogne ferme, et vendredi dernier mes filles reçoivent un petit carton rose imprimé :

*Bon pour un objet à choisir à la Manufacture de Sèvres. – Valeur : 200 francs.*

À ce petit carton, était joint un ticket de trente centimes pour prendre le bateau à vapeur, et un petit mot du secrétaire général, disant :

« Mademoiselle,

» Vous êtes priée de vous trouver demain samedi, à une heure, à l'embarcadère du pont de la Concorde, afin de vous rendre en bateau-mouche avec vos camarades à la Manufacture de Sèvres pour y choisir un objet à votre choix. »

» — Sapristi, dit Rebecca, j'aurais bien mieux aimé les deux cents francs.

» — D'abord, répond Judith en riant, cela fait deux cents francs trente centimes, tu oublies le ticket; et puis maman nous revendra nos bibelots à bénéfice.

— Les chères filles savent bien qu'elles peuvent toujours compter sur vous.

— Mais oui, monsieur Richard, surtout pour les affaires commerciales. Heureusement, il faisait un temps superbe, une véritable partie de plaisir. Aussi beaucoup de mères étaient venues : c'était charmant. Si vous aviez vu à une heure moins le quart le coup d'œil présenté par l'embarcadère ! Personne ne man-

quait à l'appel, personne, excepté la petite Mante qui avait préféré se rendre à Sèvres en bicyclette.

» Le bateau arrive, et au milieu des plaisanteries, des éclats de rire, des interpellations, tout le gentil troupeau féminin s'embarque sous l'œil paternel de l'avertisseur Chabert qui servait de cornac, ou de berger si vous préférez.

— J'aime mieux berger, c'est plus Watteau.

— Chabert est bien peu Watteau, mais par exemple, ce qui était ravissant, c'était sur le pont toutes ces toilettes claires, tous ces linons, toutes ces mousselines, tous ces crépons, ces mohairs mauve, lilas, rose, fraise écrasée, tous ces chapeaux de jardin garnis de fleurs ; on eût dit comme un gros bouquet de couleurs éclatantes glissant sur l'eau.

— Tiens, tiens, ça me fait penser à une description semblable de Guy de Maupassant, nous montrant, dans une nouvelle célèbre, tout un essaim de jolies femmes se rendant à la ville, et brinqueballant en voiture, à travers les champs ensoleillés.

— Le titre de cette nouvelle, monsieur Richard ?

— Ça n'a pas d'importance, madame Manchaballe. Continuez votre palpitant récit.

— Vous pensez bien qu'une réunion semblable avait provoqué l'attention des passagers. On questionna Chabert qui, ne voulant pas passer pour ce qu'il n'était pas, répondit dignement que c'était « ces dames du corps de ballet de l'Académie nationale de

musique et de la danse ». Il en avait plein la bouche. Quand on apprit qu'elles descendaient à Sèvres, ce fut du délire. Personne ne voulut atterrir aux stations intermédiaires du pont de l'Alma, du Point-du-Jour et de Meudon ; tout le monde poussa jusqu'au pont de Sèvres, où l'on aborda en masse, faisant un joyeux cortège aux danseuses de l'Opéra.

» Bientôt une haie se forma ; jamais on n'avait vu autant de monde dans la grande rue de cette petite localité. À la manufacture, on crut à une émeute populaire, et l'on s'empessa de fermer les grilles, mais, bientôt, un inspecteur mieux renseigné, un petit vieux avec des lunettes et une calotte de velours vint nous recevoir. Il nous promena à travers les divers ateliers du rez-de-chaussée, pour nous montrer le coulage, la cuisson, avec les détails techniques et des renseignements sur la fondation en 1756 par Louis XV – ce qu'on se rasait, ma chère ! – Enfin il fallut avaler tout cela. On monte au premier, et là, nous regardons les porcelaines entassées, les biscuits, les surtouts de table, les médaillons, les camées, des vases gris, bleus, à filets d'or, etc.

» – Allons, mesdemoiselles, faites votre choix, dit l'inspecteur ; je suis un peu pressé.

» Conseillée par moi, Judith demande un petit groupe en pâte tendre.

» — Pardon, ça vaut deux mille francs, riposte l'inspecteur, et vous n'avez droit qu'à deux cents francs. Voyez dans les objets à deux cents francs.

» Pas fameux, les objets à dix louis ; on ne savait à quoi se décider, et tandis qu'on riait, qu'on examinait, qu'on chipotait, qu'on posait des questions saugrenues, le petit vieux s'énervait en répétant :

» — Finissons-en ! Je suis pressé. Voulez-vous des urnes ?

» — Urne vous-même, ripostait Judith.

» Au milieu de toutes ces petites, il devenait absolument fou, cet homme, et ne sachant à qui répondre, il me disait, ahuri » en voyant que j'étais la seule personne sérieuse de la bande :

» — Madame, il y a trente ans que je suis inspecteur, et je n'ai jamais vu ça, jamais !

» À la fin, cependant, il a bien fallu prendre un parti ; l'une a choisi un buste, l'autre une assiette, l'autre un camée, et l'on est reparti avec son objet sous le bras, comme si l'on revenait de la foire de Saint-Cloud, après avoir joué à la toupie hollandaise. Rebecca a emporté les deux bibelots à médaillon que vous voyez en montre, et Judith a jeté son dévolu sur un vase... utile, bleu, à filets d'or, très joli. Le soir, elle a dit au prince : « Vous savez que ce vase est en Sèvres, en vrai Sèvres, c'est une récompense nationale, le fruit de mon travail. » Le prince était tout ému.

— Pardon » madame Manchaballe, une petite question indiscreète... Est-ce qu'il avait un œil au fond ?

— Mais non, monsieur Richard » on n'en met pas aux vases de Sèvres, et l'on a bien raison. Ce ne serait pas distingué.

## RÉPÉTITION AU CERCLE



DEVANT la grande porte de la rue Boissy d'Anglas, madame Manchaballe est campée, anxieuse. Ses yeux consultent l'horizon, à la recherche d'un véhicule, car elle est encombrée de volumineux paquets qu'elle porte soigneusement dans ses bras.

— Ah, monsieur Richard, c'est le ciel qui vous envoie ! Votre voiture est là ? Vous allez me déposer chez moi, rue de Provence. Voulez-vous ?

— Madame Manchaballe, il fait grand jour, et vous êtes très compromettante...

— J'ai des tas de choses à vous raconter sur la répétition de la *Cloche*, le ballet inédit de *Coppelia*, que vous allez voir ici dimanche, des choses que personne ne sait encore.

— Oh alors, c'est bien différent. Je pars avec vous... seulement je vais prendre un coup du cercle. Nous serons plus tranquilles et moins vus.

(Le petit groom fait avancer une voiture, et l'on s'entasse avec une certaine difficulté. Les paquets surtout sont très gênants. Enfin, la portière refermée, l'on se met en marche.)

— Sans indiscretion, qu'est-ce que vous emportez là ?

— Chut ! C'est le casque de Judith et le costume de Rebecca. De cette manière, je serai sûre qu'on ne fera pas à mes filles de nouvelles misères. Voyez-vous, monsieur Richard, quand les femmes se mettent à se jalouser entre elles, elles sont capables de tout. Mais j'ai l'œil.

— Que s'est-il donc passé, ô ma digne amie ?

— Eh bien, hier, la répétition était annoncée pour trois heures, mais pour plus de sûreté nous étions arrivées à deux. Dès l'entrée, nous trouvons le prince Troubetzkoï qui, un peu froid avec moi, fait à mes filles la réception la plus courtoise et les guide à leur loge respective. Bien que le cercle soit fort bien aménagé, la place est restreinte lorsqu'il s'agit de casser trente-cinq sujets, plus madame Caron et M. Alvarez qu'on ne pouvait décemment pas mettre ensemble. Enfin on s'installe, tant bien que mal, et je remarque que deux des dames chasseresses ont mis un acharnement singulier à s'isoler de leurs camarades et à s'habiller dans la loge réservée au chef des pompiers.

— Il est peut-être très bien, ce chef des pompiers ?

— Turlututu ! Ce n'était pas la raison ! On attend avec anxiété les costumes de Landolf, les perruques de Loisel, et les ballots enfin arrivés, on commence à s'habiller. J'étais en train de ranger sur la toilette de la loge ma teinture d'arnica, mes compresses et mon

taffetas d'Angleterre, car les précédentes répétitions du combat avaient été fertiles en horions, lorsque tout à coup Rebecca s'écrie :

» — C'est un peu fort ! Impossible d'entrer dans mon costume ! Je l'ai pourtant essayé hier, il allait admirablement.

» Et pendant ce temps-là Judith s'exclamait :

» — Et mon casque ! Il me couvre maintenant la moitié de la figure. Non, mais voyez-moi ces oreillettes !

» La fameuse madame Landolf accourt. Elle n'y comprend rien. Par ses ordres cependant on coud tant bien que mal le corsage de Rebecca en laissant un énorme écart dans le dos, mais Judith refuse énergiquement de mettre son casque. J'avais beau supplier : « Voyons, ma fille » je t'en supplie, ne fais pas d'esclandre devant ces messieurs ! » Ah bien oui, ce que j'ai été écoutée ! Judith est descendue au théâtre nu-tête. Oui, monsieur.

» Sur la scène, la commission des fêtes, sous prétexte de vérifier les costumes, se livrait à quelques agréables palpations, la belle Cléo, que ces messieurs appellent maintenant *Cleopâtre*, était très entourée et très palpée. Dans la salle quelques privilégiés : MM. de Massa, Jamain, Charles Bocher, de Castellane, Dufour, Bartholoni, etc. Au pupitre du chef d'orchestre, M. Vidal, et M. Hansen dans les coulisses se promenant très agité, et un peu nerveux.

Et maintenant, la répétition commence. Voulez-vous que je déflore ?

— Mais certainement ! Déflorez, madame Manchaballe. Je ne suis ici que pour ça.

— Eh bien ! le décor représente un paysage ensoleillé. Au fond une grosse cloche en or, enguirlandée de feuillage. Le Temps apparaît avec sa faux et appelle les heures du matin qui viennent à lui, très lentement encore endormies, mesdemoiselles Régnier et Piodi en tulle bleu ardoise ; voile retenu sur la tête par un diadème portant en caractères flamboyants les chiffres romains VI, VII. Très jolie variation sur cette ravissante musique de Delibes, dont *Coppelia* — j'étais dans mon beau temps ! — fut le triomphe. Les heures sonnent et disparaissent pour faire place à la Prière. Midi. — Entrée de dix bébés costumés eu anges — des amours, monsieur Richard, dont l'aîné n'a pas dix ans. Ils font le signe de la croix et s'agenouillent pendant que Zambelli (La Prière) arrive sur les pointes, les mains jointes, avec son costume blanc, son voile sur la figure, et dans les cheveux un cercle d'argent surmonté d'une croix. On devrait envoyer des femmes comme ça à l'étranger pour convertir à la religion.

» Tout à coup, les heures sonnent joyeusement, I, II, III, costumées comme les premières, Violat, Blanc, et Treluyer. C'est le travail, et les moissonneuses les exhortent. Il faudra regarder les grands

chapeaux garnis de coquelicots qui sont ravissants ; mais il fait chaud, on travaille peu, d'autant moins que voici l'Hymen (Chabot) costumée de voile teinté des couleurs du prisme et suivie d'une noce. Les mariées sont Salle et Gallay. Au milieu de la joie et des danses, un grondement de tonnerre se fait entendre, et chacun se sauve effrayé. C'est la guerre. Et voici mademoiselle Robin qui entre personnifiant la Discorde.

— Je ne me figure pas la séduisante Robin en Discorde.

— C'était pourtant comme ça. Elle est en tunique rouge avec des serpents enroulés autour de ses bras et de sa tête, et suivie de ses guerriers : Judith, Rebecca, Carré, Charrier, Monchanin, Beauvais et Boos. Ah, monsieur Richard, le joli costume ! Landolf s'est surpassé : figurez-vous un maillot brodé d'acier, une cuirasse de peluche grise cloutée d'acier, un manteau de voile gris, une longue perruque blonde, un casque d'argent surmonté d'aile noires, le tout complété par l'épée et le bouclier. Robin excite à la guerre, brandit la pomme de discorde, et le combat commence, acharné. Les épées volent en l'air, se croisent, s'entrechoquent dans de gracieux corps à corps, et les guerriers finissant par tomber épuisés, tandis qu'une musique douce se fait entendre et que la Paix (Zambelli) apparaît, jette au loin la pomme de discorde, et oblige les guerriers à se donner la main.

Grande *coda* finale, et apothéose avec Chabot et Zambelli enlevées par les moissonneurs. Gros succès. Tout le monde se précipite pour complimenter M. Hansen qui, depuis un mois, s'est donné un mal énorme, et a réalisé un véritable tour de force en faisant évoluer trente-cinq danseuses sur cette petite scène. On dit que la musique adoucit les mœurs. Et la danse donc ! Si vous aviez vu l'enthousiasme des spectateurs, et avec quelle sincérité, quelle conscience, ces privilégiés adressaient à ces dames des compliments qui venaient du cœur ! – Vous riez toujours, monsieur Richard !

» – Je ris, madame Manchaballe, parce que vous avez la douce manie de fourrer le cœur dans des questions où il n'a que faire. Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué ce qui était arrivé au costume de Rebecca et au casque de Judith.

– Attendez ! Landolf a fait une enquête, et savez-vous ce qu'on a découvert ? Vous vous rappelez les deux chasseresses qui s'étaient enfermées à part ? Eh bien, elles s'étaient servies du shampoing qui est dans chaque cabinet de toilette, afin d'effacer les noms de Judith et de Rebecca. Pour le casque de Judith, l'une avait trouvé simplement qu'il lui allait mieux que le sien ; mais pour le costume de Rebecca, l'histoire est plus drôle. L'autre – ne la nommons pas – avait demandé qu'on lui remboursât son costume, se sentant un peu trop... svelte. On avait oublié

de tenir compte de sa recommandation. Alors, elle n'avait rien trouvé de mieux que de prendre le costume d'une de ses camarades plus avantagée qu'elle, et avait fourré deux serviettes pour remplacer les absents. Vous voyez d'ici la fou rire des camarades, et la confusion des coupables quand la supercherie a été découverte.

» — Des actes comme ceux-là, disait gravement M. Hansen, seraient capables de déconsidérer le corps de ballet.

» Et, au milieu de ce tumulte, de ces exclamations ironiques, madame Caron, grave, hiératique, planant au dessus des petites humaines, regagnait sa loge en se drapant dans son péplum antique...

» Et voilà pourquoi j'emporte avec moi le casque à Judith et le costume de Rebecca. Je les garderai sous clef dans mon magasin jusqu'à la répétition générale de samedi, et la représentation de dimanche. De cette manière on ne nous refera pas deux fois le même tour.

## LE RÔLE DE BALADIER



**I**L S'APPELAIT Baladier – Joséphin Baladier. Il avait obtenu jadis un second prix au Conservatoire, et, après avoir suivi la filière odéonesque, il était entré à la Comédie-Française. Il avait une figura régulière, de la tenue, une belle prestance. Cependant, soit influence du nom de Baladier cadrant mal avec l'idée que l'on se fait d'un héros, soit pour toute autre cause, on ne lui confia que des rôles de valets ; non pas des valets comiques de l'ancien répertoire, Scapin rossant son maître, Jasmin bernant Gêronte, ou Figaro aidant Almaviva à conquérir le cœur de Rosine ; non pas des valets épiques comme Ruy-Blas, pouvant dire fièrement :

J'ai l'habit d'un laquais, mais vous en avez l'âme.

mais des simples valets de pied. Il annonçait les gens, il ouvrait les portes, muet, impassible, correct et digne. Personne comme lui ne savait porter le col droit, la cravate blanche, l'habit à la française, ou le simple frac noir. Parfois, son rôle avait quelques lignes, de beaux vers classiques :

... Monsieur, c'est une lettre  
Qu'entre vos mains on m'a dit de remettre.

Pendant plus de vingt ans, à peu près chaque soir, il endossa la livrée pour servir le marquis de la Seiglière, le duc de Sémont, Jean de Thomeray, le marquis d'Auberive ou Olivier de Jalin. Il fit ainsi je ne sais combien de maisons, sans quitter la *Maison*, et prit les cheveux courts, le visage glabre, le ton discret des domestiques. Volontiers, il eût parlé à la troisième personne et naturellement, il se tenait droit, la main dans le rang, les pieds posés en position, un peu moins ouvert que l'équerre, comme il convient à un homme souvent en culotte courte. Cette résignation n'était qu'extérieure. Au fond le vieil artiste souffrait. Quelle différence y avait-il entra lui et les vrais maîtres d'hôtel ? N'avaient-ils pas, eux et lui, des obligations identiques ? Était-il tenu à moins d'obéissance passive, à moins de discipline, à moins de déférence ? Un peu plus payé peut-être, et encore ce n'était pas sûr, puisqu'on n'avait ni les petits bénéfices du livre, ni le sou par franc des fournisseurs, ni l'achat des desserts, ceux de la Comédie-Française étant en carton. Eux prenaient leur service le matin, et lui le prenait le soir, mais c'était absolument le même service. Ses camarades, habitués à l'avoir sous leurs ordres, soit aux représentations, soit aux répétitions, le considéraient un peu comme un inférieur, tout ou ayant pour lui l'indulgente sympathie qu'on éprouva pour un bon et loyal serviteur. Volontiers dans la vie réelle, ils lui eussent donné leur paletot à

garder, et comme l'habitude est une seconde nature, il est probable que le pauvre Baladier n'eût pas protesté et eût trouvé la chose toute naturelle.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir que Baladier attachait mélancoliquement ses aiguillettes mises sur l'épaule gauche, côté réservé aux domestiques et aux gendarmes, afin d'ouvrir quelque porte et d'apporter quelques plateaux dans *Grosse Fortune*, l'huissier de service vint lui dire que l'administrateur général le demandait dans son cabinet. « Entendre, c'est obéir », proverbe russe. Baladier réendossa immédiatement son frac à la française, franchit en toute hâte le foyer des artistes, et après avoir frappé discrètement à la porte, il pénétra chez M. l'administrateur général, en train de causer avec un homme barbu qui ne se dérangea pas, croyant à l'irruption du quelque domestique, mais immédiatement l'administrateur général enleva sa calotte, et, avec une bonne grâce pleine de cordialité, il offrit, auprès de son bureau, un fauteuil au nouvel arrivant :

— Mon cher Baladier, dit-il, je vous ai prié de monter parce que j'ai à vous apprendre une bonne nouvelle : la Comédie va jouer une pièce superbe de M. Gerberat ici présent...

Gerberat, édifié sur la position sociale de l'inconnu, salua avec déférence...

— Et, dans cette pièce, qui se passe à l'époque révolutionnaire, nous vous avons réservé un très beau rôle.

— Ah ! fit Baladier, avec une nuance de scepticisme, j'apporte une lettre de plus que d'habitude ?

— Non, mon cher ami, non, ce rôle sort tout à fait de votre emploi ordinaire. Vous n'êtes plus, comme ce soir, en culotte, vous êtes au contraire un sans-culotte, et vous faites entendre aux grands de ce monde la voix vengeresse du peuple.

Du coup, la physionomie du vieil artiste s'éclaira d'une joie céleste ;

— C'est vrai cela ? C'est bien vrai ?

— Absolument vrai, confirma Gerberat, qui tendit un manuscrit sur lequel il y avait écrit : *Un sans-culotte : Baladier*. Emportez le rôle chez vous, lisez-le, mâchez-le, mettez vous-le « dans l'articulation », et nous verrons s'il est à votre convenance et approprié à votre nature. Moi, je crois que oui.

Baladier emporta le petit rouleau chez lui comme un trésor, et là, dans le silence du cabinet, il se mit à travailler l'œuvre. Oh ! le beau rôle ! Plus de cent vers ! Et quels vers ! Des revendications sociales exprimées avec une brutalité presque sauvage ; des phrases de révolte vociférées, avec le poing sous le nez, à la face des puissants d'hier, des vendus, des traîtres, de l'infâme réaction. Quelle magnifique revanche à prendre ! L'artiste se regarda dans la glace.

Il était transfiguré. L'échine était enfin redressée, l'œil brillait d'un feu étrange. Les répétitions commencèrent, mais les camarades ne reconnaissaient plus leur paisible Baladier. Il n'avancait plus les chaises, il ne prenait plus les manteaux, il ne ramassait plus les crayons tombés à terre. Devant le petit guignol où M. Claretie était assis en compagnie du semainier, le sans-culotte se promenait les mains résolument enfoncées dans les poches en sifflotant un petit air où le « Ça ira » se mêlait au « Chant du départ ».

Et lorsque sa scène arrivait, comme il bousculait les Girondins Buzot et Barbaroux; comme il vous malmenait la citoyenne Roland, celle à laquelle il avait si souvent dit en s'inclinant, les talons réunis :

— Oui, madame la marquise.

Des marquises, il n'en fallait plus. Abolie la servitude! Ce n'était plus un acteur jouant un rôle, c'était un esclave ayant enfin brisé ses chaînes comme Spartacus, un affranchi crachant sa haine et son mépris à la face des maîtres de la veille.

— C'est très bien, approuvait Jules de Claretie.

— Bravo! criait Gerberat, il est tout à fait dans la peau du bonhomme.

Le soir de la première, Baladier fut simplement merveilleux. Plus de carcan pour emprisonner le col. Celui-ci à son tour émergeait libre d'une chemise dépoitraillée; les cheveux longs et en désordre, une

barbe de trois jours, un costume de nuance éclatante, mais où se révélait dans toute son audace le sans-gêne absolu du citoyen qui se couvre simplement pour la pudeur et s'habille à sa fantaisie, comme il lui plaît.

Il eut des éclats de voix, des hurlements rauques, des cris de colère vengeresse. Le digne Bosc faillit recevoir un mauvais coup, et il fallut presque lui arracher des mains la gracieuse citoyenne qui personnifiait la Gironde. Ce fut dans toute la salle un enthousiasma indescriptible.

Jamais, dans la maison da Molière, on n'avait joué avec cette sauvagerie, avec cette, vérité, avec cette intensité de haine.

Le second acte fini, Baladier revint saluer la publie avec ses camarades — ce qui ne lui était jamais arrivé — puis il remonta tout en sueur dans sa loge, ce qui ne lui était jamais arrivé non plus. Là, il s'épongea le front, regarda pensif dans la glace sa carmagnole, se demandant si le personnage que lui renvoyait le miroir était bien le larbin qu'il avait connu ; puis, pris d'une idée subite, il monta chez l'administrateur général.

— Mon cher Baladier, lui dit celui-ci en lui serrant affectueusement la main, toutes mes félicitations ; vous avez joué votre rôle en grand artiste, et je vous annonce qu'à partir d'aujourd'hui j'augmente

vos gages – pardon – vos appointements de cent francs par mois.

Mais celui-ci se redressa :

– Monsieur le directeur, à mon grand regret, après la représentation de ce soir, je ne pourrais pas reprendre mes autres rôles sans un profond dégoût. Je sais la perturbation profonde, le vide immense que mon départ va causer dans le répertoire, car je servais à peu près dans toutes les pièces. Vous allez être réduit à commander des livrées neuves et à repasser la consigne à un autre... Mais je suis obligé de vous remettre ma démission de pensionnaire.

– Allons, bon ! que comptez-vous donc faire ?

– J'ai trouvé ma vraie voie. Vous l'avez reconnu vous-même. Personne ne hurle comme moi. Je vais me présenter au Conseil municipal.

OLLE! OLLE!...



LA PIÈCE des Bouffes-Parisiens a remué en notre L âme tout un monde de souvenirs endormis ; les gitanas, le capitan, la Macarona, et surtout cette petite Soledad, si gamine, si étrange, si inquiétante, avec son ingénuité perverse de veuve de treize ans !

Et, soudain, en redescendant la rue Monsigny, j'ai revu cette soirée lointaine de 1889 où, dans le brouhaha de tout un peuple qui semblait exécuter une procession gigantesque, avec les feux de la tour Eiffel comme phare directeur, j'avais, moi aussi, pris le chemin du Champ de Mars. Je n'étais pas seul, car j'ai l'horreur instinctive de l'isolement dans la foule. J'avais une compagne quelconque, Berthe d'Angel, une jolie fille très élégante, très maquillée, avec une de ces frimousses qu'on est convenu d'appeler « parisiennes », un nez rigoleur et un toupet blond de clownesse sous le grand chapeau garni de fleurs. J'avais rencontré Berthe au Jardin de Paris, et, ma foi, dans ce cadre de girandoles et de palmiers en zinc, elle m'avait paru suffisamment gentille pour valoir la peine d'une soirée... ou le plaisir d'une nuit.

Et, comme les pas des étoiles chorégraphiques du Jardin n'avaient plus pour moi qu'un intérêt relatif, j'avais proposé d'aller voir les gitanas.

— Croyez-vous, m'avait demandé Berthe avec inquiétude, que ces Espagnoles dansent aussi bien que la Môme-Fromage et que leur capitain vaille Valentin-le-Désossé ?

— Je ne sais pas, mais ça nous changera toujours.

— Eh bien, allons me dit ma blonde amie, tout en me suivant avec une nuance de regret.

Nous arrivons. À cent mètres du pilier sud de la fameuse tour, qui fut en son temps une obsession, j'aperçus un coquet petit théâtre tout blanc, d'une architecture mauresque. Au fond, un décor représentant une grotte des environs de Grenade, et, devant ce décor, une vingtaine de gitanas des deux sexes assis en demi-cercle ; au centre, leur capitain, Chivo, un superbe gaillard, en veste de velours, en pantalon gris-perle ajusté au jarret et grand chapeau de feutre ; il joue, ou plutôt il daigne jouer de la guitare tout en fumant des cigarettes avec un suprême dédain des choses de ce monde.

À côté de lui, les types les plus curieux de cette race, croisement espagnol et maure, qui conserve à travers les âges son type, ses chansons, ses habitudes, ses idées et croit encore à l'honneur de la tribu. Les femmes ont les cheveux noir-bleu, plaqués en virgules sur le front, un magnifique teint orange, des dents éblouissantes ; pas régulièrement jolies, si l'on

veut, mais une grâce, une souplesse, et surtout un piment tout particulier.

Et, tandis que les instruments préludent, un de mes amis me raconte toute une épopée : l'engagement de cette troupe, avec des détails qu'on eût dit tirés du *Roman comique*. Madame de Montaut avait vu cette troupe à Grenade ; au retour, elle en avait parlé avec enthousiasme à M. Sari, qui, séance tenante, avait fait partir son agent à leur recherche. On les avait pris tels qu'ils étaient, presque en guenilles ; en route, on leur avait donné de l'argent ; ils avaient acheté des étoffes, et tout en voyageant, ils s'étaient taillé ces étonnants costumes bariolés jaunes, verts, rouges, brodés des couleurs les plus crues, aveuglantes... et superbes. Et une gaieté, une joie de vivre, une allégresse d'aller à Paris ! C'était comme une griserie qui avait duré pendant toute la route. Après quatre journées de voyage, sans souci de la fatigue, on dansait déjà en se trémoussant et en battant des mains dans l'omnibus de la gare d'Orléans qui menait à l'Exposition. *Olle! Olle!* Depuis on n'avait pas cessé.

Et l'histoire du capitaine, toujours armé de son revolver, comme Huguenet avec sa navaja, et disant à un amoureux qui voulait lutiner une des gitanas :

— Je vais vous brûler la gueule !

— Et moi, je vais vous dresser procès-verbal pour port d'arme illégal.

L'amoureux, était un commissaire de police !

J'écoutais ces détails, très intéressé, lorgnant curieusement l'héroïne de l'histoire, tandis que Berthe me disait, dans son parler traînard et montmartrois ;

— C'est rien laid, ces rouflaquettes quelles ont sur la joue... ça me rappelle mon frère.

Enfin, le spectacle commença. Oh! ces *tangos*, ces *baile del novio*, ces *alegrias*, ces *fandangos*, ces *paneleras* d'un cachet si spécial! Je vois encore Juana, souple comme une panthère, avec son torse flexible, sans corset, et ses déhanchements pleins de promesses; Mathilda, qui levait la jambe comme Rayon d'Or, et avait même quelques notions de pointes; le danseur Pichiri, un grand gaillard, au teint olivâtre, sec comme une allumette, qui, sanglé dans son étroite culotte de satin vieux rose, avait les tortillements de reins des *fessadores* de la rue Pergolèse.

Et puis il y avait aussi Pepa, la Macarona, une grosse réjouie, canaille à rêver, potelée comme une caille, avec les plus beaux bras du monde et des yeux d'une lubricité extraordinaire. Dans la masque gouailleur, quelque chose de notre grande Thérèse, il y a dix ans. Pour danser, elle se campait sur l'oreille un feutre d'homme, tout en allumant une cigarette d'une main et retroussant de l'autre son jupon orange. Elle chantait une chanson – et quelle chanson! – terminée au refrain par l'offre d'une croupe

extra-andalouse qui bombait sous le châle frangé en étoffe souple et brodé de fleurs multicolores.

Tout le monde riait, ceux qui comprenaient et ceux qui ne comprenaient pas, car la gaieté est contagieuse. Pendant cette danse, d'ailleurs, les cris gutturaux, les interpellations rauques des compatriotes excités, le tambourin aux grelots sonores, et surtout les claquements de mains formaient un concert assourdissant dont le vacarme allait en crescendo, et, quand le pas était fini, à la mode espagnole, les spectateurs lançaient sur la scène des éventails, des cigarettes, des bouquets, que les danseuses piquaient, un peu au hasard, dans leurs cheveux et qui formaient, bientôt, au-dessus du chignon noir, les casques les plus gracieux du monde. Mais ce qui me ravit surtout, ce fut le *tango* exécuté par Pichiri et la petite Soledad. Si j'ai bien compris ce pas, que tout le monde voulut voir et qui mit Paris en l'air jusqu'à l'enlèvement, Soledad exhortait Pichiri à venir, en exécutant à ses yeux extasiés une danse du ventre spéciale. Soulevant de sa main gauche sa jupe, comme si elle craignait de la perdre, le poignet appuyé sur sa hanche, elle exécutait une rotation lente, lascive, scandée par des mouvements inconscients et nerveux et un tremblement extraordinaire des seins faisant s'entrechoquer des bouts de corail et de turquoise sur la poitrine. Le ventre, très plat, très jeune, s'offrait, se retirait, et le torse descendait peu à peu

par un mouvement en spirale jusqu'à ce qu'il se relevât par un sursaut brusque.

Et, pendant ce temps, la petite Soledad, les yeux perdus dans je ne sais quel rêve de paradis artificiel, fronçait les sourcils, mordait avec les dents ses lèvres rouges comme des grenades, sérieuse, concentrée, toute à son œuvre, personnification vivante de la luxure ! Ah ! comme je comprenais mieux cette danse du ventre-là que ces trémoussements froids, ces oscillations isochrones, mécaniques, qui font ressembler les quadrilles de nos Parisiennes à des équations algébriques !

De temps en temps, Soledad lançait à Pichiri des objurgations, avec une pointe de mépris ironique, pour le piquer au jeu, avec un œil qui promettait et une main qui appelait, caressante. Et, à chaque nouvelle phrase, à chaque nouvelle rotation de la croupe, mon Pichiri bondissait et se rapprochait, frétilant, comme mordu par un désir insensé. Et cela se terminait par un pas que le programme qualifiait de *dansa típica*. Je ne sais si elle était effectivement *típica* ; mais nos gitanas, grisés par le bruit, excités par nos applaudissements, sautaient de plus en plus fort, se tortillaient de plus en plus voluptueusement, la jupe se relevait de plus en plus haut. *Olle ! Olle !...*

Enfin, au milieu des vivats, sous une pluie de fleurs, d'oranges et de cigarettes lancées par le pu-

blic en délire, les deux danseurs s'arrêtèrent. Il était temps!...

Le rideau tomba, et je sortis avec Berthe, qui n'avait rien compris, la pauvre! et qui bâillait d'une manière lamentable. Alors je regardai ce teint confectionné au blanc de perle, ces cheveux jaunis au henné, ces yeux bleus éteints et sans flamme, tout cet ensemble banal de fille blasée, désenchantée et déjà éreintée par la noce quotidienne. Il me sembla qu'après un plat de kari relevé au piment, saupoudré de poivre rouge de Cayenne on me tendait tout à coup un verre d'orgeat laiteux, sucré et fadasse. Comme la nuit qu'allait me vendre cette malheureuse allait peu réaliser le rêve sublime de volupté évoqué par ces gitanas, si folles de leur corps! Je marchais à un écoeurement inévitable, à une désillusion certaine...

Et la pauvre Berthe d'Angel ne comprit jamais pourquoi, ce soir-là, après l'avoir accompagnée jusqu'à sa porte de la rue Chambige et lui avoir glissé dans la main le prix convenu, je la saluai le plus honnêtement du monde et rentrai tranquillement chez moi, tandis que, dans ma tête, résonnaient délicieusement des *fandangos*, des *alegrias* endiablés, ponctués par ces *Olle! Olle!* triomphants qui semblent le point d'orgue de cette musique d'amour.

## INGRATITUDE !...



PENDANT le ballet de Sigurd, dans le petit guignol de gauche, madame Manchaballe très entourée donne audience au baron de Saint-Amand, au général Friand et à quelques hauts personnages.

J'aperçois ma digne amie et je me précipite vers elle :

— Ah ! madame Manchaballe, quelle merveille inoubliable que cette fête des Acacias ! J'en suis encore tout ébloui. C'est la plus belle fête du règne.

— Oui, monsieur Richard ; j'ai passé par bien des transes, et ça n'est pas fini. Tenez, regardez un peu la tête que fait le prince derrière le portant du palais !

— Le fait est qu'il m'a l'air un peu mélanco.

— Et il a raison, cet homme, d'être mélanco. Judith est pour lui d'une ingratitude noire. Voyez-vous, plus je vieillis et plus je trouve que les femmes — même les mieux élevées — ça ne vaut pas cher.

— Vous blasphémez, madame Manchaballe.

— Non, voyez-vous, quand je pense à tout ce que le prince a fait depuis quatre jours et la manière dont il a été récompensé ! Vous savez que Rebecca dans le joli ballet de M. Hansen, l'*Hommage au dieu Phæbus*, représentait une jeune fille grecque, tandis

que Judith personnifiait une guerrière. La jeune fille grecque était chaudement vêtue d'une belle toge blanche sous laquelle on pouvait fourrer tout ce qu'on voulait, – n'allez pas comprendre d'inconvenances, au moins, – mais la guerrière n'avait sur les jambes qu'un maillot de soie et c'est avec un bras nu qu'elle devait manier la lance et le bouclier. Notez bien que le théâtre construit d'après une gravure ancienne était en plein air, avec des marches descendant dans le lac des patineurs. Vous savez la température qu'il faisait. « J'en mourrai, disait Judith d'un ton dolent. » – Et le prince avait les larmes aux yeux.

– Il a du cœur, cet homme-là !

– Il est comme tous les vieux messieurs quand ils deviennent un peu gagas. L'attendrissement sénile ! Mais la répétition de la veille l'avait terrifié. Songez donc qu'on arrivait en plein campement inachevé, sans loge pour s'habiller, les pieds dans l'herbe mouillée : il avait plu à six heures, et M. Gailhard, qui a toujours des soins de père pour son personnel, s'écriait :

» – Monsieur Hansen ! Ça ne peut pas se passer comme ça ! J'ai une responsabilité.

Que demain je ne puisse pas jouer le répertoire parce que j'ai un tiers de mes pensionnaires malades, voulez-vous me dira à qui on s'en prendra ; voulez-vous me le dire ?

» Et M. Hansen, sautillant dans les flaques de boue, allait, venait, se multipliait, mais ne disait rien. Et Judith, grelottante, enveloppée dans un grand manteau, répétait toujours : « Ce sera ma mort ! » Bref, on renonça à répéter dans des conditions pareilles, et l'on s'en retourne à Paris, mais on avait eu la fâcheuse idée de renvoyer les voitures, en leur disant de ne revenir qu'à onze heures, et il a fallu s'en aller à pied dans la nuit noire par l'allée des Acacias jusqu'à la porte Dauphine. Les coryphées avaient formé un monome – cet âge est sans pitié – et chantaient sur l'air de *Cléo*, de l'Alcazar :

Boni! Boni!  
Nous danserons à ta fête ;  
Boni! Boni!  
Donne-nous donc ta galette...

ce qui était du plus mauvais goût.

– Bah! madame Manchaballe, il faut bien que jeunesse s'amuse!

– Pendant toute la route, Judith, d'une humeur de dogue, Judith, qui ne chantait pas l'hymne en l'honneur du « Boni » disait au prince :

» – Vous ne pouviez donc pas conserver votre coupé! Non, tenez, maman et vous, vous êtes deux moules!

» Voilà comment elle s'exprimait en parlant de moi, sa mère, et d'un prince chevalier-garde qui a le

droit de taper sur le ventre du tsar, d'après un vieux privilège de famille.

— Vraiment, le prince a droit...

— Toutes les fois qu'il rencontre le tsar : « Plock ! » et allez donc ! Seulement, comme il a du tact, il s'arrange pour ne pas le rencontrer. C'est même pour cela, qu'il habite Paris. Une moule, lui ! L'homme de toutes les délicatesses ! Le lendemain, il se mettait en route, et commandait pour Judith un double maillot de jambe, un tricot de corps avec bras descendant jusqu'au poignet, l'intersection de la soie devant être masquée par le bracelet, et des feuilles de ouate pour placer sur la poitrine et dans le dos sous la cuirasse.

» — C'est la première fois qu'on vous aura mis autant de coton, disait le prince avec une galanterie qui sentait bien son chevalier-garde.

» Mais Judith geignait toujours et répétait qu'on voulait l'envoyer au trépas. Vous pensez bien que quant elle a vu la pluie de la journée de jeudi, elle a grogné de plus belle, comme si nous pouvions commander aux éléments ! Mais, cependant, avant de partir, je lui avais confectionné un certain *punch à la Romaine*, bien en situation, avec du thé, du rhum, de la cannelle, des clous de girofle, une larme de vespetro, à faire revenir un mort. Je lui fais avaler cela, tout bouillant et tout de suite ça la rend plus gaie. Ma parole, je crois que ça lui avait donné un

petit plumet, mais, pour une guerrière, ça n'avait pas d'inconvénient. Mais oui, madame Manchaballe, Meilhac l'a dit :

En endossant mon uniforme,  
Je vis qu'il n'était pas complet,  
Je m'aperçus, lacune énorme  
Que je n'avais pas mon plumet.

— C'est possible, monsieur Richard, seulement ce plumet s'est tout de suite manifesté par un caprice. Le prince avait fait atteler son grand landau, où nous aurions été tous les trois à merveille, sans compter que ça aurait eu de l'allure pour arriver devant le jeune comte. Eh bien, Judith n'a jamais voulu y monter. Elle a dit :

» — Non, non, je veux aller dans l'omnibus avec les camarades ça sera bien plus amusant !

» Et nous voilà partis avec les soixante dix danseuses, empilées dans sept omnibus hors d'usage, que la Compagnie générale avait mis à notre disposition et qui se trouvaient à la queue-leu-leu. Si vous aviez vu la tête du prince sur la banquette ! Il regardait le conducteur d'un air ahuri et penaud, et répétait :

» — Donc déjà, si le grand maréchal de la noblesse me voyait !

» Et les fines plaisanteries de marcher. On lui demandait sa correspondance, on lui réclamait ses

six sous, et le chœur des petites avait repris de plus belle :

Boni! Boni!

Donne-nous donc ta galette...

Et pour comble de malheur, voilà-t-il pas que je m'aperçois que Judith s'était mise à faire de l'œil à Brémard, le petit flûtiste, qui, arrivé en retard, s'était juché sur la plate-forme! Un flûtiste, je vous demande un peu, un deuxième flûtiste, avec un petit chapeau à bords plats, et une chevelure bouclée comme M. Alvarez au premier acte de *Samson*. Il ne nous manquait plus que ça! Et des sourires, et des petites mines en dessous. Heureusement, nous arrivons aux Acacias, et là, nous trouvons qu'en deux jours l'architecte M. Raynault avait fait des miracles. Deux loges magnifiques toutes tendues de satin blanc avec crépines d'or, était installées sous les dessous du temple, et des fleurs, et de la lumière électrique, et une bonne température tiède, et du champagne, et des sandwiches. Cependant M. Gailhard allait et venait disant avec sa bonne grosse voix :

» — Mesdemoiselles, prenez bien vos précautions. Celle qui ne mettra pas ses feuilles de ouate aura cinq cents francs d'amende.

» Alors le prince déballait son coton, et l'installait lui-même sur le dos et les épaules de Judith avec des mains qui tremblaient d'émotion; il

l'embobinait, il l'emmitouflait. Et lorsqu'après la scène d'*Hippolyte* avec chœur de Rameau, suivie bientôt du chant guerrier de Hændel, Judith dans une belle lumière rouge a descendu les marches du temple pour aller évoluer autour du dieu Phœbus – mademoiselle Robin – elle n'a pas eu froid une minute, elle avait plutôt trop chaud.

» Alors, les guerrières ont exécuté une danse de victoire autour du dieu accompagné par les jeunes filles grecques qui jouaient de la lyre, de la double flûte de Pan, et des crotales.

– Oui, oui, de loin, c'était très joli, tous ces cuirassiers avec ces femmes en chemise.

– Mais non, monsieur Richard, c'était des muses en toge blanche. Vous êtes étonnant avec vos cuirassiers et vos femmes en chemise. Vous ne comprenez rien à la poésie grecque ! Enfin, dans une lumière d'apothéose, le pas a fini par une pluie de fleurs naturelles envoyées au gracieux Phœbus, et tout s'est éteint dans ce palais, il y a eu un moment de nuit complète, et quand la première fusée du feu d'artifice a éclaté, qu'est-ce que j'ai vu près d'un socle de marbre, Judith, dans les bras du petit Brémard, le flûtiste ; après le bouquet, profitant d'un nouvel instant de nuit, Judith a filé à la grecque avec son flûtiste. Ils ont été souper ensemble à la Brasserie du Rat-Mort – je vous demande un peu, et elle n'est rentrée que tantôt à une heure de l'après-midi tandis que le

prince l'avait cherchée toute la nuit à travers les bosquets et les girandoles et sous la pluie qui avait recommencé à tomber. Voilà pourquoi il est mélanco. Et M. Hansen vient de dire à Judith :

» — Mademoiselle Manchaballe I<sup>re</sup> je ne sais pas ce que vous avez ce soir, mais dans le combat avec M. Gautier, vous avez été rudement *gnolle*.

» Comme c'est agréable! Et si elle a été *gnolle* avec M. Gautier, jugez de ce qu'elle va être avec le prince!

## L'ART NOUVEAU



**A**H! MONSIEUR RICHARD, quelle aventure !  
— Madame Manchaballe, asseyez-vous donc. Comme vous êtes rouge ! Voulez-vous un éventail ?

— Non, j'aimerais mieux un petit verre de n'importe quoi. J'ai le cœur tout chaviré. Tenez, depuis que nous causons ensemble, vous savez... si j'en ai eu des aventures, vous le savez, du reste, et vos lecteurs aussi... eh bien, jamais je n'ai eu des émotions comme cette nuit.

— Avec Judith ? Avec Rebecca ?

— Non, avec Caroline, à la revue du Polo.

— Bravo ! Ça me changera un peu de l'Opera. Cette chère Caroline ! Tenez, installez-vous là, près du guéridon, et dégustez-moi un peu cette crème de cacao, à petits coups. Vous avez l'air d'une grosse chatte qui boit du lait. Hein, c'est bon, ça, madame Manchaballe ? Un vrai nanan.

— On dirait qu'on se tend l'estomac en velours.

— Eh bien ! maintenant que vous êtes tendue en velours – du velours à grosses côtes – narrez-moi les aventures de Caroline.

— Caroline a joué beaucoup de revues tous ces temps derniers ; à l'Omnium, à l'Automobile, au Po-

lo. Tous les cercles se l'arrachent. Ce n'est pas qu'elle ait un talent transcendant, mais elle a une jolie jambe.

— C'est tout ce qu'il faut pour une revue d'amateurs.

— Ah! vous croyez ça, monsieur Richard? Ce que c'est pourtant que de parler sans savoir. Eh bien! au contraire, cet art-là est tout ce qu'il y a de plus compliqué. En effet, toutes les revues se ressemblent plus ou moins; il est toujours question de Liane de Pougy, de l'ange Gabriel, de Coquelin aîné ou de mademoiselle de Mérode; alors, vous comprenez, on finit par confondre le couplet sur Cléo du marquis — cette fine plume — avec le couplet du vicomte, le poète génial. L'un avait écrit :

Montre-nous donc tes oreilles,

ce qui était délicat. L'autre a trouvé :

Ne nous la fais pas à l'oseille.

ce qui est plus osé. Mais tout cela finit par faire une terrible salade dans la tête d'une pauvre jeunesse qui, de tout temps, a été un peu toc toc. Quand j'ai eu Caroline, — ma troisième — voyez-vous, M. Manchaballe était déjà très affaibli.

— Il l'avait toujours été.

— Pas du tout. Je puis dire avec orgueil, que c'est moi qui l'avais mis dans cet état-là, Quand je l'ai

épousé, il était comme tout le monde, et voua n'avez pas idée...

— Pardon ! Votre défunt ne m'intéresse pas du tout, et je sais bien ce que vous dirait à ce sujet M. Mesureur. Revenons à Caroline.

— Eh bien ! Caroline, dans la dernière revue du polo – *Polo-Rit* – jouait le rôle de l' *Art nouveau*.

— Ah oui, Jacques m'en a chanté une strophe :

Une femme on chemis' j'avoue qu' c'est toujours drôle ;  
Au théâtre aussi, le lit joue l' plus beau rôle,  
C'est l'art nouveau.  
Guitry s'écri' « Viens, je brûl' comme un volcan,  
Ma chère adoré'. Caron répond : « F... le camp. »  
C'est l'art nouveau.

— Alors Caroline chantait cela ?

— Non, c'était trop difficile, à cause des apostrophes et des élisions. On avait confié le couplet à la gentille Marguerite Duval, madame Snob, mais Caroline reprenait au refrain :

C'est l'art nouveau.

avec un petit clignement d'œil, et un effet de cuisse, je ne vous dis que ça... Elle mettait tout de suite Duval dans sa poche.

— Comment, dans sa poche... avec un effet de cuisse ! Vous êtes nébuleuse, ma digne amie !

— Mon pauvre monsieur Richard, ce matin vous ne comprenez rien du tout. Caroline, pour personni-

fier l'*art nouveau*, avait une robe de satin vert-nil qui s'ouvrait de côté à la Grecque, et laissait voir toute la jambe gauche moulée dans un maillot couleur chair. J'aurais voulu que ce fût ouvert des deux côtés, pour montrer les deux jambes qui sont pareilles, mais M. Uribarren, qui connaît les modes grecques en sa qualité d'espagnol, s'est opposé à cette double ouverture. Alors j'ai dit à Caroline ; « Ça ne fait rien, tu joueras tout le temps à gauche. » La revue marchait admirablement ; on avait déjà bissé l'air de Tarride sur les Ventes de charité, l'air de Prince sur Liane de Pougy.

Nous la verrons au Bois  
Montée dans son coupé,  
Montrer son frais min ois  
À nos regards charmés.

Mais quand on arrivait à « l'Art nouveau » et que Caroline faisait son effet de cuisse, c'était du délire, un vrai délire. On sentait que ça, c'était de l'art absolument nouveau, quelque chose de très noble, de très harmonieux, quelque chose qui ne s'invente pas.

» Au premier rang, il y avait le baron Samuel, qui applaudissait tellement que c'en était indécent. Caroline en était toute confuse et ne savait où se fourrer. Sous la grande tente dressée sur la pelouse soufflait comme un vent de désir, et artistes et public étaient réunis dans une même communion électrique. Ah ! si M. Claratie avait été là, il aurait peut-

être engagé Caroline pour remplacer cette pauvre Thomson. Enfin, l'entr'acte arriva, on se rend au buffet, on contempla l'effet fantastique du jardin, orné de petits verres de couleur qui traçaient des portails illuminés, des arcs de triomphe, toute une villa qui flamboyait dans un lointain prestigieux. C'était superbe.

» Mais, tandis qu'on admirait, le baron Samuel, très émerillonné, avait dit à M. du Tillet : « Il faut *absolument* que j'aie féliciter les artistes. » Il avait une telle conviction dans son « absolument » – la conviction d'un apôtre – que M. du Tillet l'a laissé passer, bien que ce fût contraire au règlement du Polo. Le baron soulève la banne à raies blanches et roses, bouscule en passant l'affiche-réclame signée Tenré : « Voulez-vous avoir le teint frais ? Prenez du riz Barreno. », renverse M. Barral, M. Regnard et mademoiselle Ferial, et se précipite comme un fou dans la loge de Caroline.

— Ah ! ah ! ça dévient palpitant.

— Vous êtes bon, vous, monsieur Richard, avec votre palpitant, quand on a encore à paraître dans le deux, croyez-vous que c'est agréable de voir bon-dir sur soi un satyre déchaîné, qui vous chiffonne, vous décoiffe et vous enlève votre maquillage ? Bref, Caroline se sauve dans le jardin, toujours poursuivie par le baron qui ricanait : « J'aime mieux cela. Ce sera plus champêtre, plus mythologique ! » Ma pauvre

Caro toujours courant, galope devant le chalet où le souper était dressé, franchit les allées, passe devant les valets de pied très amusés et, perdant la tête, s'enfonce dans le bois de Boulogne.

— Une vraie chasse. Tayaut ! Tayaut !

— La nuit était superbe : la lune éclairait de ses rayons la jambe rose de Caroline, se profilait sur le fond sombre des massifs, on était en pleine mythologie, lorsque tout à coup un garde a surgi, un vieux dur à cuire, celui que les habitués des Acacias appellent « Rabat-joie », et malgré les supplications de Caroline, il a emmené les deux délinquants au poste du pont de Suresnes, Jamais il n'a voulu comprendre que le costume un peu... décolleté de Caroline était celui de « l'art nouveau ».

» Vous riez toujours, monsieur Richard, n'empêche que pendant ce temps-là Caroline manquait son entrée en « ange Gabriel ». Elle devait dire : « Couesdon ! Couesdon ! » en imitant le canard tyrolien. Le baron Samuel a téléphoné à M. Lépine qui a envoyé son secrétaire général. Celui-ci, dans la petite maison du garde, a eu une longue conférence avec Caroline. C'est très fatigant une conférence avec un secrétaire général. Cela a duré jusqu'à trois heures du matin et Caroline était exténuée. Quant au baron, il a envoyé cinq cents francs pour les pauvres de Suresnes :

Encore une carotte, une petite carotte  
Tra la la ta la la la.

comme on chante dans la Revue. Voyez-vous, monsieur Richard, cet art nouveau, on ne sait pas très bien si c'est de l'art... ou du cochon.

## PAS VÉNALE!



**O**N ANNONÇA : « Le vicomte Bertrand de la Lé-zardière ».

Je me retournai, et je vis entrer dans mon cabinet un petit cousin de province, assez joli garçon, ma foi ! mais vêtu à la dernière mode de Niort, avec un col trop haut, un veston trop court, et une cravate couleur peau de crocodile, à hurler. Le dernier cri de la « place de la Brèche ».

— Bonjour, Bertrand, fis-je en lui tendant la main. Quel bon vent t’amène ?

— Mon cher cousin, je suis venu passer à Paris la semaine de Pâques, avec l’intention très nette de faire la fête, une fête carabinée.

— Eh bien, ça marche-t-il cette fête, heureux gaillard ?

— Heu ! heu ! ça dépend... Jusqu’à présent, je n’ai pas eu trop à me féliciter des Parisiennes, et ma soirée d’hier a été déplorable.

— Assieds-toi, prends une cigarette dans la coupe, et raconte-moi ça.

— Eh bien, dimanche, j’avais été aux courses d’Auteuil avec le lieutenant de Belière que j’avais connu quand il était en garnison à Niort ; il devait courir dans le « military », mais comme ce steeple

n'avait lieu qu'à l'avant-dernière épreuve, mon ami eut le temps de me piloter et de me faire voir les belles du pesage. Je lui avais confié ingénument mon cas. Je ne tenais pas à la conquête d'une femme d'argent. D'abord je n'avais apporté à Paris qu'une somme assez limitée, suffisante pour s'amuser, mais pas assez considérable pour laisser des cadeaux somptueux; de plus, il y a dans la possession d'une femme pas vénale quelque chose de plus flatteur pour un jeune homme. Belière m'avait écouté avec un sourire un peu ironique, puis tout à coup il m'avait dit :

— J'ai votre affaire.

— Qui ça ?

— Je vais vous présenter à Diane de Cahors, une petite femme pas intéressée du tout; ses moyens le lui permettent.

— Bravo » et on... arrive tout de même ?

Ah dame, mon cher, ça dépend de vous ! Je vous présenterai, vous vous débrouillerez après.

Et en effet, après quelques tours sur les planches, nous nous arrêtons devant la tribune du président, et Belière s'incline devant une blonde très élégante; robe en étamine noire unie, pèlerine en tafetas plissé noir avec revers de guipure jaunie; jabot de mousseline de soie au corsage, et chapeau en grosse paille recouvert d'une avalanche de bouquets de violettes, tout cela un peu sombre, mais distingué.

— Madame de Cahors, – vicomte de la Lézardière.

Je salue; Belière, une fois la présentation faite, part pour son military, et moi, pour me faire bien venir, j’emmène la belle Diane au buffet. Très rassurante : un seul sandwich, un seul verre de vin de champagne qu’elle ne boit même pas, le trouvant exécrable. On sentait la femme bien élevée; d’ailleurs charmante avec ses grands yeux bleus à sourcils noirs – comment, diable! les Parisiennes font-elles pour se bleuir les yeux? – ses cheveux ondes et sa petite bouche dédaigneuse, ironique, et qui m’intimidait un peu.

Cependant, toute fatuité à part, je n’avais pas l’air de lui déplaire; elle me demandait des renseignements sur Niort, sur la manière de vivre là-bas, sur mes parents, sur nos voisins; d’ailleurs, aucune question indiscrete sur ma fortune, ou mes biens fonciers. Nous causons, nous causons, au point de ne pas même voir l’arrivée du military, au point de ne pas même entendre : « Vive le Sénat! » Bref, j’invite madame de Cahors à dîner.

— Oh! non, pas à dîner, me dit-elle; les courses finissent tard, et nous n’aurions pas le temps, mais retenez plutôt une loge quelque part. Aux Bouffes, par exemple, et venez me prendre à neuf heures, 23, rue Lord-Byron.

J'étais ravi. Je saute en voiture, je cours rue Monsigny et je loue une excellente baignoire pour soixante francs. Au Grand-Théâtre de Niort, les meilleures loges coûtent quinze francs, mais il est vrai que le spectacle n'est pas le même. Enfin, nanti de ma loge, j'arrive rue Lord-Byron. Ce que Diane était jolie en crêpe de Chine bleu garni d'un col de guipure de Venise! Nous nous installons dans la loge, mais au bout d'une demi-heure, Diane s'écrie :

— Dites donc, je ne m'amuse pas follement; si nous allions aux Variétés?

Tu comprends, cousin, que j'aurais préféré rester. Les aventures de *Ninette* m'intéressaient; Germaine Gallois est très jolie... et puis j'avais payé la loge, et j'aurais bien voulu en avoir pour mon argent. Enfin, il n'y avait qu'à s'incliner. Comme il faisait très beau, ma compagne me dit :

— Allons à pied, les Variétés sont à deux pas; c'est inutile de prendre une voiture.

Nous descendons la rue Vivienne, et nous passons par le passage des Panoramas. Là, elle s'arrête devant une grande poupée qui représentait mademoiselle Marcelle Lender, la commère de la revue.

— Oh! me dit-elle, émerveillée, achetez-moi ça. J'en ai une envie folle.

Une poupée! Je ne pouvais vraiment pas lui refuser une poupée. J'entre dans le magasin et l'on me fait la poupée cent quarante francs! Saperlipop-

pette ! Il paraît que le costume était en satin broché, avec des broderies en or fin, des serpents émeraude sur fond vert, et un vrai collier, et de vrais cheveux, que sais-je ? Je fis la grimace, mais il n'y avait qu'à s'exécuter, n'est-ce pas ? J'achète la poupée, je donne l'adresse de la rue Lord-Byron, et nous arrivons au bureau des Variétés. Plus de place.

Le contrôleur me dit avec une moue un peu méprisante ;

— Un dimanche de Pâques ! Un jour de prix d'Auteuil ! Vous n'y pensez pas. Voyez le marchand de billets.

Effectivement, chez un affreux marchand de vin de la rue Montmartre, où m'avait entraîné un homme en casquette, je trouvai une loge de première pour dix louis. Une loge de six places, c'était donné. Cependant, madame de Cahors ne fut pas autrement satisfaite. On était trop en vue : elle n'aimait que les baignoires d'avant-scène. Entre temps, elle m'avait envoyé chercher des fruits glacés chez le confiseur, et acheter un éventail japonais, parce qu'elle avait oublié le sien.

Et tout à coup, après l'apothéose du centre de la terre, la voilà qui me dit encore :

— J'ai bien chaud ! Si nous nous en allions !

Moi, j'aurais encore préféré rester pour voir le défilé gallo romain... et puis aussi pour jouir de ma

loge si chère, mais je me consolai un peu en pensant que l'heure du berger n'en sonnerait que plus tôt.

Nous montons en voiture, moi dissimulant complètement ma mauvaise humeur, elle très enjouée, lorsqu'on passant devant la rue de la Chaussée-d'Antin, elle me dit :

— À propos, moi je n'ai pas dîné. J'ai faim. Entrons chez le restaurateur.

Patatras! Moi j'avais dîné, et très bien dîné à l'Union. Je n'avais donc pas faim du tout, mais je ne pouvais pas alléguer cette excuse égoïste. Je vis tout de suite aux égards du maître d'hôtel que ma Diane était une habituée. Elle avait *son* pain, *son* vin de Champagne extra-dry, *ses* Ostende, *sa* croustade au foie gras, *ses* pommes d'api, *son* sherry-brandy. Bref une petite note de quatre-vingt-sept francs. Sans avoir l'air, j'avais tiré mon carnet et, sous la serviette, j'avais fait mon addition :

Loges des Bouffes	60 Francs.
Poupée	140
Loge des Variétés	200
Fruits frappés	12
Éventail japonais	8
Souper	87
Total	507 Francs.

Bref, cette petite femme absolument désintéressée me coûtait déjà plus de vingt-cinq-louis. Mais, bah! on ne s'amuse pas tous les jours, et je comptais

bien me rattraper. Dans la voiture, j'étais devenu très tendre, elle, riant, se débattant, mais laissant mes lèvres rencontrer les siennes, tout en murmurant : Laissez-moi ? laissez-moi ! Mais si faiblement que la victoire était certaine.

Enfin, nous arrivons rue Lord-Byron, la voiture s'arrête devant le somptueux immeuble. Je sonne, la porte s'ouvre. Diane passe la première, et moi je me mis en devoir de régler le cocher. Tandis que je payais, je la vis arrêtée sur le seuil, tenant la porte entre-bâillée et me regardant en souriant. – Oh ! ce sourire ! Évidemment elle m'attendait, et le cocher n'en finissait pas de me rendre ma monnaie, fouillant et refouillant dans les poches innombrables de son carrick.

C'était si long que je préférerais tout lui laisser, et, fou d'amour, je me précipitai vers ma bien-aimée... mais la porte retomba, avec un bruit lugubre, violemment refermée à mon nez, tandis qu'à l'intérieur retentissait l'éclat de rire le plus sonore, la plus moqueur, le plus exaspérant que j'aie jamais entendu. Alors, outré de ma soirée perdue, de mon argent gâché, la rage me prend, et m'approchant de la porte, je criai de toutes mes forces, comme Cambronne à Waterloo ;

– Mer... ci !

Dites donc, cousin... je n'ai peut-être pas été très Parisien?... Mais pour l'avenir, indiquez moi donc une femme vénale – bien vénale.

## PÉTRUSSE !...



LORSQUE PETRUS, l'immortel Petrus, eut amassé, grâce à sa voix de cuivre et à ses déhanchements épileptiques, une fortune des plus rondelettes – une de ces fortunes qu'on peut dire « honorablement acquises », car il n'y avait pas un louis qui n'eût pas été gagné par un entrechat ou un coup de gueule – il songea qu'il avait assez chanté pour les autres et qu'il était peut-être temps d'obliger les autres à chanter pour lui.

Et, en se faisant directeur, il acheta à bon prix l'établissement de Tsim-la-la, qui périlclait un peu, faute d'étoiles, mais qui, grâce à lui, redevint bien vite florissant.

Ce furent de sous-Petrus – Gambetta eût dit des « sous-vétérinaires » – qui, le visage glabre, les cheveux coupés à la Titus, avec les tempes dégarnies à la tondeuse, furent désormais chargés d'enseigner aux masses les beautés du *Petit Bleu* ou de la *Chaussée Clignancourt*.

Quant à lui, Petrus, le directeur, il engraisa, changea d'allure et se laissa pousser les moustaches. Bientôt il eut sous le nez un paquet de poils un peu rudes, comme tous les poils rasés depuis une trentaine d'années, mais presque aussi drus, aussi

beaux et aussi noirs que ceux arborés par Paulin Ménier entre deux représentations du *Courrier de Lyon* et du *Juif Errant*. Parfois il se regardait dans la glace, perdant chaque jour un peu de sa légendaire ressemblance avec l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> demandant : « Qu'est qu'c'est qu'ce hussard dans les dragons ? » mais en gagnant une avec Victor-Emmanuel, le roi galant homme, aux terribles moustaches – un ami de la France, après tout !

Ainsi métamorphosé, il parlait de haut à tous ces pauvres hères, à tous ces « m'as-tu-vu » faméliques rasés au bleu, avec des cols outrageusement décollés et des paletots garnis de fourrure, qui, pendant le jour, font – si j'ose m'exprimer ainsi – l'ornement de la terrasse de l'Eldorado, boulevard de Strasbourg. Il les recevait dans son cabinet, le sourcil froncé, la tête rejetée en arrière, et leur donnait une audition en passant sa main gauche dans son gilet et en retroussant des crocs qui devenaient chaque jour plus formidables. Il essayait de montrer à ses disciples comment on peut remplacer une note qui vous manque par un jeté-battu et souligner un point d'orgue par un pas de mazurka exécuté, le bras arrondi, en enlaçant une taille imaginaire.

– Scandez ! leur disait-il, scandez ! Le rythme, il n'y a que ça ! Peu importe que les paroles n'aient aucun sens. Je dirai plus ; cela vaut mieux ! Mais enlevez la mesure, à chaque ritournelle, en continuant

soit la danse, soit la marche. Tenez, dans la *Grosse Caisse*, j'obtenais un effet énorme, en disant simplement :

Deux mamelons  
Gros et bien ronds  
Comme deux pains de munition,  
Nom de nom !

Eh bien, ce couplet-là, je ne le chantais pas : je le marchais. Vous entendez, messieurs, je-le-mar-chais.

Le chapeau crânement incliné sur l'oreille, le torse sanglé dans une redingote impeccable, il avait plutôt l'air d'un capitaine d'infanterie que d'un cabot en rupture de beuglant. Pourtant, lorsqu'il lui arrivait de passer devant quelques-unes de ces affiches hautes en couleur, gigantesques, aveuglantes qui montraient aux passants la silhouette maladive de la chanteuse « fin-de-siècle » ou la face réjouie du pioupiou Polin, avec la visière du képi en arrière, il poussait, malgré lui, comme un vague soupir de regret. Ah ! l'époque où, par les beaux soirs d'été, dans un cadre de girandoles au gaz, il révolutionnait les foules par le défilé des bourgeois revenant de la revue, s'épongeant le front avec son mouchoir et portant son gibus au bout de sa canne, par les accents patriotiques du *Père la Victoire*, destiné à faire oublier la fatale erreur du boulangisme, ou encore par le déhanchement si comique de la *Boiteuse*, fine allusion

à certain ministre d'alors ! Chaque chanson devenait, pour ainsi dire, comme une page de notre histoire politique. C'était le bon temps !...

Aussi, ma foi, lorsque le directeur de l'Eden-Concert de Nîmes vint lui proposer, moyennant un cachet très acceptable, de reparaître, ne fût-ce qu'un soir, devant les foules idolâtres, il n'y tint plus :

— Vous seriez du Nord, lui dit-il, je refuserais ; mais, pour le beau Midi, le Midi enthousiaste et ensoleillé de Mistral, d'Aubanel et de Nuraa Roumes-tan, je n'ai pas la force de dire non. 1896 sera une année mémorable : à Orange, la Comédie-Française et *Œdipe roi* avec Mounet-Sully ; à Nîmes, la *Polka des nichons* avec Petrus ! Le directeur repartit radieux, et, en passant, les arènes lui parurent bien petites, bien mesquines, auprès de l'Eden-Concert, qui allait remontrer Petrus au peuple. Des affiches immenses furent placardées tout le long des boulevards circulaires, depuis le jardin de la ville jusqu'à la gare, pour annoncer *urbi et orbi* la bonne nouvelle, et, bien que le prix habituel des places eût été triplé (je crois, ma parole ! que les fauteuils d'avant-scène avaient été mis à quatre francs ! — oui, mon bon, quatre francs !) dès huit heures, la salle du concert était remplie d'une foule houleuse et toute secouée par la fièvre de l'attente.

Enfin, à dix heures, après deux nègres *minstrels* qui s'envoyaient, en se jouant, des coups de chaus-

son dans les gencives et une grande dame mûre qui montrait ses mollets en disant :

Je suis la belle Paméla !  
Regardez-la, regardez-la !  
Quel chic elle vous a !  
Y en a pas deux comme ça !

ce qui était absolument vrai, le régisseur introduisit dans le cadre-annonce, à droite de l'orchestre, une grande pancarte sur laquelle le nom de PETRUS flamboyait en lettres majuscules, et, immédiatement, il y eut à toutes les places, aux fauteuils comme dans les galeries, ce frisson qui précède l'attente de quelque grave événement. L'orchestre entonna une ritournelle pimpante, avec des trilles de cornet à pistons, et Petrus parut, en habit caca dauphin, cet habit qui avait révolutionné le monde. Il s'inclina et annonça d'une voix grave le titre de sa fameuse chansonnette : *la Polka des nichons !*

Mais, immédiatement après le premier moment de stupeur passé et à la vue du monsieur moustachu qui s'apprêtait à chanter, un tintamarre épouvantable éclata dans la salle. Une véritable émeute :

— Ce n'est pas Petrusse ! Ce n'est pas Petrusse ! clamait-on. Comme si nous ne le connaissions pas ! Le directeur se f... de nous ! Qu'on nous rende notre argent, *noun di Diou !* ou nous cassons tout, pas moins !

Petrus, flatté au fond, avait mis sa main sur son cœur et disait, en souriant :

— Mes amis, mes frères, me croyez-vous capable de tromper des compatriotes? Je vous jure que je suis bien moi, bien Petrus, le vrai, le seul Petrus.

— Non! non! on ne met pas dedans le Midi! Tu n'es qu'un faux Petrusse, mon pichoun, et tu peux retourner chez toi! *Et digue li que vengue, moun boun!*

Cependant, le régisseur s'était avancé :

— Messieurs, votre erreur provient de ce que M. Petrus a laissé pousser ses moustaches. Mais, laissez-le chanter, et vous êtes trop artistes dans l'âme pour ne pas reconnaître bien vite l'illustre chanteur populaire.

— Eh bien, qu'il chante! dirent quelques spectateurs plus conciliants. Nous jugerons bien que!

— Non! non! qu'il coupe d'abord ses moustaches! On verra après!

— Qu'il chante!

— Qu'il se fasse raser!

— Non!

— Si!

Le tumulte allait en grandissant, et le pauvre régisseur ne savait à quel saint se vouer, lorsque, tout à coup, le grand Petrus eut, une lois de plus, une imagination géniale.

— Il me serait pénible, dit-il, de sacrifier des moustaches qui m'ont coûté une année de culture, de labeur et d'efforts ; mais je veux bien faire une demi-concession. Que ceux qui veulent que je chante comme je suis passent du côté cour, par ici ; que ceux qui, pour me reconnaître, exigent absolument que je me rase, passent du côté jardin, par là. Je vous demande cinq minutes pendant que ce changement de place aura lieu.

On échangea les fauteuils et les loges au milieu des rires, des clameurs et des vociférations, puis Petrus reparut ayant fait raser dans les coulisses... une de ses moustaches, celle de gauche.

— C'est vrai, pas moins ! s'écrièrent les spectateurs de droite. C'est bien lui ! C'est Petrusse ! Bravo !

Tandis que ceux de gauche exultaient :

— Nous ne la reconnaissons bien, nous malins, même avec les moustaches, té !

Et, au milieu des cris, des ovations et des applaudissements frénétiques, Petrus, contentant tout le monde, redevenu le Petrus d'autrefois, tout en restant le Petrus d'aujourd'hui, lança de sa belle voix vibrante, qui retentit sous les grandes voûtes de l'Eden :

Y en a des gros, des petits, des ronds,  
La polka des nichons !

## FÊTE EMPIRE



**I**L Y AVAIT, ce soir-là, grande fête à l'hôtel Païva. Une bande de jeunes gens piqués d'émulation et agacés d'entendre toujours les anciens parler des fêtes de l'Empire – au temps où l'on savait s'amuser – avaient eu l'idée, eux aussi, de donner une fête empire. Pour les femmes, le haut chignon, les jupes droites avec la taille sous les seins bien servis, sans complications et sans rubans ou agrafes inutiles, heureuse époque où les héros n'avaient pas les loisirs de s'attarder à la bagatelle et n'avaient que le temps de passer... et de vaincre. Pour les hommes, tous les uniformes de 1802 à 1815 et de 1852 à 1870 ; on n'avait que l'embarras du choix au milieu de cette brillante épopée, car alors on marchait gaiement à l'ennemi, mais à une condition : celle d'être bien mis, et de comparaître devant la mort en grande tenue de service, couvert de brandebourgs, de dorures, de panaches et d'aiguillettes, et paré comme pour le bal.

Dès le vestibule, on passait entre deux haies de grenadiers, présentant les armes, avec le haut bonnet à poil, à torsades blanches, les guêtres et l'habit à queue, cet habit à parements rouges qui a fait son entrée triomphale dans toutes les capitales de l'Europe. Puis dès le grand salon c'était un coup

d'œil éblouissant, un mélange de casques, de kolbacks, de shapskas, de spencers bien ajustés, de culottes collantes dans les bottes à gland, de belles pelisses toutes soutachées d'or, dont un mouvement de valse faisait apercevoir la doublure de velours amaranthe ; les aigrettes, les broderies des porte-gibernes, les ornements de sabretaches, les fourragères, tout cela étincelait sous la lumière des lustres, et donnait l'impression de quelque fête, entre deux victoires, donnée aux Tuileries ou à la Malmaison. Plus de soucis ! Demain ne viendra jamais, tant cette nuit le plaisir a pénétré votre être, rendant possible tous les héroïsmes de débauche et de dévouement.

Mais ce qui était vraiment merveilleux, c'était la collection de jolies filles étalant au milieu des uniformes, leurs épaules splendides, leurs bras nus. On avait mis à contribution tous les costumes de Madame Sans-Gêne. Il y avait là Mary Fabert, en duchesse de Rovigo, ravissante avec ses grands yeux de velours et sa jupe en satin violet étoilée d'or ; Henriette Frémond, en reine de Naples, avec le diadème posé sur les cheveux crespelés ; Nelly Brazza, en duchesse d'Abrantès ; Émilienne, en impératrice Marie-Louise, avec un merveilleux manteau de cour porté par deux pages. C'était un murmure de voix, un brouhaha indescriptible, sur lequel tranchait parfois quelque éclat de rire moqueur ou quelque cri de belle petite serrée de trop près, à la hussarde ; puis, pla-

nant sur le tout, un parfum indéfinissable, en même temps âcre et enivrant, mélange d'odeur de femme et de senteurs les plus diverses : white rose, verveine, opoponax, dentelles brodées, guipures d'or fleurant l'iris et l'ambre. Le dessus du panier des recrues, la jeune et la vieille garde étaient là sur le pont, luttant de beauté et d'élégance et montrant à côté du savoir, résultant d'une longue expérience, la grâce et le triomphe de la jeunesse.

De même, parmi les hommes, bien que les jeunes fussent en majorité, on avait tenu à inviter quelques grands noms d'autrefois, parmi ceux ayant fait partie des *séries* de Saint-Cloud, de Fontainebleau et de Compiègne et ayant la tradition. Quelques-uns étaient venus simplement en invalides, et rappelant le costume du brave général Melinet dans les *Commentaires de César*, du marquis de Massa ; mais le comte de Megensac, le dernier chambellan nommé par l'empereur au commencement de 1870, n'avait nullement voulu s'avouer en retraite et avait arboré crânement le costume de général, avec le grand bicorne ferré, l'habit brodé à feuilles de chêne, avec larges revers et le grand sabre-yatagan battant dans les jambes. Et ma foi, avec sa haute taille bien prise, en dépit de sa moustache grisonnante, il avait encore très grand air, et le petit des Esbrouffettes lui-même qui, sanglé dans son kurka de lancier, recevait les invités à la porte, en sa qualité de

grand organisateur, fut obligé de convenir que Megensac portait beau comme pas un.

Tout à coup l'orchestre entama l'air de « Partant pour la Syrie », et la belle Judith de Siam fit son apparition en reine Hortense, merveilleusement jolie avec sa jupe de satin blanc, bordée de cygne, et ouverte à la grecque sur le côté de manière à laisser deviner une jambe, que dis-je, deux jambes, moulées dans le maillot couleur chair, jambes qui comptent certainement parmi les merveilles que l'Europe nous envie autant, sinon plus, que notre fameuse administration.

Dès l'entrée elle fut suivie, enlevée par des Esbroufettes, qui l'entraîna dans une valse folle, insensée, serrant dans ses bras la jolie fille qui se laissait faire, avec les yeux mi-clos d'une panthère qui ferait sa méridienne, mais un peu essoufflée quand même par ce tourbillon vertigineux. Megensac plus calme, adossé contre une colonne, regardait les danseurs tout en frisant sa moustache, et en s'appuyant sur son sabre courbe dans une attitude très étudiée qui faisait saillir le torse.

— Oh, le beau général ! avait dit Judith en passant.

Quand la valse fut finie, le comte s'avança vers le couple :

— Vous permettez, cher ami ? dit-il à des Esbroufettes, et en offrant son bras à la reine Hortense.

— Comment donc, mon général, mais je n'ai qu'à m'incliner.

Le comte entraîna la belle créature vers l'escalier de marbre, et monta au premier. La musique arrivait par bouffées et servait d'accompagnement à la conversation d'amoureux qui s'étaient isolés, çà et là, derrière le feuillage ; c'étaient des chuchotements, des petits cris, des bruits de baisers, quelque chose de doux et de discret faisant contraste avec le fracas de la fête au rez-de-chaussée.

Et tandis que la belle s'éventait en reprenant un peu sa respiration, le général se mit à lui parler, comme on parlait de son temps, avec ce respect, cette galanterie raffinée, cet esprit superficiel de gens ayant vécu à une époque de plaisir, habitués à jouer avec la vie, et à n'y cueillir que l'amusement de l'heure.

Judith l'écoutait, étonnée de cette politesse, de ces égards. Quelle différence avec des Esbroufettes, gentil sans doute, mais si sans gêne, si mal élevé. Tout à l'heure, en l'invitant pour la valse, ne lui avait-il pas dit brutalement :

— Hé, Hortense, viens-tu en suer une ? Précisément à ce moment, le lancier revenait chercher sa compagne :

— À mon tour, vous permettez, mon général ; vous savez, souvent la femme préfère le jeune soldat au vieux général. Et voilà ! comme disait Dupuis.

Il repartit en cavalcadant et entraîna sa compagnie vers la serre où les petites tables étaient dressées. Oh ! le joyeux souper, avec ses interpellations, sa bataille de fleurs arrachées aux corbeilles, ses czardas exécutées par l'orchestre, ses sonneries de trompettes, reprises en chœur par les invités, ses rapprochements de chaises, ses déclarations échangées tout près de l'oreille entre deux verres de champagne ! Judith un peu ahurie par ce vacarme ne pouvait s'empêcher de trouver son camarade très bruyant, d'une gaieté un peu factice, remplaçant la conversation par des étreintes, et l'esprit par des vociférations. Joli garçon, certes, avec sa fine moustache blonde, hérissée en chat, mais fatigant. Est-ce qu'il était toujours comme cela, agité, rouge, ruisse-lant ? Est-ce qu'il était incapable de causer une minute ?

À ce moment, le comte de Megensac arriva, frais, toujours correct, sans un pli à son uniforme. Il avait soupé, lui aussi, mais tranquillement, en haut avec quelques amis de sa génération. Il s'assit derrière Judith et, se penchant vers elle, il reprit la conversation où il l'avait laissée à la serre. C'était très doux, très reposant, très aimable. On eût dit qu'il sautait la nécessité de se faire pardonner ses tempes grisonnantes par ses manières exquises, par son entrain spirituel. Et en somme, les dents étaient fort

belles, le sourire charmant et l'œil caressant, humide, avait encore des éclairs...

— Allons, debout pour le grand chahut final, avait crié des Esbroufettes, en avant quatre !

— Ah ! ma foi non, dit Judith avec un sourire las, pas de chahut final, j'en ai assez, et même je vais prier M. de Megensac de me reconduire.

— Hé ! hé ! ricana le jeune lancier un peu décon-tenancé, tandis que le général cherchait la sortie du bal. Tu n'es pas de l'avis de la grande-duchesse, toi, à l'égard des survivants de l'ancien régime, et, en fine mouche, tu n'oublies pas la galette.

— C'est possible, mon cher, mais il y a encore une chose que vous oubliez, et qui est bien agréable à cinq heures du matin.

— Quoi donc ?

— Eh bien ! l'Empire... c'est la paix.

## EN CHEVEUX!...



À M. Jules Claretie, administrateur général  
de la Comédie-Française.

*Paris, le 18 octobre 1896.*

« Monsieur l'administrateur général,

» Je suis une de vos abonnées du mardi, et, comme telle, j'ai reçu le petit papier que vous avez envoyé à vos fidèles, leur demandant de vous faire connaître leur avis sur l'admission des femmes à l'orchestre les jours d'abonnement. Il n'avait l'air de rien votre petit papier, monsieur Claretie ; il paraissait bénin, bénin ; eh bien, permettez-moi de vous le dire, il peut tout simplement amener des catastrophes dans les ménages, et augmenter encore la rigueur de « la tenaille ».

» Ah ! si j'étais une de vos élégantes titulaires des loges, votre référendum me laisserait bien indifférente, mais je suis une simple petite bourgeoise, femme d'un chef de division au ministère de l'agriculture, et si je ne vous donne pas mon nom, c'est que... j'ai quelques confessions à vous faire, confessions qu'il est plus facile de murmurer à l'abri de l'incognito. Les invitations aux redoutes d'Arsène

Houssaye portaient jadis cette mention : *Sous le masque la beauté est de rigueur*. Moi, j'ajouterai : la franchise aussi, et certains raffinés savent que nous ne sommes jamais si bien nous-mêmes que lorsque la bougie est éteinte.

» Donc, mon mari et moi, nous avons simplement au balcon deux fauteuils de second rang, le mardi. Évidemment, nous n'étions pas très bien ; il fallait tendre le cou pour apercevoir le toupet de M. Beer, qui est un peu petit, et même le nez de M. Laugier, qui est un peu grand ; mais l'on se fait à tout, même au nez de M. Laugier ; d'ailleurs, vous savez bien qu'on se rend à la Comédie-Française les jours d'abonnement pour se montrer et pour faire, à la sortie, dans le grand vestibule, des effets de manteau de velours garni de renard argenté, devant le hideux sourire de Voltaire. Mais mon mari, qui a toutes les naïvetés et le cou court, tenait absolument à voir les cravates catapultueuses de Le Bargy, le rictus sauvage de Mounet-Sully, les malins clignements d'yeux de Cadet et les mines pudiques de mademoiselle Muller – des mines d'or qui ne baissent pas.

» Et alors, avec cette aménité, cet à-propos et cette courtoisie qui distinguent le possesseur légal, il me disait, en lorgnant les fauteuils d'orchestre : « Sont-ils heureux, ces gaillards-là ? Sont-ils bien placés ? Hein, pourtant, *si j'étais seul*, je pourrais être, comme eux, assis bien en face de la scène, au

lieu d'attraper un torticolis. Avouez que c'est contraignant. »

» Moi, je le laissais ronchonner tant qu'il voulait, sachant bien que s'il était moins désagréable, il serait moins bien noté comme chef de division. Tout se tient, et il faut une douce philosophie, ce qui n'empêche pas de capitonner, si possible, cette pauvre existence. Quand il devenait par trop insupportable, je fermais les yeux et j'évoquais par la pensée le souvenir de ce qui se passait quelques heures auparavant dans certain rez-de-chaussée où je vais assidûment faire mes dévotions de cinq à sept. Je revoyais le petit nid tout capitonné de satin vert mousse, les fleurs qui se mouraient lentement dans les grands vases, en exhalant dans l'air tiède leur âme embaumée; je passais imperceptiblement ma langue sur mes lèvres, et il me semblait retrouver comme un goût de baiser laissé par une fine moustache blonde... À ce moment-là, mon digne époux pouvait bien me raconter tout ce qu'il voulait – vos artistes aussi – cela m'était complètement égal, j'étais sortie, et mon mutisme paraissait une preuve de soumission et d'acquiescement qui produisait le meilleur effet.

» En lisant ces lignes, ne fronchez pas votre sourcil, monsieur l'administrateur général, malgré votre puritanisme bien connu; je vous trouverais dans votre répertoire plus de cent pièces qui excusent

dans certains cas l'adultère, Et, d'ailleurs, si nous ne trompions pas nos maris, de quoi vivrait le théâtre moderne, et même le théâtre classique, depuis Molière jusqu'à Dumas fils, depuis Beaumarchais jusqu'à Meilhac ? Voulez-vous me le dire ? Essayez un peu du théâtre vertueux, et vous entendrez les cris de putois poussés par vos sociétaires à part diminuée, lorsqu'on réglera les comptes de fin d'année, ces bons comptes qui font les bons amis. Il siérait mal à Calchas de blâmer le culte de Vénus.

» Comme je vous l'ai dit, les cérémonies du culte avaient lieu régulièrement – j'aime beaucoup la régularité dans l'irrégularité – de cinq à sept. Il était près de sept heures et demie lorsque je rentrais chez moi et j'avais juste tout juste le temps, avant dîner, de passer une robe du soir et de rectifier sur le front quelques frisons avec le doigt ; mais il est bien évident que, derrière, j'étais assez ébouriffée, pour des motifs sur lesquels je préfère ne pas insister. Mais bah ! mon mari est un peu myope, il y a des grâces d'état pour les travailleurs – et avec une capote bien campée, une épingle repiquée par ci, un léger coup de peigne par là, j'étais très présentable » très suffisamment correcte.

» Sur ces entrefaites, votre référendum est arrivé. Mon mari l'a lu et immédiatement il a bondi de joie ;

» — Ah! chère amie, quel génie que ce M, Claretie, quel Mardiste! Il n'y a que lui, il n'y a que lui!

» — De quoi s'agit-il? fis-je vaguement inquiète.

» — Il y a que désormais les femmes peuvent être reçues les jours d'abonnement aux fauteuils d'orchestre, et que, par conséquent, je pourrai, à mon tour, voir le spectacle comme les camarades» comme les célibataires!

» Et il me tendit le papier dont je pris connaissance à mon tour, et où flamboyait la clause comminatoire : Les dames seront reçues à l'orchestre, les jours d'abonnement, en toilette de soirée, *sans chapeau ni coiffure*.

» Ah! monsieur Claretie, vous n'avez plus beaucoup de cheveux, vous ne pouvez donc pas savoir ce que c'est que d'être *en cheveux*. Quand vous voulez faire votre raie, vous prenez votre éponge et tout est dit. Je ne blâme pas — pour un académicien vous êtes encore étonnant — mais je constate, et j'en conclus qu'il vous est difficile de comprendre le temps moral qu'il faut à une malheureuse femme pour se recoiffer, après deux heures immorales. À l'heure actuelle, nous n'avons plus nos deux fauteuils de balcon; mon mari s'est empressé de les troquer contre deux fauteuils d'orchestre de face au troisième rang, c'est-à-dire que non seulement je suis vue de profil à droite et à gauche, — je crois que vous dites côté cour et côté jardin, — mais encore j'ai derrière moi une dizaine de

rangs occupés par des spectateurs et des spectatrices qui peuvent examiner les détails de mon chignon et de ma nuque sans chapeau, et tirer du plus ou moins de désordre de mes mèches des conclusions aussi exactes que perfides. Tous croyez que c'est gai!» Comment ! malgré M Sarcey, qui persiste à réclamer le dîner, comme nos pères, à six heures et demie, nous avons tenu bon et maintenu quand même le repas à huit heures, tout simplement parce que ce laps était nécessaire à nos rendez-vous ; et cette victoire si vaillamment disputée contre cet homme de poids serait rendue inutile par l'obligation de se recoiffer complètement, c'est-à-dire de rentrer au moins une heure avant le moment de se mettre à table ! Mais ce serait à nous dégoûter à tout jamais des pures joies de l'esprit. Certes, j'aime beaucoup entendre le jeune M. Lambert ou le déjà nommé M. Le Bargy roucouler des déclamations avec des yeux blancs, car ils éveillent en mon esprit des réminiscences agréables ; mais le jour où il me faudra opter entre les déclamations et les actes, entre la réalité et la comédie – même française – ah ! je vous jure bien, monsieur Claretie, que je n'hésiterai pas une minute.

» Je sais que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de parole ; la femme, j'entends la vraie femme, vit exclusivement d'amour, et, si nous apprécions le Verbe, c'est tout simplement parce qu'il s'est fait chair. Donc, rapportez bien vite cet affreux

ukase. Ou laissez-nous venir en chapeau à l'orchestre – ce qui me procurera la douce satisfaction de voir mon mari grogner encore plus que jadis – ou renvoyez-nous au balcon, le balcon des centaines de Juliette, qui, à huit heures, sortent des bras de leur Roméo pour reprendre leurs *tenailles*.

» Si vous refusez, monsieur l'administrateur général, j'aurai le regret de lâcher mon fauteuil d'orchestre pour le... paradis. Ce sera meilleur et moins cher.

» Sur ce, la petite bourgeoise que je suis vous tire sa plus belle révérence.

» RAYMONDE X...»

## LES DEUX PROPRIÉTAIRES



DANS L'AUSTÈRE CABINET tendu en reps vert de maître Poinçillon, avoué, étaient assis deux messieurs très corrects : l'un tout blanc, l'autre seulement poivre et sel, mais tous deux très cossus, avec leur belle cravate de satin, leur épingle riche, et leur redingote de chez le bon faiseur enserrant le bedon majestueux de l'homme arrivé.

Ils étaient affalés, l'un et l'autre, dans un vaste fauteuil, avec la mine résignée et, cependant, un peu triste de gens qui attendent leur tour ; on voit de ces figures-là, chez les directeur de théâtres, chez les médecins et dans les antichambres des ministres, – surtout dans les antichambres des ministres. De temps à autre, ils jetaient un regard à leur montre, puis le blanc poussait un soupir, tandis que le poivre et soi fredonnait, entre ses dents, un petit air ; From-From-From.

Et les minutes s'écoulaient longues, longues ponctuées seulement par le tic tac de la pendule encastrée dans un superbe marbre : *Marius sur les ruines de Minturnes*. Marius lui aussi avait l'air de s'ennuyer et d'attendre. Tout à coup le monsieur sel et poivre n'y tint plus ; évidemment il éprouvait le besoin de se délier la langue et le silence lui pesait

trop. Il rapprocha son fauteuil et, à tout hasard, il lança :

— Maître Poinçillon se fait bien attendre ! Sans doute le monsieur blanc était dans un état d'âme semblable à celui de son compagnon, les mêmes causes produisant les mêmes effets, car immédiatement sa physionomie s'éclaira d'un bon sourire avenant, et il répondit :

— Ah certes !... J'attends comme vous, depuis plus d'une demi-heure. C'est là l'inconvénient des avoués trop célèbres, trop courus, mais aussi, on revanche, quel zèle, quelle poigne ! les intérêts sont mieux défendus. Tout le monde m'a dit à l'Agricole : « Pour l'affaire qui vous intéresse, allez chez Poinçillon. »

— Et moi à l'Épatant, mes collègues m'ont répété : « Pour votre cas, il n'y a que Poinçillon. »

Ils reprennent en chœur, en communion cérébrale de plus en plus complète : « Il n'y a que lui ! »

Puis le monsieur blanc, mis en confiance, continua :

— Voyez-vous, monsieur, j'ai le malheur d'être propriétaire, et les locataires donnent parfois de grands ennuis.

— À qui la dites-vous, monsieur, à qui le dites-vous !

— Vraiment, vous aussi, vous êtes propriétaire ? Ah ! monsieur, j'éprouve pour vous la sympathie la

plus vive. Figurez-vous que j'avais loué mon second étage à une femme des plus convenables, des mieux posées, vivant avec un digne gentleman qu'elle pouvait considérer comme un père, et, bien entendu, il y avait sur son bail qu'elle devait jouir de l'appartement bourgeoisement, tout ce qu'il y a de plus bourgeoisement. Songez que j'ai au premier un général russe, et au troisième un pasteur protestant ! Ma locataire était juste entre le général et le pasteur ; et certes, c'est ce qu'on peut appeler un appartement bien situé.

— Assurément. Moi-même j'avais loué mon troisième à une jeune fille d'aspect on ne peut plus réservé, vivant non pas avec quelqu'un qu'elle considérerait comme un père, mais avec son père lui-même. Tenez, vous avez connu Geoffroy, l'acteur du Palais-Royal ?

— Si je l'ai connu ! Je le vois encore dans *Célimare le bien-aimé*.

— Eh bien, monsieur, le père avait tout à fait l'aspect avenant de Geoffroy, une de ces bonnes figures toutes rondes qui inspirent confiance. Bien entendu, j'avais fait également inscrire la clause qu'il devait jouir de l'appartement en bon père de famille. Je n'ai pas chez moi de général russe, mais j'ai un professeur hollandais.

— Monsieur, c'est déjà très bien, d'avoir un professeur hollandais.

— Merci. Cela marcha sans encombre pendant quelque temps, mais tout à coup les habitudes de la jeune fille changèrent. Elle se mit à recevoir un monde, un monde; c'était une procession continue dans l'escalier.

— Ah! monsieur, c'est très curieux, c'est tout à fait mon cas! Figurez-vous que j'avais fait poser dans l'escalier un magnifique tapis de Smyrne à douze francs le mètre, grande largeur, eh bien, ce tapis moelleux dans lequel on enfonçait comme ni l'on avait marché sur des moutons, ce tapis, au bout d'un mois, montrait la corde tant ma locataire recevait de visiteurs. J'étais navré. J'avais espéré que le protecteur qui tenait le rôle de père s'opposerait à cette invasion des barbares, mais que voulez-vous, il n'était jamais là. Toujours parti en Amérique, au Canada, je ne sais où. Et, votre père, à vous qu'est-ce qu'il disait?

— Mon père à... moi...?

— Oui, le père de voire locataire?

— Ah bien... le mien était absolument satisfait. Plus il venait de monde, plus il était content.

— Il touchait sans doute un tant pour cent sur les visites. C'était un père Manchaballe.

— Pas du tout, monsieur, le plus honnête homme qu'il y eût au monde. Je vous ai déjà dit qu'il ressemblait à Célimare. Il ne touchait rien du tout; au reste

sa fille également ne touchait rien du tout. C'était gratuit.

— Pas possible! Main alors... pourquoi venait-on?

— Pour les extases. Elle avait des extases.

— Comme ma locataire, monsieur, comme ma locataire. On venait aussi pour les extases, ot entre nous, cela ne devait pas être ennuyeux, car c'est une fort belle personne, mais ce n'étaient pas des extases gratuites!

— Moi, j'ai eu des détails excessivement bizarres. On voit d'abord ses yeux s'écarquiller et se fixer en quelque sorte : la pupille se dilate, les paupières sont animées d'un mouvement vibratoire très rapide, les globes oculaires subissent de brusques mouvements de bas en haut, puis se convulsent subitement, tandis que les paupières se ferment; la visage, quelques instants avant légèrement animé, perd sa coloration et les membres s'affaissent dans une résolution complète. Si vous relevez les paupières, vous n'apercevez plus que le blanc de l'œil.

— Hé! hé! on dirait que vous avez vu ce phénomène de près.

— On ma les a racontés, car je n'ai pas assisté en personne.

— Oh! monsieur! je ne vous vois pas dans ce rôle, qui eût été d'une haute inconvenance pour un propriétaire.

— Et les extases de votre locataire ? Comment ça se passait-il ?

— Ah dame ! je vous avouerai qu'on ne m'a pas fourni autant de détails qu'à vous. On m'a cependant affirmé qu'à mesure que les sensations émotives se développaient, la physionomie exprimait une douce langueur, une sorte de béatitude indéfinissable comme si elle partait au paradis. Elle croyait voir les anges.

— C'est bien cela. Ma locataire sa sentait comme soulevée de terre. Et les yeux ? comment étaient les yeux ?

— Convulsés, comme ceux de la vôtre, avec l'œil tout blanc et la pupille dilatée. Et puis, parfois, elle criait. Elle appelait sa mère en pleine nuit : « Maman ! Maman ! » Le général russe aimait assez ça, mais elle gênait le pasteur protestant.

— Oh ! moi, ma locataire ne criait pas. Au contraire, après chacun de ces états extatiques, le père m'expliquait que sa fille était dans une situation d'accablement extrême ; elle restait affaissée sur un fauteuil, les traits du visage tirés, le regard fixe, éteint, et exprimant un état d'épuisement général.

— Drôle de père, et quelle idée de vous raconter tout cela ! Moi, la mienne, supportait, paraît-il, les extases bien mieux que la vôtre. Elle restait fraîche, animée, très en train, et cela ne l'empêchait nullement de prendre ensuite des leçons de musique ou

de danse, ou même, le cas échéant, de cogner sur ses fournisseurs.

— C'est ce que les savants appellent : la phase colérique » Et je lui ai fait signifier congé.

— Eh bien, monsieur, c'est précisément dans ce but que je suis venu ce matin chez maître Poinçillon. Il m'est impossible de conserver plus longtemps ma locataire dans mon immeuble de la rue Paradis.

— Rue Paradis ! Vous donc donc le propriétaire de mademoiselle Couédon ?

— Parfaitement. Et vous monsieur ?

— Moi, je suis le propriétaire de mademoiselle Otero, rue Pierre-Charron.

À ce moment, maître Poinçillon ouvrit sa porte et les deux propriétaires, après quelques salamaecs de courtoisie, entrèrent ensemble dans le cabinet de l'avoué, le blanc précédant le poivre et sel.

## HISTOIRE D'UNE LOGE



CABINET PARTICULIER  
DU MINISTRE

—  
*À monsieur le Directeur de  
l'Académie nationale de musique.*

**M**ONSIEUR le Directeur,  
M. le Ministre est un peu surpris qu'aucune loge ne soit affectée au service de son ministère qui devrait, cependant — vous en conviendrez vous-même — être un des premiers pourvus à cet égard. Il me charge donc de vous dire qu'il voua prie de lui désigner le plus tôt possible une loge de première pour un des trois jours élégants — lundi, mercredi ou vendredi ; il préférerait, bien entendu, le lundi ou le vendredi, mais, à la grande rigueur, il se contenterait du mercredi.

Veillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma haute considération.

Pour le ministre et par son ordre ;

*Le Chef de Cabinet,*  
R\*\*\*.

\* \*

\*

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE  
DIRECTION

—

Monsieur le ministre.

Vous me mettez dans un cruel embarras. Vous ignorez sans doute que toutes mes loges sont prises par abonnement, et que je ne puis, par conséquent, déposséder les titulaires avant l'expiration de leur bail. Si vous aviez voulu accepter le samedi ou bien le dimanche, pour les concerts, la chose eût été facile. Mes danses anciennes vous eussent intéressé, et j'ajoute qu'elles sont dansées par la fine fleur de mon corps de ballet, heureux de mériter les applaudissements et le suffrage d'un homme d'érudition et de goût comme monsieur le ministre.

J'ai l'honneur, monsieur le ministre, de vous offrir l'assurance de mon respectueux dévouement.

P. G.

\* \*

\*

CABINET DU MINISTRE

—

Monsieur le directeur,

Monsieur le Ministre me charge de vous dire de vous arranger comme vous pourrez ; cela lui est complètement indifférent. C'est un *ordre administratif* devant lequel il n'y a qu'à s'incliner. Il lui faut sa loge.

*Le Chef de Cabinet,*  
R\*\*\*.

UNE VOIX FORMIDABLE. – Allo ! Allo ! Vous êtes là, monsieur Georges B... ?

UNE VOIX SUAVE ET INSINUANTE. – Je suis toujours là, monsieur le directeur.

– Regardez sur le registre quel est l'abonnement dont le bail a le moins de temps à courir.

– Attendez... C'est celui de M. le prince de H...

– Sacré mille noms de tonnerre ! Et précisément il a une femme charmante, la perle du Lundi ! Enfin, puisqu'il le faut... Venez me parler. Cristi que je suis embêté !

– Oui, monsieur le directeur, j'accours.

\* \*

\*

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE  
SECRETARIAT

—  
*À monsieur le prince de H...  
20, rue Washington.*

Monsieur,

Par ordre du ministre, le directeur de l'Opéra s'est vu dans la dure nécessité de trouver une loge disponible dans le plus bref délai. Nous avons cherché sur le registre d'abonnement quel était celui qui avait le moins de temps à courir, et nous avons vu que la location de votre loge d'entre-colonne expirait le 16 février prochain.

Nous avons donc le profond regret, monsieur, de vous annoncer que votre abonnement pour cette loge ne sera pas renouvelé. Monsieur le directeur espère que vous comprendrez qu'il cède à une force majeure. Il est désolé de cette mesure, non pas tant parce qu'elle diminue le chapitre des recettes, que parce qu'elle mécontente un des plus fidèles habitués de l'Opéra, de père en fils, porteur d'un de ces grands noms dont peut s'enorgueillir, comme d'un panache, une liste aristocratique.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

*P. O. Le Secrétaire général,  
G.B.*

— Bien entendu, votre baignoire à côté de celle du Jockey, vous reste. C'est une petite consolation.

\* \*  
\*

*À monsieur le directeur de l'Opéra.*

Mon cher directeur,

Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ?

On me retire la loge que mon père occupait depuis dix-sept ans ! Et on me laisse ma baignoire comme consolation ! Est-ce que vous croyez que la princesse va se contenter de ce petit trou noir, où l'on a l'air d'un décapité parlant, où l'on ne distingue pas les toilettes, et où l'on entend tout le temps les éclats de rire et les facéties de Bertrand de W...

Je suis bon enfant, vous le savez, mais si l'on m'embête, on verra de quel bois se chauffe un ancien lieutenant de cuirassiers, ex-officier d'ordonnance de Galiffet. Que l'on n'oublie pas que je suis député ! Je ferai vous pouvez le dire en haut lieu, un potin de tous les diables, et comme on disait au dixième de l'arme, il y aura « de la rouspétance ».

*Cordialement vôtre*  
PRINCE DE H...

\* \*  
\*

(Confidentielle)

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur du vous envoyer la lettre ci-jointe dont vous voudrez bien excuser le laisser-aller un peu soldatesque, mais j'ai pensé, avant d'aller plus loin, que vous seriez peut-être désireux de savoir que le prince de H..., titulaire de la loge que vous désirez, est membre du Parlement – point à considérer sans doute par le temps qui court, où une seule voix peut déclencher une crise ministérielle.

Veillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très respectueux et dévoué serviteur.

P.G.

VOIX HARGNEUSE. – Allo! Allo! Vous êtes là, monsieur le chef de cabinet?

– Je suis toujours là, monsieur le ministre.

– Eh bien, vous en faites des belles! Vous ne pouviez donc pas me dire que le prince de H... était député!

VOIX VEXÉE. – Député de quel département, monsieur le ministre?

– Je ne sais pas. Consultez l'annuaire.

VOIX TRIOMPHANTE. – ... C'est une erreur. Il n'y a pas de député portant le nom de prince de H...

VOIX EXULTANTE. – Il n'est pas député ! Il s'est moqué de nous. Ah ! bien nous allons rire. Alors, marchons, marchons rondement. Vous entendez, du moment qu'il n'est même pas député...

VOIX AMÈRE. – Oui, monsieur le ministre, ça va rouler, je vous le promets.

\* \*  
\*

CABINET DU MINISTRE

---

Monsieur le directeur,

Je m'étonne que vous ayez commis une erreur aussi complète en affirmant à monsieur le ministre que M. le prince de H... est député. Il n'y a pas de député du nom de prince de H... Voyez l'annuaire.

*P.O. Le Chef de Cabinet.*  
R\*\*\*.

\* \*  
\*

SECRETARIAT GÉNÉRAL

---

Monsieur le chef de cabinet,

Monsieur le directeur s'étonne que vous ayez commis une erreur aussi complète en lui affirmant que M. le prince de H... n'est pas député. Voyez

l'annuaire. Il est parfaitement député, seulement il figure avec le titre de comte et le nom d'une de nos provinces perdues. On s'instruit tous les jours. Au reste, M. le président du conseil doit écrire lui-même à M. le ministre un mot à ce sujet...

*P.O. Le Secrétaire général*  
P.G.

\* \*  
\*

Mon cher collègue,  
J'apprends que M. le prince de H... doit avoir recours à votre obligeance. Je vous serai très reconnaissant de lui accorder *tout ce qu'il vous demandera*. C'est un de nos bons ralliés, un orateur très distingué, un charmant garçon, très influent, très riche, qui vote toujours avec nous, et avec lequel je tiens à rester dans les meilleurs termes. Je ne vous en dis pas plus, et vous serre cordialement la main.

B.

\* \*  
\*

*À monsieur le Directeur de  
l'Académie nationale de musique.*

Mon cher directeur,

Télégraphiez bien vite à M. le prince de H... que je renonce à sa loge. Au fond, ça m'est tout à fait égal, mais c'est la femme de mon chef de cabinet qui ne sera pas contente. Bah ! Réservez-moi simplement un fauteuil bien près de la scène, pour le premier soir, où l'on jouera la Maladetta et pendant l'entr'acte, vous me présenterez à mademoiselle Manchaballe.

Votre ministre et ami,

Z.

## PRO CAROLINO!...



— Toc, toc. »

— Entrez ! madame Manchaballe ! Asseyez-vous auprès du feu, et chauffez-vous les pieds. Tiens, vous avez des bottines de velours ! Étrange !

— Monsieur Richard, il ne s'agit pas de mes bottines de velours (*Sévèrement*). Comment, vous, un ami, n'avez-vous pas songé à m'interviewer sur l'incident de Caroline ?

— Ma bonne madame, ne vous fâchez pas. Je suis un peu occupé... et puis je pensais bien que vous viendriez, et que cela me procurerait l'honneur de votre visite.

— Enfin me voilà. Qu'est-ce que vous dites de toutes ces histoires, hein, qu'est-ce que vous en dites ?

— Je ne dis rien, parce que je ne sais pss ; mais vous allez me renseigner.

— Eh bien, vous savez que Caroline avait été engagée au grand théâtre des Flonflons-Parisiens pour créer le rôle principal de *Minette*, la dernière opérette du maestro Lapoule.

— Elle devait être charmante en *Minette* ; le fait est qu'elle a tout à fait l'air d'une chatte avec sa tête ronde, ses grands yeux verts, son petit nez rose...

— Allons bon, vous voilà parti ! Je vous en prie, monsieur Richard, restons dans les régions sereines de l'art. Donc Caroline répétait depuis trois mois avec le compositeur qui était littéralement enthousiasmé :

« Vous êtes une Minette idéale, lui écrivait-il ; vous serez mon étoile, mon soleil, vous serez l'enchanteresse qui remettra mon nom à la mode. Je ne vois pas Minette sans vous. Vous avez en même temps le charma, la grâce, la science. » Et patati, et patata. Et tout cela pour aboutir à un remplacement à la veille de la première ! Avouez que c'est raide !

— J'avoue que c'est raide, mais il doit y avoir une raison ?

— La raison, la vraie raison... je ne vous la dirai pas, car nous voulons réserver tous nos arguments pour notre avocat, mais je veux vous parler de la protestation qui a été éclatante, et qui a donné l'occasion d'une soirée bien parisienne, comme vous dites.

— Il paraît que ç'a été très amusant.

— Dites, monsieur Richard, que cela a été émouvant, sublime, grandiose, comme la manifestation même de la vérité toute nue. Le directeur avait dit à Caroline :

» — Je suis désolé, mais je suis matériellement obligé de choisir une autre interprète. Rendez-nous le service d'alléguer que vous êtes malade ?

» — Jamais je ne dirai cela, a répondu Caroline.

» — Alors on croira que vous êtes insuffisante et que vous avez l'influenza de la voix.

» — C'est bien, a répondu Caroline, j'en appellerai au jugement de la critique et je donnerai chez moi une audition privée de l'opérette.

» — Vous n'en avez pas le droit. Nous vous le ferons interdire par huissier.

» — Je suis chez moi, je fais ce que je veux. Envoyez votre huissier.

» Quand Caroline m'a raconté cette conversation, je l'ai embrassée avec attendrissement. La lutte, les huissiers, cela me connaît. J'étais tout à fait dans mon élément.

— Madame Manchaballe, ne vous agitez pas ainsi avec mon poker. Vous allez flanquer tout mon feu par terre et brûler vos belles bottines de velours. Rendez-moi le poker, c'est plus prudent!

— Eh bien, nous avons envoyé des invitations à tout le cercle de la critique, à tous les musiciens, talentueux et autres; Caroline a revêtu sa toilette de satin blanc pékiné Louis XVI, avec garniture de dentelles et empiècement rond en velours mauve brodé d'or et de perles — une merveille! — et nous avons allumé les lustres, enlevé les housses, et campé au beau milieu du salon un grand fauteuil doré devant une table munie de tout ce qu'il faut pour écrire et ornée d'un gros bouquet dans un vase de Chine.

— Peste ! vous faites bien les choses. Mais pourquoi cette table ?

— Pour l'huissier, lorsqu'il viendrait pour son constat.

— Bon ! J'y suis. Allez, madame Manchaballe.

— Alors, vers dix heures, les critiques ont commencé à arriver, des connus, des inconnus, des petits jeunes gens frisés au petit fer, tous très chic, en habit noir, mais l'air un peu sérieux, comme des gens qui ont conscience de remplir une mission. L'un d'eux s'est mis immédiatement à écrire des notes sur son carnet, tandis qu'un autre prenait le croquis exact du salon, avec mon portrait sur une bergère au premier plan ; mais j'ai tout de suite vu qu'il n'attrapait pas la ressemblance. Il m'a fait la tête de M. Milher ! À dix heures un quart, fausse alerte. Un petit monsieur en redingote. On croit que c'est l'huissier, et tous les invités, rangés sous les ordres de Caroline, entonnent l'air de *l'Enlèvement de la Toledad* :

Eh bonsoir, monsieur l'huissier,  
Qui venez pour le mobilier...

Informations prises, ce n'était que l'accompagnateur ; mais le branle était donné, et dès lors, aussitôt qu'on sonnait à la porte, tout le monde partait en chœur en chantant abominablement faux : « Eh bonsoir, monsieur l'huissier. » Si vous aviez vu la tête ahurie des gens ainsi reçus ! Certains timides

avaient envie de se sauver, mais on les enrégimentait bien vite dans le chœur, les ténors à droite, les basses à gauche et les barytons au milieu. Un monsieur a été même plus malin, il a joué jusqu'au bout le rôle de l'huissier, s'excusant de la pénible obligation dans laquelle le plaçait son devoir, il s'est laissé conduire jusqu'à la table, s'est installé dans le grand fauteuil doré.

» Le bruit s'était répandu dans tout l'appartement, dans le boudoir, dans le cabinet de toilette où M. Sarcey causait pointes avec Rebecca et Judith, on disait : «L'huissier est arrivé, venez voir!» Mais Judith s'est écriée, en voyant le monsieur qui écrivait déjà :

» — Elle est bien bonne ! C'est le petit Zizi Foucard que j'ai invité.

» On a bien ri. Bref, l'huissier n'est pas venu et le fauteuil a été occupé par mademoiselle Bepoix.

— Tout le monde y a gagné, même le fauteuil.

— J'allais le dire, monsieur Richard. Enfin la représentation a commencé. Comme prélude, un corniste extraordinaire, un monsieur avec un gros ventre qui fait tout ce qu'il veut de son cor. Il exécute une sonnerie dans les bois ; puis on entend un écho lointain, très lointain. Comme je m'étonnais, M. Aderer m'a affirmé que le corniste avait un second instrument caché sous les basques de son habit. De là ces sons étranges...

— Madame Manchaballe, je vous serais infiniment obligé de ne pas vous payer ma tête !

— Mais non, monsieur Richard, c'est comme je vous le dis. Si le son du cor est triste au fond des bois, c'est joliment folâtre dans un salon. Après, il y a en un silence, et Caroline, un peu émue, s'est avancée devant le piano.

» — Messieurs, a-t-elle dit avec le sourire que vous savez, messieurs, vous êtes mes juges, je remets ma cause entre vos mains. » Ah ! si vous aviez vu la tête des petits frisés ! Ils se rengorgeaient, ils apprêtaient leur papier, leur crayon, tout prêts à juger à bien juger, dans leur âme et conscience, devant madame Manchaballe et devant les hommes ; mais Caroline a continué :

» — Je vais donc me montrer à vous sous différentes faces. D'abord, une chanson d'amour, l'air de la *Périchole* :

» Et alors, avec sa voix chaude, vibrante, passionnée, elle a commencé :

Tu n'es pas beau, tu n'es pas riche...

Et pourtant, et pourtant

Je t'adore, brigand.

Et ne puis vivre sans t'adorer.

Ah ! monsieur Richard, si vous aviez vu l'effet produit ! Tous ces gens-là, dont beaucoup n'étaient pas beaux, dont beaucoup n'étaient pas riches, croyaient recevoir en plein cœur une déclaration in-

dividuelle. Et allez donc ! Un vent d'amour soufflait dans la salle. Après, Caroline a entamé la partition de Minette, par un air d'une coquetterie délicieuse :

Non, non, non,  
Vous n'aimez pas Minette  
Vous n'aimez pas Minon.

Puis une déclaration de belle allure :

Si j'étais le soleil,  
Si plus humble j'étais la terre aux rudes flancs  
D'où s'échappent les fleurs...

Puis une cavatine enlevée avec un brio extraordinaire :

Deux cavaliers, l'un après de l'autre  
Se sont présentés chez Minon

On applaudissait, on acclamait ; mais le triomphe a été lorsque Caroline s'est écriée :

» — Et maintenant, messieurs, je vais me montrer aussi dans la note gaie.

» Alors, dénouant sa chevelure d'or, elle s'est avancée en titubant, les yeux mi-clos, le corsage entr'ouvert :

Je suis un peu grise, un peu grise, un peu grise,  
Mais chut ! Faut pas qu'on le dise !...

Ah ! pour le coup, les auditeurs n'y ont plus tenu. Ils se sont levés dans un mouvement général

d'enthousiasme indescriptible, ils se sont précipités vers Caroline, lui prodiguant les marques de la plus chaleureuse admiration, avec des étreintes si sincères, si passionnées, que j'ai été obligée de m'interposer, et d'arracher ma fille à tous ces bras de juges. La robe pékinée a un peu souffert, mais c'est égal, c'était un beau spectacle, et j'avais des larmes d'attendrissement.

— Et après, madame Manchaballe, on a voté ?

— Je vous crois, monsieur Richard. Une unanimité délirante ! Non, voyez-vous, ce que j'aurais donné pour que l'huissier fût là. C'est lui qui aurait été saisi.

— Comment ! Dites ?

— Chut ! Ne parlons pas de ça, si vous voulez bien. Ce sera pour plus tard.

## PETITS TRUCS



**A**U MOMENT OÙ le train allait partir, je vis sauter dans mon compartiment un homme svelte, élégant, coiffé d'un canotier à ruban tricolore, et vêtu d'un petit complet gris, dont les rayures n'avaient pas été choisies à la légère. Et je reconnus Narbonne, le malin manager des *Folies-Plastiques*.

— Eh bien, lui dis-je, tandis qu'il s'épongeait le front, vous devez être content; je crois que pour vous la saison a été bonne ?

— Excellente, fit-il en s'éventant avec un petit éventail en papier sur lequel flamboyait le portrait de la belle Diane de Fosford, excellente ! Tous frais payés, un petit bénéfice net de six cent mille francs en poche. C'est gentil pour les actionnaires qui veulent bien me témoigner leur confiance.

— Mais aussi vous nous avez servi des numéros à sensation, des équilibristes extraordinaires, des veaux à trois têtes, et des ballets ruisselant d'inouïsme.

— Évidemment, j'ai donné tout cela, mais j'ai eu surtout l'art d'exhiber des femmes connues dans le monde de la haute galanterie. Toute la question est là. Je me suis toujours rappelé ce quo m'expliquait, un soir, non sans une pointe de mélancolie, le vieux

Franconi, ce magnifique vieillard qui porte encore si beau et qui fut, en son temps, écuyer de l'empereur, s. v. p. – Voyez-vous, me disait-il, j'ai organisé un cirque des quadrilles, des carrousels, avec de vrais écuyers, des écuyères consommés qui exécutaient des merveilles de haute école, et je ne faisais pas un sou. Un beau soir, j'ai fait paraître une jolie fille qui présentait des lapins savants, dressés par la clown Billy... et immédiatement ma salle a été pleine.

– Ce directeur parlait comme un sage.

– Alors, je me suis mis à chercher parmi les « tendresses » connues, celles qui étaient les plus cotées dans la monde des petites femmes, celles qui se faisaient le plus remarquer au Palais de Glace, chez Maxim's, aux Acacias ou au Pavillon d'Armenonville, à l'heure de l'apéritif. Il n'était pas nécessaire qu'elles fissent preuve d'une aptitude spéciale; nous avons chez nous des gens qui apprennent tout, depuis la prestidigitation et la physique amusante jusqu'à l'équitation et la danse du ventre – en une dizaine de leçons. La jeune artiste ne sait rien de rien, mais cette inexpérience a bien son charme. Les gigolos viennent pour applaudir ou pour siffler; les petites amies se disputent à prix d'or mes baignoires et mes avant-scènes; il y a du potin, du chambard, voire même un brin de scandale, avec apparition du garde de Paris pour rétablir l'ordre. Tout cela, c'est très bon; les journaux relatant

l'incident, et pendant plus d'un mois je refuse du monde.

— Cela me paraît, en effet, d'une simplicité biblique.

— Pas tant que vous croyez ; tout s'épuise, il faut encore réveiller l'attention du public par du nouveau, de l'inédit, par un incident sensationnel, par un petit roman sentimental ou érotique qui vienne attendrir les âmes éprises d'idéal ou fouetter les curiosités perverses. Ce n'est qu'avec ce moyen-là que nous pouvons maintenir le maximum.

— Tiens, tiens ! vous m'intéressez énormément. Donnez-moi quelques exemples.

... Narbonne hésita un moment, mais la vanité prit bien vite le dessus et il me dit :

— Je veux bien dévoiler pour vous quelques-uns des petits mystères professionnels, mais vous me jurez de garder pour vous mes confidences ?

— Allez donc ! allez donc !

— Eh bien, tenez, l'année-dernière, j'avais déniché Conchita Piffero, une danseuse espagnole qui pirouettait avec la légèreté de Dailly, et chantait à faire hurler de douleur tous les chiens comme si on leur avait attaché une casserole à la queue. Par exemple, belle à ravir, le vrai type de « l'Andalouse au teint bruni », chantée par Musset, capiteuse avec une certaine démarche onduleuse, ce que les Sévillanes ap-

pellent le *meneo*. Elle avait un *meneo* étonnant » mais elle n'avait que ça.

— Je me souviens très bien.

— Quand son *meneo* a commencé à produire un peu moins d'effet sur les masses, j'ai inventé des histoires de propriétaire, des procès de concierge reprochant à ma pensionnaire de ne pas jouir en bon père de famille de sa location bourgeoise. Il y a eu plaidoiries, discussions, saisies-arrêts, tout cela était très amusant ; et enfin, comme coup final, j'ai fini par la mort du spahi — un spahi qui, fou d'amour, s'était tué pour Conchita Piffero. Malheureusement, on a retrouvé le spahi deux jours après : au lieu de partir pour Mostaganem, ainsi qu'il me l'avait promis, il était resté à Paris, faisant une noce infernale avec l'argent que nous lui avions donné.

— Oui, oui, j'ai conté l'aventure en son temps.

— Parbleu, vous racontez toujours tout. Aussi, j'ai bien envie de ne pas aller plus loin...

— Mais si, mais si ! Mon petit Narbonne, soyez gentil.

— Eh bien, j'ai continué le même système avec Diane de Fosford, dont vous voyez le portrait sur cet éventail. Jolie, fine, distinguée, mais dame, de dernière force comme prestidigitatrice ; tous les trucs rataient. Une déveine ! Et puis une certaine manière gnangnan de dire au public : « Mesdames, messieurs, c'est manqué, voilà, mais je vais recommencer », qui

mettait la salle en joie. Elle recommençait, et cela racontait de plus belle. Alors, c'était du délire. Il y avait surtout un certain ressort de bouquet à surprise qui ne voulait jamais partir. Une véritable surprise en effet. Ah, nous avons eu ainsi de bien belles soirées ! Pourtant, à la longue, il fallait trouver autre chose. Le pendu de Duclerc commençait à me faire du tort. Alors, j'ai inventé l'accident de la voiture, un délicieux petit boghey que Diane conduisait elle-même et qui avait été, dans la plaine de Bagatelle, fracassé, pulvérisé par une grande tapissière de l'agence Cook remplie d'Anglais féroces. Diane avait le pouce brisé, la cuisse, – cette merveilleuse cuisse ! – désarticulée, des bleus marbraient partout ce satin blanc transformé en chair de dinde truffée, et peut-être y avait-il des lésions internes !

– Et ce n'était pas vrai ?

– Pas vrai du tout, à telle enseigne que, quarante-huit heures après, une petite note parue dans le courrier des théâtres annonçait que la belle Diane, complètement remise de son terrible accident, reparaitrait dans ses exercices. Ce soir-là, j'ai eu une véritable émeute à la porte, le contrôle a été pris d'assaut, vingt personnes ont été conduites au poste, six ont été écrasées, un vieux monsieur est mort d'apoplexie... et j'ai fait onze mille trois. La plus forte recette de l'année.

– Je vous admire. Et après ?

— Après, je suis resté tranquille quelque temps. L'opinion publique, c'est un peu comme une corde sur laquelle il ne faut pas tirer sans interruption, sans cela tout casse et tout lasse, mais, après trois semaines de calme relatif, avec le défilé habituel et banal des veaux à trois têtes, des équilibristes et des ballets ruisselant d'inouïsme, j'ai fait éclater tout à coup la nouvelle du suicide de ma pensionnaire, chez une amie – une adorable petite négresse : – Diane s'était donné un coup de poignard entre la cinquième et sixième côte... Heureusement, le corset – de chez madame Chose – avait émoussé la pointe de l'arme, et la blessure était insignifiante, mais il n'en restait pas moins tout un mystérieux drame d'amour où Lesbos se mêlait à Cythère, avec un parfum d'encens et un piment de cantharide qui, pendant trois jours, secoua jusqu'aux moelles notre vieux Paris sceptique et blasé.

— Moi aussi j'avais cru à ce suicide. Je m'étais apitoyé de tout mon cœur. À qui se fier, mon Dieu ! Mais je crois qu'après ce dernier tour, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle !

— Pas encore. Quand mon héroïne sera suffisamment guérie – encore un peu pâlotte, mais si sympathique, si intéressante ! – je lui inspirerai un profond dégoût de l'existence, dite de bâton de chaise, qu'elle a menée jusqu'à ce jour, et je la ferai

entrer au couvent, comme Lavallière. Pas celle des Variétés, l'autre.

— Au couvent !

— Parfaitement, avec procession, cierge, défilé, costumes de Landolf et musique de Varney. Vous verrez que cela produira un effet énorme.

## GRANDE ARTISTE



AU MILIEU DU COURRIER du matin toujours assez volumineux, nous dit le critique Marcel, je distinguai une lettre dont l'écriture m'attira tout de suite par son élégance un peu archaïque ; grands caractères décidés, jambages s'entremêlant harmonieusement, mais sans aucune fioriture prétentieuse. Comme il arrive toujours en pareil cas, laissant les autres enveloppes dont je devinai d'avance à peu près le texte, je commençai par celle-là, qui avait pour moi tout le charme, toute l'attrance de l'inconnu. Il y avait :

« Monsieur,

» On dit que vous aimez les artistes et que votre sympathie va, le cas échéant, jusqu'à les aider d'un bon conseil et d'un coup d'épaule. J'aurais besoin des deux, car je suis bien découragée, en dépit du second accessit de comédie que j'ai remporté il y a deux ans au Conservatoire et qui ne m'a conduite à rien.

» S'il faut renoncer, vous me le direz carrément avec une franchise qui sera encore une bonne action, car il est tout à fait absurde de courir après des bulles de savon, diaprées des plus séduisantes couleurs, mais qui éclatent dès qu'on étend la main pour les saisir.

» S'il y a en moi quelque chose qui vaille la continuation de la lutte, vous me le direz également en m'aidant à écarter quelques ronces du chemin sur lequel mon pauvre satin s'est déjà tant déchiré. Voulez-vous, monsieur ?

» Dans les deux cas, je vous aurai une reconnaissance infinie,

» MARIE CLARMONT. »

Qui de nous, pour peu qu'il s'occupe de choses de théâtre, n'a pas reçu des lettres semblables et n'a pas reculé devant la responsabilité assumée, également grave dans les deux cas : renverser brutalement tout un échafaudage de projets, ou entretenir des illusions inutiles. Et, cependant, notre rôle doit-il donc se borner à être de simples cornacs destinés à diriger la foule vers les noms connus et les succès dûment constatés.

N'y a-t-il pas, au contraire, un intérêt plus noble dans la mise en lumière des jeunes écrivains, dans la recherche du talent naissant parmi les artistes inconnus, noms qu'on est plus tard tout fier, lorsque la gloire est venue, d'avoir été le premier à lancer au public ; faire son petit Christophe Colomb ? Découvrir un continent, mais deviner une grande artiste, c'est mieux.

La lettre, honnête et loyale, ne donnait d'ailleurs aucun espoir d'aventure, et il faut être bien jeune

dans la carrière pour ne pas savoir que la comédienne est, par essence, la plus insupportable des maîtresses, ne vous parlant jamais que de *son* art, et ne s'intéressant qu'aux mille petits potins, incidents, injustices, de la boîte, grande ou petite, dans laquelle elle opère. Donc, vous ne me croirez peut-être pas – cela n'a d'ailleurs aucune importance – mais ce fut sans aucune idée du... derrière la tête, que je répondis :

« Mademoiselle.

» Je vous attendrai demain matin chez moi, à onze heures. Vous me récitez ce que vous voudrez, prose ou poésie, drame ou idylle, dans la note gaie, sombre ou attendrie, bref, ce que vous sentirez le mieux dans votre nature.

» Et, ma foi, après nous verrons ce que nous pouvons faire.

» Croyez, mademoiselle, à mes sentiments les meilleurs.

» MARCEL. »

J'envoyai immédiatement la lettre, et le lendemain, à l'heure indiquée, avec une ponctualité touchante, je voyais entrer une femme mince, pâle, brune, au visage énergique, très grande, peut-être même un peu trop grande pour une petite scène, mais, à mon avis, la taille n'est pas un mal – au

contraire – pour les théâtres *hauts de plafond* comme l’Odéon ou la Comédie-Française. Afin qu’elle n’eût aucune crainte sur mes intentions, je pris immédiatement mon air le plus froid, le plus renfrogné, une figure de juge d’instruction recevant un maître chanteur et j’indiquai un fauteuil.

Ma visiteuse me raconta sa vie, ses espérances, ses déboires. Entrée au Conservatoire en 1892, sortie en 1893; élève de Sylvain. A joué des quantités de « scènes vécues », de « pièces russes », de « tranches de vie » dans les théâtres à côté, sous le nom de Montclar, les esthètes lui ayant dit que son nom de Clermont n’était pas euphonique (!!), a appris des drames norvégiens vagues et obscurs, a réalisé des poésies de rêve, des études psychologiques et des symboles – beaucoup de symboles – et, en somme, n’a jamais trouvé aucun engagement dans aucun théâtre.

J’écoutai, un peu contristé de tant d’efforts dépensés en pure perte, avec la crainte vague que l’influence délétère des petites églises n’eût un peu gâté les bonnes leçons du professeur M. Sylvain. Sur mon désir, elle enleva son petit collet de fausse loutre un peu élimé, puis elle se leva – décidément elle était très grande – et commença la scène de Blanche avec Triboulet dans le *Roi s’amuse* :

... Lui ne m’a fait, je crois,  
Que du mal, et je l’aime, et j’ignore pourquoi,

Tenez, c'est à ce point qu'il n'est rien que j'oublie  
Et que, s'il le fallait – voyez quelle folie –  
Lui qui m'est si fatal, vous qui m'êtes si doux  
Mon père, je mourrais pour lui comme pour vous !

Oh ! la tension d'esprit d'une créature humaine qui met tout en œuvre pour vous plaire, vous séduire, vous charmer, qui ne joue quo pour vous, avec plus d'ardeur, plus d'énergie, plus de foi réelle qu'elle n'en mettrait devant toute une salle de spectacle ! Les beaux vers de Victor Hugo prenaient dans sa bouche une ampleur, un panache extraordinaires ; avec cela – ô bonheur ! – le geste était resté juste et la diction impeccable. C'était bien la pauvre Blanche, affolée d'amour pour le roi chevalier, brave, illustre et beau, qui avait

... Des yeux si doux pour une femme.

Je la laissai aller jusqu'au bout, attentif, ému, et, lorsqu'elle se laissa retomber, haletante et la front mouillé de sueur sur son fauteuil, j'eus la sensation qu'il y avait dans madame Clarmont ou Montclar, l'étoffe d'une grande artiste.

– Eh bien ! lui dis-je en conservant mon air bourru, je ne vous ferai pas de phrases ; mais c'est très bien, tout à fait bien. Vous devez arriver, et je vous promets de m'y employer de mon mieux.

– Oh ! monsieur, me dit la pauvre fille, avec une figure illuminée d'une joie céleste, je vous en prie,

sauvez-moi. Trouvez-moi un engagement ; voyez-vous, au point où j'en suis, j'accepterais de jouer n'importe quoi et n'importe où. Le grand art, c'est très joli, mais, avant tout, il faut vivre.

Elle me serra la main avec une reconnaissance passionnée, et dès qu'elle fut partie, je me mis en mesure de tenir ma promesse. J'écrivis à plusieurs directeurs des lettres pressantes, n'hésitant pas à dire que j'avais trouvé une *grande artiste*. Il y eut auditions, pourparlers, vagues espérances pour l'avenir, mais la saison était trop avancée, les troupes étaient complètes, trop complètes même, il y avait pléthore avec un tas d'artistes qu'on payait très cher et qui ne jouaient jamais, Enfin j'appris que Boutharel changeait le genre des Folies-Plastiques et voulait en faire un vrai théâtre avec un personnel tout à fait nouveau.

Il y avait forcément là une place à prendre. Immédiatement je lui envoyai une lettre pour lui présenter ma grande artiste, et, le lendemain, je reçus un petit bleu du directeur :

« Mon cher maître,

» J'ai reçu mademoiselle Montclar que vous m'avez chaudement recommandée. Vous avez raison. Il n'y a pas d'erreur ; j'ai rarement vu une aussi grande artiste, elle est unique, et je vais, pour vous

être agréable, m'efforcer de lui trouver un rôle qui soit de son emploi.

» Tout vôtre

» BOUTHAREL, »

Après, je n'ai plus entendu parler de ma protégée. Je savais seulement, par Boutharel, qu'elle était engagée et qu'elle répétait avec assiduité.

Et, hier au soir, je suis entré aux Folies-Plastiques, transformées en théâtre. On représentait une pièce fantastique intitulée : le *Royaume des Fées*. Et vers les dix heures, j'ai vu entrer en scène Marie Clermont, l'accessit du Conservatoire, coiffée d'un kolbach au panache énorme, maniant une immense canne. Boutharel avait utilisé la *grande* artiste en lui confiant le rôle... de tambour-major dans le défilé de l'armée féminine.

## LE VIEUX CHAMBELLAN



**I**L Y AVAIT samedi soir, au cercle, deux fauteuils pour la première des Variétés – deux fauteuils pour soixante-deux inscriptions qui s’étalaient sur toute une page du registre ! À six heures, le tirage eut lieu, et un avis, immédiatement inscrit en tête de la page, apprit que les numéros 19 et 17 avaient gagné. Le 19, c’était moi ; le 17, c’était le marquis de Grancourt, ancien chambellan, un des derniers, je crois, qui ait été nommé par l’empereur.

Moi, je fus assez satisfait, ayant précisément ma soirée libre ; mais ma joie ne saurait en aucune façon être comparable à celle éprouvée par Grancourt. Il était littéralement ravi :

— Vous ne sauriez croire, mon cher, comme je suis heureux de retourner ce soir à l’*Œil crevé*. Il me semble que je vais me plonger dans un bain de jeunesse, et revivre cette belle année 1867, qui restera comme une des plus follement gaies de ma vie, une année qui m’apparaît dans mes souvenirs comme un bal masqué plein de lumières, d’épaules nues, de rires et de chatolements d’étoffes diaprées. Vous viendrez, n’est-ce pas ?

— Oh ! certainement.

— Alors, à ce soir.

Il partit tout guilleret, le chapeau sur l'oreille, en faisant des moulinets avec sa canne, et en fredonnant abominablement faux :

Allons, à la tour du donjon-don-don-don !  
Qu'il expie ses forfaits. – C'est bien fait !

Et le soir, en arrivant aux Variétés, je trouvais mon Grancourt, très beau, une impeccable raie tracée dans sa blanche chevelure frisée au petit fer, sa moustache de mousquetaire fièrement retroussée, un large ruban rouge s'envolant comme un papillon sur le revers de son frac bien cambré et dessinant une faille restée jeune en dépit de la soixantaine.

— Voyez-vous, me dit-il, tandis que je m'installais à côté de lui, j'aime ce théâtre parce qu'il est resté semblable à lui-même, comme à l'époque où il se dressait sur un boulevard presque campagnard, à côté de l'immense rotonde du Panorama. Son péristyle, avec ses colonnes, ses guirlandes et ses lyres, est pure Restauration, et il n'y a pas bien longtemps encore, on pouvait applaudir la troupe de l'Empire presque au complet – ce qu'on appelait la *troupe de fer*, avec Dupuis, Christian, Baron, Léonce, Lassouche, Guyon. Voyez cette chaude tenture rouge sur laquelle les toilettes se détachent autrement bien que sur le bleu turquoise en honneur dans les nouvelles salles. Regardez ces baignoires si bien comprises, si mystérieuses. Dans celles de l'avant-scène,

il est absolument impossible d'être vu du public, et je crois même qu'elles sont munies d'un excellent verrou protecteur. On est chez soi. Et les autres, voyez ce bon grillage doré assurant, si on le désire, le plus strict et le plus impénétrable incognito. Mais, chut ! On commence l'ouverture.

Et tandis que M. Fock, le chef d'orchestre, soulevait son bâton déchainant cette tempête de cuivre qui scande la marche des francs-archers, le marquis avait pris sa tête dans ses mains, avait fermé les yeux ; mais sous le fauteuil je voyais ses pieds finement chaussés qui, malgré lui, esquissaient des arabesques.

Et alors, tandis que la pièce se déroulait, tandis qu'Alexandrivore chantait son couplet d'enlèvement avec Dindonnette :

... N'oublie pas le gigot  
Le grand air en chemin d'fer  
Vous ouvri\* un appétit d'enfer.

Tandis que Guy, se déhanchant comme une marionnette de Holden, nous contait la légende de la « langouste atmosphérique » et semblait, en sautant toujours plus haut, vouloir faire concurrence à ce clown de Banville qui va rouler dans les étoiles, mon Grancourt écoutait ravi, buvant les paroles des artistes, ne perdant pas une note, pas un geste, pas un entrechat. Son attendrissement fut à son comble quand il vit entrer le gendarme Géromé, avec son ha-

bit à la française, ses grandes bottes sur la culotte jaune, et le tricorne galonné, enfoncé sur la perruque à cadenette. Il le contempla bien campé, le gant à crispin appuyé sur le sabre à coquille, déployant le rapport, et disant avec cet accent militaire spécial :

« Ce matin, à l'aurore, acheté deux sous de saindoux pour mes bottes... C'est toujours pour le compte du gouvernement. »

Grancourt sa pencha vers moi et me souffla :

— C'est lui, c'est Milher ! Il est absolument tel qu'il y a trente ans. Personne na comprendra comme lui les fantaisies de Géromé, et il nous donne l'illusion de croire – puisqu'il n'a pas changé – que nous n'avons pas changé non plus.

Mais tout à coup, comme il fouillait avec sa lorgnette à travers tous les personnages Watteau qui composaient le cortège du duc d'En-Face, il ma poussa la bras, et, en proie à une émotion extraordinaire, il me dit :

— Vous voyez bien cette belle fille, avec sa jupe courte à bouquets Pompadour, son petit chapeau de bergère garni de roses et son corsage de velours ruché.

— À gauche, à côté du bailli ?

— Oui, eh bien, mon cher, c'est tout à fait Julia Baron, celle dont on disait qu'elle avait l'*éloquence de la chair* – comme Bossuet. Est-elle jolie ! est-elle appétissante ! À elle seule, avec sa grâce mignarde,

elle suffirait pour faire comprendre le XVIII<sup>e</sup> siècle ; sous toutes ses formes, dans tous ses raffinements, dans toutes ses délicatesses, une seule idée, un seul sentiment s’empare de vous à la vue de cette adorable créature : le Plaisir. L’amour n’avait plus d’âge ni de limite en ce siècle charmant caricaturisé par Hervé ; plaire et être heureux était l’étude de tous, et par art ou nature, jeunes et vieux, tous y parvenaient. Et, sans ridicule ni sacrifice, le marquis père Fleur de Noblesse – bien accommodé avec un peu de rouge et en habit de gala, avait certainement encore des bonnes fortunes. Je vous en prie, tâchez donc de savoir comment s’appelle la nouvelle Julia Baron.

Je jetai un coup d’œil au programme, et je lui di : « Liona Terlé : « Je la connais un peu. »

Le rideau tombait sur la finale endiablé de l’arrestation d’Alexandrivore, arrestation pendant laquelle la séduisante artiste, bras nus et tenant sa jupe zinzolin déployée en éventail, avait exécuté les pas les plus onduleux, en laissant voir une jambe merveilleuse moulée dans un bas de soie mauve brodé à fleurs.

Le marquis me dit, très excité :

– Il faut absolument que je fasse connaissance avec cette Liona Terlé.

– Eh bien, mon cher, lui dis-je, c’est très facile. Les soirs de premières, M. Samuel, qui reçoit ses invitations en grand seigneur, laisse la porte de commu-

nication ouverte entre la salle et la scène, ni plus ni moins qu'à la Comédie-Française. Allons dans les coulisses. Nous trouverons bien quelque part votre Julia Baron, et je vous présenterai.

Nous traversons une foule de machinistes, de figurants, de petite pages, de paysannes, de gardes, tous s'épongeant la front en reprenant haleine après le quadrille épileptique qu'ils venaient d'exécuter, et nous arrivons en bas de l'escalier que Grancourt se met à regarder avec un respect religieux :

— Ces vieilles marches de bois, me dit-il, ont été frôlées par Hortense Schneider, par Aimée, par Aline Duval, par Alice Ozy, celle dont on disait :

Les demoiselles chez Ozy  
Ménées  
Doivent renoncer aux hy-  
-Ménées.

Songez à tout ce qu'ont vu ces corridors sombres et ces loges enfumées.

Enfin, à force de demander à droite et à gauche, nous finissons par trouver Liona Terlé, qui, précisément, n'était pas du trois, et se reposait dans un coin du foyer. Je fis cérémonieusement les présentations.

— Mademoiselle, dit le marquis en la saluant avec une politesse exquise, voulez-vous me faire un immense plaisir ? Tout à l'heure, en revêtant votre costume de ville, ne vous dépoudrez pas ; restez maquillée, absolument avec la tête quo vous avez main-

tenant, et venez souper avec mon ami et moi. Je vous en conjure.

— Mais certainement, monsieur, répondit Liona, c'est la chose la plus simple du monde.

Et trois quarts d'heure après, Grancourt qui aurait bien voulu le *Grand Seize* du Café Anglais, hélas ! fermé, s'installait dans le *Grand Six* de la Maison d'Or, qui lui plaisait avec son luxe vieillot et bonhomme. Le piano de palissandre était toujours là, avec la garniture de cheminée Empire, les murs tendus de laque verte à filets d'or, et les rideaux grenat, vestige des splendeurs de nos pères. Liona Terlé se débarrassa de sa grande mante de crépon vieux rose toute garnie de dentelles, et le marquis, lui prenant les mains, l'attira, vers lui en murmurant ;

— Oh ! Julia !... Julia !...

— Voyons, dit la jolie fille, calmez-vous, vous avez l'air tout ému, Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Vous voudrez bien ?...

— Je vous le promets.

— Eh bien ! ma chère enfant, mettez-vous au piano, placez-vous de trois quarts, bien éclairée par la lueur des bougies, et chantez-moi la valse :

Menuiserie, charpenterie,  
Sont de la vie le vrai bonheur...

## LA FEMME DE LETTRES



**A**LORS, dit l'avocat, en caressant ses favoris mousseux, vous dites, ma pauvre madame Bayolles, qu'on vous a repris votre enfant ?

— Oui, maître Lormon. C'est une infamie, une véritable infamie ! Et, voyez-vous, si je ne sens plus près de moi mon petit Paul, si, en rentrant, je trouve l'appartement désert, je ne suis plus bonne à rien, je ne puis plus écrire, ni travailler, ni penser... Le désespoir me tue.

— Voyons, calmez-vous. Nous irons en appel, que diable ! et nous le reprendrons, cet enfant ! Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Eh bien, vous connaissez tous les détails de la cause, puisque c'est vous qui avez plaidé pour moi. Lorsqu'il y a un an je vous ai apporté le billet de cette fille qu'un malheureux hasard avait fait tomber entre mes mains, billet qui ne laissait, hélas ! aucune place au doute sur la trahison de mon mari, vous m'avez demandé ce que j'allais faire. Je vous ai répondu : « La vie commune n'est plus possible. Je veux obtenir mon divorce avec René. » Alors vous m'avez tendu la main, en me disant, je ne sais trop pourquoi, et avec une sympathie qui m'a été au cœur : « Madame Bayolles, vous êtes une digne femme que je vénère. »

— Dame ! écoutez donc : M. Bayolles vous avait apporté trois cent mille francs, et vous alliez vous retrouver avec votre seul talent de femme de lettres. Je connais beaucoup de femmes qui passent pour très honnêtes et qui auraient hésité à briser les vitres comme vous l'avez fait.

— Vous, de votre côté, vous n'avez pas perdu votre temps. Vous avez d'abord fait rendre par le président une première ordonnance provisoire qui me confiait la garde de mon petit garçon, ordonnance bientôt rendue définitive par le jugement du tribunal civil. Et alors nous nous sommes installés avec Paul et sa vieille bonne dans un bel appartement de la rue Martignac, bien simple mais cependant très confortable. Je tenais à ce que le pauvre petit ne s'aperçût pas trop de la différence de situation, et je me suis mise à travailler sous le pseudonyme de Ralph. J'ai signé des traités avec trois journaux, j'ai écrit un roman historique pour Dentu, et *Parthœnis*, un acte, en vers, est entré en répétition à l'Odéon. Chaque jour, j'écrivais une chronique de neuf heures à midi ; après le déjeuner, je faisais travailler Paul jusqu'à trois heures ; puis je me remettais à la besogne jusqu'à six heures. Jamais je n'avais été si heureuse ; je gagnais beaucoup d'argent et je puis dire avec fierté que mon petit garçon ne manquait de rien et était élevé comme un prince.

— Je sais, madame Bayolles. Il n’y a qu’une voix pour vous rendre justice.

— Vous vous souvenez que je devais envoyer l’enfant chez son père deux fois par semaine : le jeudi et le dimanche. C’étaient là mes jours tristes. L’appartement me semblait immense ; j’étais comme un corps sans âme ; mais aussi quelle joie lorsque mon petit Paul rentrait, à cinq heures, avec la vieille Gertrude ! Je me mettais à la fenêtre pour le guetter et le voir arriver de plus loin ; il sautillait tout le long de la route, et, dès qu’il m’apercevait, il m’envoyait des baisers à pleines mains.

Et alors c’étaient, au retour, de longues conversations : « Où as-tu été te promener aujourd’hui ? Qu’as-tu fait ? T’es-tu amusé ?

As-tu joué avec tes petits amis ? » Je ne parlais jamais de René ; mais, à travers les réticences de Paul, je devinais la haine sourde que le père nourrissait toujours contre moi. Il n’avait nullement désarmé et il ne me pardonnait pas le scandale de sa faute. Mais que m’importait ? J’avais l’enfant. Tout le reste m’était bien indifférent, et, vraiment, je ne regrettais rien, absolument rien. Seulement, voilà... c’était trop beau pour durer.

» Donc, un certain samedi, j’avais reçu un certain bulletin de l’Odéon pour la répétition générale de ma pièce. Gertrude était grippée, et cela m’ennuyait de ne pas faire prendre l’air à Paul. Bref,

je l’emmène avec moi, tout heureux de sa joie, car il n’avait jamais vu d’autre théâtre que Guignol et le cirque. Nous montons par l’escalier des artistes et nous arrivons sur la scène. Il y avait là mademoiselle Fraville, éblouissante dans son costume de muse inspiratrice, avec un péplum ouvert sur le côté, la gorge décolletée et les bras nus.

» Et, tandis que je donnais à l’artiste quelques derniers conseils sur la manière d’apparaître au troisième plan derrière son voile de gaze, mon petit Paul admirait de tout ses yeux cette robe de satin brodée d’étoiles d’or, ces bijoux constellés de pierreries et ce teint idéalisé par le fard, ces yeux bleus et agrandis, ces lèvres rouges comme du sang, ressemblant à une fleur lumineuse ; il était ébloui par ce maquillage, ce clinquant, tout cet art factice du théâtre, absolument nécessaire pour l’effet à produire à distance. Nous entrons dans une loge, et, là, côte à côte avec les directeurs, nous assistons à la répétition de *Parthœnis*. Mon petit garçon ne comprenait pas grand’chose à ma pièce grecque, et je me disais que mes alexandrins devaient l’ennuyer ferme ; mais, lorsqu’il aperçut mademoiselle Fraville, il se mit à battre joyeusement des mains et à applaudir à la grande joie des critiques, en criant à haute voix : « Maman, voilà la fée, la belle dame décolletée ! »

» Toute la soirée, il ne me parla que de cette apparition, qui l’avait frappé, et, tandis que je lui don-

nais des détails classiques sur les neuf muses, lui expliquant do mon mieux le rôle de ces déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne, lui dans son imagination d'enfant, voyait toujours le peplum de satin brodé d'étoiles d'or et les bijoux sur les bras de la fée.

» Le lendemain, dimanche, il alla chez son père, et, bien entendu, il raconta naïvement ses impressions, encore toute chaudes de la veille. Maman l'avait conduit au théâtre ; il était entré avec elle dans les coulisses, il avait vu de près les actrices, entre autres une « presque toute nue », une fée qui était jolie, jolie, couverte de bijoux, avec une robe ouverte sur le côté qui laissait voir toute sa jambe.

« René bondit d'indignation, vraie ou fausse, mais il bondit : « Voilà l'éducation que lui donne sa mère ! Voilà les endroits où elle le mène, le milieu où elle le fait vivre. C'est épouvantable ! » Et, sans perdre un instant, l'on saute en fiacre, et l'on emmène l'enfant chez l'avoué, afin qu'il renouvelle son récit imagé. On le pousse à parler, on arrange ses descriptions » et, lui, tout fier, sans se douter de ce qu'on lui fait faire, le pauvre cher être, bavarde, complique, exagère, tandis qu'un secrétaire prend soigneusement note de ses déclarations.

» Le soir, quand il fut rentré et quand assis sur mes genoux, selon son habitude, il m'eut tout conté, je devins toute pâle et, dans un éclair d'intuition je

compris tout de suite le parti terrible que mes féroces adversaires allaient tirer de mon imprudence.

» À nouveau l'affaire est revenue au rôle, et l'avocat de René a fait une plaidoirie superbe contre cette mère dénaturée, démoralisatrice souillant avant l'âge l'imagination de son fils par l'exhibition des nudités les plus immondes. Il ne s'agissait plus d'une muse apparaissant dans une pièce en vers, à l'Odéon, mais de quelque hétaïre en rupture d'alcôve se déshabillant dans une revue de café-concert devant les yeux d'amateurs fin-de-siècle. Évidemment, c'est ce qu'a compris le tribunal, et il fallait voir ce brave président approuver en dodelinant de la tête lorsque dans un beau mouvement, l'orateur vengeur de la morale sociale s'est écrié :

*Maxima debetur puero reverentia :*

*Si quid turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.*

Bref, que vous dirais-je, maître Lormon ? on m'a repris l'enfant. Depuis ce temps, j'erre dans l'appartement désert sans pouvoir me figurer que mon petit Paul est parti. Parfois, je me prends à rap-peler, comme autrefois, et personne ne me répond plus. Alors je vais jusqu'à sa chambre, je regarde son lit vide, ses joujoux empilés dans l'armoire, ses cahiers d'écriture, je déplie ses costumes de velours, je remue toutes ces petites choses qui lui ont appartenu, et alors que voulez-vous ? je plonge ma tête dans ce petit oreiller qui a conservé encore comme une

tiède odeur de nid, comme un parfum enfantin, et, très lâchement, je pleure. Voilà la situation, maître Lormon. Je ne sais pas s'il y a une justice au ciel, mais il n'y en a certainement pas une sur terre.

## LES TROIS DÉPUTÉS



**E**H BIEN, demanda-t-on au comte Boutarel qui arrivait de la Chambre avec la mine importante de quelqu'un qui vient de traiter les affaires du pays comme elles le méritent, eh bien, la séance a-t-elle été intéressante aujourd'hui ?

— Bah ! on s'est chamaillé comme d'habitude... peut-être un peu plus que d'habitude. Il s'agissait du budget des colonies, et dame, là-dessus, nous n'avons pas, à droite, une seule idée commune avec la gauche, qui, elle-même, ne voit pas du tout la question comme le centre. De plus, il y avait dans la tribune du public la divine Sabrette, de la Comédie-Française, très assidue à la Chambre, par amour de l'art oratoire frère de son art. Et j'ai remarqué que lorsque Sabrette est là, sans doute pour nous faire remarquer d'elle, nous devenons tous très méchants. C'est un match d'arguments *ad hominem* et on oublie complètement les principes pour ne s'occuper que des personnalités.

— Racontez-nous cela, cher ami.

— Eh bien, Maillard, le terrible Maillard avait la parole ; et il traitait la question des écoles laïques en Algérie avec cette farouche intransigeance de sectaire qui est dans sa nature. Il ne voulait plus dans

nos colonies d'ingérence cléricale. Plus de sœurs, plus de pères blancs enrégimentés sous la direction épiscopale. Tout à coup, au plus beau du discours, voici Sabrette qui fait son entrée, avec une veste Louis XV en velours mimosa clair, incrustée de motif de guipure jaune cerclés de velours mordoré ! Cette veste ouvrait sur un gilet en soie ivoire fermé de côté par des boutons de Saxe. Et sur sa tête frisée, il y avait une espèce de petit béguin vénitien en perles terminé de côté par deux gros choux et surmonté d'une aigrette noire, une merveille. Bien entendu, nous lorgnons tous dans la direction de la belle sociétaire. Maillard l'aperçoit, perd le fil, et nous lance cette phrase extraordinaire :

» — Je n'ai qu'un désir au cœur, messieurs, c'est que, dans la plus petite bourgade de l'Algérie, il y eut des écoles de filles publiques.

» Évidemment, Maillard n'avait pas voulu dira cette énormité-là — du moins je l'espère — avec ces gaillards-là, on ne sait jamais ; il n'en est pas moins vrai que le tumulte fut indescriptible, et quant à moi je feignis, avec tout mon parti — c'était de bonne guerre, n'est-ce pas ? — de comprendre qu'il s'agissait d'une glorification de la débauche vénale. Le président Brisson sonnait à toute volée, regrettant sans doute de ne pas avoir sous la main la Savoyarde, et moi, au milieu du bruit des pupitres et des couteaux à papiers qui tambourinaient de la belle ma-

nière, je monte à la tribune. J'avais la partie belle. Je rappelai les souvenirs du cardinal Lavigerie, l'influence de missionnaires partout où il s'agit de faire régner l'influence française, les martyrs de Chine et du Tonkin, que sais-je. J'étais emballé. La gauche rugissait et Sabrette me regardait en souriant, avec une bienveillance marquée... Bref, je crois que je fus très bon.

— Toujours modeste ! ce brave Boutarel !

— Attendez, messieurs. J'avais à peine fini, au milieu des applaudissements de mes amis, que Rabuchon, le beau Rabuchon, le député du centre, monta à son tour à la tribune, en faisant des efforts de plastron et en se passant la main dans ses cheveux ondés. Tout cela pour Sabrette. Et le voilà qui commence à dire son fait à Maillard, ce destructeur de toute croyance, qui voulait supprimer les chansons qui bercent la misère humaine pour les remplacer par un matérialisme sec et froid. Ça allait bien. Mais, par la suite, il se tourne vers moi. Et le voilà criant qu'on sait parfaitement d'ailleurs où veut en venir la droite avec son système de croisades, de propagande et d'asservissement des cœurs au clergé. Sous prétexte d'intérêts nationaux et commerciaux, on ne cherche que l'intérêt religieux. Alors, de tous côtés, on se met à dire des bêtises : « Et l'édit de Nantes ! – Et les Dragonnades de Louis XIV ! – Et la Saint-Barthélemy ! – Et la déesse Raison ! – Le cléricalisme,

c'est l'ennemi ? Vous rapetissez le patrimoine moral de la France ! – À bas les jésuites ! – Vous en êtes un autre ! Chéquard ! vendu ! – Vive la Commune ! » Maillard me montre le poing ; moi, j'apostrophe le beau Rabuchon.

Toute la Chambre était debout, l'écume aux lèvres et le poil hérissé. Le président s'ennuyait ferme ; mais il était visible que, dans sa loge, Sabrette – et c'était le principal – s'amusait comme une petite folle, tout en notant soigneusement nos éclats de voix et nos attitudes. Enfin M. Brisson se coiffe de son chapeau au milieu d'un brouhaha indescriptible – très vilain le chapeau de M. Brisson – et déclare la séance levée. Je ramasse mes petits papiers. Je m'essuie le front. Ah dame, la bataille avait été rude, et en traversant un petit corridor pour gagner la salle des Pas-Perdus, j'aperçois mademoiselle Sabrette qui venait vers moi, pour me féliciter.

» – Ah ? mon cher comte, me dit-elle en me tendant les deux mains, comme vous avez bien parlé ! Vous avez été admirable !

» Je lui serrais les menottes avec ravissement, des menottes gantées de Suède pointure 5 3/4, et je jouissais béatement de mon triomphe, lorsque je vois arriver Maillard, celui qui me montrait le poing dix minutes auparavant. Et voilà Sabrette qui me lâche et se tourne vers le farouche gaucher :

» — Ah ! mon cher ami, comme vous avez bien parlé ! Vous avez été sublime !

» La situation était délicate. Nous restions chacun de notre côté très froids et un peu embarrassés ; mais Sabrette s'écrie :

» — Voyons, messieurs, c'est assez longtemps vous bouder, et puisque le hasard me jette sur vos pas, laissez-moi servir entre vous de trait d'union amical, permettez-moi de tenter un rapprochement entre deux hommes aussi éminents que vous l'êtes l'un et l'autre...

» Il y a des compliments qu'il est toujours agréable d'entendre sortir de la bouche d'une jolie femme. Je ne pus m'empêcher de sourire, un peu désarmé. Maillard le farouche, lui-même, fait la moue, très radouci, et répond :

» — Mon Dieu ! il n'y a pas de déshonneur à faire la paix après la bataille ; mais je prétends que nous signions la réconciliation sur les joues de mademoiselle, et en même temps, s'il vous plaît.

» La charmante sociétaire se prête de bonne grâce à ce caprice ; elle se met à rire de bon cœur et dit :

» — Ah ! la bonne idée ! la drôle d'idée !

Eh bien, messieurs, allez-y !

» Et on procède immédiatement à la signature. Ici, un bruit de baisers qu'il m'est difficile de reproduire, n'ayant pas sous la main les instruments in-

dispensables. Mais, enfin, figurez-vous la situation des signataires : d'un côté, le défenseur du trône et de l'autel ; de l'autre, le radical à tous crins, séparés par un simple petit nez d'actrice, et apposant leur paraphe avec une conviction et un zèle absolus – exactement comme s'il s'agissait d'une affaire de l'État. Puis, toujours dans la même posture, je commence un léger marivaudage politico-érotique ;

» – Avouez, mon cher collègue, que le hasard est parfois spirituel et amène de bien drôles rapprochements.

» – Quel dommage, mon cher voisin, pour vous autres monarchistes, que vous n'ayez pas pu faire la fusion dans des conditions aussi agréables. Vous eussiez été un parti terrible. Je vois, d'ailleurs, que vous vous en êtes pris à la joue droite de mademoiselle. Toujours à droite.

» – Une vieille habitude. Comme vous la joue gauche. Toujours à gauche. Ah dame ! ce n'est pas à mon âge qu'on change son orientation.

» Je crois ma parole que, dans la même situation, nous allions redonner une seconde signature – *ne varietur* – lorsque voici le beau Rabuchon qui s'amène à son tour, et Sabrette de courir à lui :

» – Ah ! mon cher orateur, toutes mes félicitations. Comme vous avez bien parlé. Vous avez été superbe !

» Alors celui-ci nous regardant d'un air gogue-nard :

» — Maillard, de la gauche, a embrassé à gauche ; Boutarel, de la droite, a embrassé à droite ; moi qui suis du centre, je ne vois plus qu'un endroit convenable où placer ma signature.

» Et avant que l'exquise sociétaire eût eu le temps de se récrier, il l'a prise vivement et lui a campé en pleines lèvres le plus triomphant baiser du monde. La jolie sociétaire a fermé les yeux, très troublée par cette virile accolade, à laquelle elle ne s'attendait guère ; mais, sans doute, elle l'a trouvée de son goût, car, nous tirant sa révérence, elle est partie au bras du beau Rabuchon, le petit centrier. Et Maillard, un peu dépité, m'a dit avec une ironie qui fut sa suprême consolation :

» — Tiens, tiens, mon cher comte, je me figurais que vous étiez *conservateur*.

## MILLIÈME DE ... MIGNON



**M**ARDI DERNIER, Jacques et Renée montèrent ensemble dans le coupé bleu dans lequel ils s'étaient blottis tant de fois l'un contre l'autre depuis que durait leur liaison déjà longue, et jetaient au cocher l'indication de l'Opéra-Comique. Puis, un peu étourdis par les fanfares de la garde républicaine jouant la *Marseillaise*, par la vue imposante des cavaliers formant la haie devant les massifs de fleurs et les tapisseries du Garde-Meuble, ils ne se retrouvaient *eux mêmes* que lorsqu'ils furent enfouis dans une petite baignoire bien sombre, où le reporter le plus « œil-de-lynx » n'aurait pu les découvrir pour les citer parmi les illustrations littéraires et artistiques figurant à cette solennité.

Ils applaudirent comme il convenait M. Clément et M. Fugère, mademoiselle Delna et madame Isaac ; ils s'attendrirent en voyant apparaître dans l'avant-scène de droite, entre le président et la présidente, la belle tête de patriarche de M. Ambroise Thomas, avec sa longue chevelure blanche et sa barbe fleurie tranchant sur le grand-cordon de la Légion d'honneur ; ils prirent un plaisir extrême à admirer la plantureuse mademoiselle Subra et la gentille ma-

demoiselle Salle, évoluant au milieu des petits chasseurs d'*Hamlet* jusqu'à la mort d'Ophélie.

Puis au milieu des applaudissements, des rappels, des congratulations officielles et des nouveaux ronflements cuivrés de la musique militaire, ils reprirent au grand trot le chemin du petit nid de la rue Rembrandt, Renée ayant, selon sa douce habitude, plongé sa tête dans le cou de son ami, qui savourait en silence cette sensation tiède et parfumée tout en rêvant...

La porte de l'hôtel se referma sur eux, et Jacques monta l'escalier tout en suivant les jolis mouvements de la jupe de bengaline rose sur les dalles de marbre. À chaque marche, des effluves capiteux, une odeur toute spéciale, qu'il connaissait bien et qui avait toujours une action directe sur ses nerfs, lui montaient au cerveau par bouffées et le grisaient un peu.

Ils arrivèrent dans le petit salon japonais où le souper avait été préparé, et tandis que Renée passait dans la chambre à coucher, Jacques jeta machinalement un regard autour de lui dans cet appartement où il avait été si heureux et où chaque coin rappelait un bon souvenir. Voici les deux fauteuils tout rapprochés, qui ont encore l'air de causer ensemble, tendus de cette vieille étoffe brodée qu'ils ont dénichée ensemble chez un marchand de la rue Vivienne, le jour où il faisait si froid, si froid ! Voici le grand vase qu'ils ont rapporté de Dieppe, après un nombre fabu-

leux de parties gagnées et perdues à la toupie hollandaise. Voilà la chaise longue placée de biais, devant laquelle il a passé tant d'heures à genoux, racontant à sa maîtresse, étendue, tous ces enfantillages, toutes ces absurdités sublimes qui sont, en somme, la menue monnaie de l'amour. Et, çà et là, sur la cheminée, dans la vitrine, sur la table de peluche, des bibelots, souvenirs d'anniversaire, des photographies les représentant tendrement enlacés au milieu de groupes d'amis, évoquant la vision de saisons ensoleillées passées dans quelques ville d'eaux à la mode. Et sa pensée, remontant en arrière, revoit, étape par étape, les années qui viennent de s'écouler. Le bonheur ne s'analyse pas. On s'est laissé vivre délicieusement, minutieusement, sans songer à rien, estimant toute naturelle une félicité semblable ; mais ça été très bon.

Où trouverait-il ailleurs une femme ayant pour lui une plus réelle tendresse, s'intéressant plus à ses espérances comme à ses mécomptes ? Ils se connaissaient si bien tous les deux, se comprenant souvent à demi-mot, riant des mêmes plaisanteries, ayant toujours mille choses à se dire et bavardant parfois, en bons camarades, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit !...

À ce moment, ses réflexions couleur de rose furent brusquement interrompues : la portière de la chambre se souleva, et Renée fit son apparition, fraîche, parfumée, son beau corps enveloppé dans

une robe de chambre de crépon crème, toute garnie de dentelles et de rubans maïs.

— Allons, petit homme, dit-elle gaîment, il est très tard. À table !

— À table mon mignon, riposta Jacques.

Et, tout en se levant pour prendre sa place en face de Renée, il lui saisit la tête à deux mains en l'embrassant à pleines lèvres.

— Voyons, dit Renée en riant, tu n'as pas honte ? Dans un vieux ménage comme nous, est-ce qu'on s'embrasse encore aussi fort que ça ?

— Un vieux ménage ! Sais-tu au juste, combien il y a de temps que nous sommes ensemble ?

— Je ne sais pas. Ça m'a paru si court !

— Eh bien, je viens de compter : il y a juste deux ans et huit mois. Pendant ces deux ans et huit mois, nous n'avons jamais cessé un seul soir de chanter le grand air de *Mignon*, si bien que, par une étrange coïncidence, c'est ce soir, pour nous également, la millièème de... *Mignon*.

Renée se mit à rire, avec des roucoulements qui gonflait sa jolie gorge ; puis, tout en dégustant à petits coups le consommé, jaune comme de l'or, clair comme du cristal et glacé à souhait :

— C'est notre millièème ! Déjà ! Ah ! que c'est drôle ! Et voyons, petit homme, dis-moi un peu... comment allons-nous célébrer cette millièème de *Mignon* ?

Elle regardait son ami avec ses grands yeux, qui le perçaient jusqu'au cœur comme avec une vrille, et, pendant ce temps, les narines, vivantes, palpitrantes, impressionnables, avaient l'air de battre la chamade.

— J'ai bien réfléchi, dit Jacques. Je ne convoquerai ni le président de la République, ni les ministres, ni les membres de l'Institut. Ils nous gêneraient. J'enverrai simplement des invitations discrètes à Vénus et à Eros, qui, muets et invisibles, mais cependant spectateurs – très intéressés, assisteront à cette représentation unique, cachés dans les rideaux de peluche vieil or de ton grand lit, comme dans l'avant-scène officielle.

— Bon. Ensuite ?

— Ensuite, pour suivre pas à pas le programme de l'Opéra-Comique, tu te placeras demi-nue devant ta Psyché, et, comme madame Delna, tu feras ta prière au jeune dieu :

Pour me sauver, Eros, descends dos deux

tandis que moi, représentant, à moi tout seul, les quatre-vingts élèves du Conservatoire, j'entonnerai à pleine voix le chœur des gardes dans le *Songe d'une nuit d'été* :

Et nous crions avec ardeur :  
Malheur aux maraudeurs !

Oh ! oui, mon petit mignon chéri, je fais bonne garde, et je plaindrais le maraudeur imprudent qui oserait venir chasser sur mes terres réservées. C'est plein de pièges à loup.

— Petit homme, je te prie de croire qu'ils seraient pris au piège avant même d'avoir vu le loup.

— Je l'espère bien. Mais ceci n'est que le prélude. Alors, je te prendrai dans mes bras et je te jouerai à deux mains, la gavotte de *Mignon*. Tra la la la... tu sais, cette gavotte d'un rythme si harmonieux et si tendre. Très *piano*, *pianissimo*. C'est le commencement du rêve qui doit l'emporter là-bas, là-bas avant de te faire pénétrer dans les régions paradisiaques du *Songe d'une nuit d'été*. À ce moment, ma chère aimée, je ne te demanderai pas de me passer autour du cou le grand-cordon de la Légion d'honneur. Non : tu me feras seulement un collier, un collier de tes deux bras blancs et satinés, et tu me donneras l'accolade avec tes lèvres, qui m'ont toujours rappelé les beaux vers de Richepin :

La salive de tes baisers sent la dragée,  
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée...

— Oh ! tais-toi, petit homme, tais-toi.

— Te souviens-tu, ma Renée, du duo d'amour qu'ont chanté Bouvet et mademoiselle Isaac ? Nous le chanterons, mais bien mieux qu'eux, tandis que la nature endormie nous environnera de parfum et

qu'au loin, dans les arbres du parc Monceau, le rossignol fera entendre son chant dans le silence de cette belle nuit de mai.

— Tu te souviens, Jacques, que ce duo... a été bis-sé.

— Nous le bisserons : ce n'est pas ça qui me gêne, et puis il faut suivre point par point le programme. Après, nous entonnerons le ballet d'*Hamlet*, et c'est moi qui serai chargé de te faire perdre la tête complètement et de te rendre un peu folle, comme mademoiselle Berthet.

... Là-bas, tout au fond de l'appartement, la lampe persane faisait danser les ombres sur les tons blancs de deux oreillers garnis de dentelles qui avaient déjà l'air, sur le grand lit de milieu, de se raconter les choses les plus tendres du monde. Jacques prit Renée dans ses bras et l'emporta, en la couvrant de caresses vers le beau pays des fruits d'or et des roses vermeilles, vers le pays où ne fleurit pas l'oranger.

Et, dans la petite chambre bien close, la millième représentation de *Mignon* fut jouée comme jamais elle ne l'avait été auparavant, avec tous les motifs bis-sés, sous les yeux attendris de Vénus et d'Eros, cachés dans les rideaux de peluche vieil or, tandis qu'un petit Amour en saxe mettait mystérieusement son doigt sur sa bouche, en s'appuyant contre une

pendule rose qui sonnait lentement les heures heureuses.

## LE BICORNE



*Lettre de Tutur à Toto.*

**M**ON BON TOTO,  
» Je ne voudrais pas finir l'année sans t'envoyer les vœux de ton vieux complice en les accompagnant de quelques bons conseils pour te préserver de la fâcheuse jalousie. Pendant 1896, sois tout ce que tu voudras, mon doux ami. Sois franc-maçon, sénateur, Ibsenien, Mormon, symboliste, mais, pour Dieu, ne sois pas jaloux ! C'est la plus funeste et la plus coûteuse des passions.

» Donc, ce matin, après avoir mis à jour un bilan d'étrennes qui allait toujours en augmentant, après avoir retrouvé, de mon mieux, dans ma tête, la liste interminable des belles madames auxquelles, sous peine de passer pour un mufle, je devais donner des fleurs, des bonbons, ou l'ingénieux petit bibelot, en même temps rare et inutile, je fis mon addition, un peu rêveur, je l'avoue, devant le total formidable ; puis, pour me rasséréner, je pensai à Gabrielle, ou, si tu veux, à ma belle Gaby.

» Oh ! ma Gaby !... Si aimante, si fidèle ! Elle avait demandé un bracelet, brillants et rubis ; elle

avait un bracelet, brillants et rubis, tel qu'elle l'avait rêvé. J'étais donc sûr d'être bien accueilli.

» Une dernière fois, je rouvris l'écrin de velours vieux rose pour contempler le bijou étincelant sur son coussinet de satin ; puis je refermai le tout, je fis glisser le petit élastique sur le papier de soie, et je me mis en route pour me rendre chez la belle qui, comme tu le sais, demeure rue Montalivet. (J'ai même comme une nuance d'idée que tu sais très bien où est cette rue Montalivet. Enfin, passons).

» Temps très chic. Brouillard anglais. Mais, mon ami, quelle foule odieuse de badauds, de familles encombrées de paquets, d'enfants peu mouchés piétinant dans la boue ! En approchant de l'Élysée notamment, la circulation devint littéralement impossible. Il y avait réception à la Présidence, et c'était une foule bigarrée de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, d'intendants, de généraux, d'officiers de marine ; une salade de casques, de shakos, de képis, de bicornes, de plumets, d'aiguillettes tout le long du faubourg Saint-Honoré.

» As-tu remarqué, Toto, qu'on ne sait plus porter l'uniforme ? Autrefois, on se coiffait sur l'oreille ; on marchait la poitrine effacée, le nez au vent, le jarret tendu, en faisant sonner ses éperons sur les dalles du trottoir ; les allures crânes ne sont plus à la mode. Maintenant, on se coiffe inexorablement droit, et l'on trottine à tout petits pas, modestement, le dos

un peu voûté, en s'efforçant d'avoir l'air la moins militaire possible. C'est le dernier cri. Autres temps, autres allures, Tout en philosophant, je m'efforçai de me frayer de mon mieux un passage à travers ces hordes guerrières, et, avec beaucoup de peine, je parvins à gagner la rue des Saussaies qui devait me conduire chez Gaby...

» Là, un calme relatif. Des gardes municipaux à cheval, en grande tenue de service avec les gants à crispin, et la culotte blanche; et à côté d'eux les agents de police chargés de turlupiner les voitures. Doux spectacle, toujours le même, mais faisant partie du rite immuable auquel nous sommes accoutumés depuis l'enfance. Nous n'aimons pas que l'on nous change nos petite habitudes.

Comme j'étais à pied, l'on me laissa passer avec facilité, et j'arrivai enfin au domicile de ma bien-aimée. Là, encore quelques obstacles à franchir. Étrennes au cerbère qui me tire le cordon (parfois à des heures de nuit fort avancées), étrennes à Francine, la camériste qui sait si bien ranger symétriquement sur le fauteuil mes bretelles à côté de mes chaussettes de soie; et enfin me voilà dans la place.

» Je traversai l'antichambre un peu sombre, le petit salon déjà tout encombré de fleurs, de corbeilles pompeusement enrubannées et de petits sacs exhalant une bonne odeur de vanille; et j'arrive dans le boudoir en peluche saumon que j'ai fait retendre

en revenant de la campagne. (Tiens, ça me fait penser que je ne l'ai pas encore payé). Gaby m'attendait, délicieuse, en tea-gown – oui Toto – en tea-gown de velvete scabieuse, garnie de chinchilla. Il y avait des applications de grosses fleurs de satin rebrodées sur les manches, et un haut volant de mousseline sur les épaules et formant coquille. C'était froufrouant, vaporeux, et suggestif en diable.

» Je sors mon petit écrin, et j'ouvre avec la satisfaction béate du monsieur à l'âme bonne, qui s'apprête à jouir d'une joie faite à la créature humaine.

Donnez, riches, donnez!...

(je ne sais plus ce qui vient après) a dit un Père de l'église, à moins que ce ne soit le grand poète Armand Sylvestre.

» Gaby regarde et bat des mains comme un enfant. Elle est très bien élevée.

» – Ah! Tuteur, qu'il est joli ton bracelet! Comme tu es gentil! Tiens, mets-le-moi tout de suite.

» Et elle me tend un bras nu, blanc, potelé, avec de petites fossettes, un bras nu qui émergeait de la tea-gown. – Sais-tu seulement prononcer tea-gown? Travaille cela chez toi, mon vieux Toto. – J'avais accepté d'ailleurs une besogne délicate et difficile – difficile et délicate. Il y avait au bracelet une petite

machine longue et pointue en or qu'il fallait faire adroitement pénétrer dans une autre petite machine imperceptible, plus une chaînette de sûreté à accrocher. Ma main tremblait au contact de cette peau satinée ; et des volants de dentelles sortaient de capiteux effluves, de chaudes bouffées qui me montaient au cerveau et me grisaient, si bien que je continuai à ne pas pouvoir faire pénétrer la petite pointe dans le petit trou. Je ne sais pas trop comment cette troublante introduction se serait terminée... déjà je fourrageais la velvete scabieuse de la belle manière, lorsqu'on sonna à la porte.

» Nom d'un chien de nom d'un chien ! As-tu remarqué ? C'est toujours comme ça, et l'on ne peut jamais avoir cette tranquillité nécessaire même à l'éléphant dans ses épanchements intimes. Francine, la femme de chambre, entra, et, d'un air mystérieux, chuchota je ne sais quoi à l'oreille de ma maîtresse... je pourrais même dire de notre maîtresse. Malgré mon emballement, je ne fus pas sans m'apercevoir que la figure de Gaby se contractait péniblement.

» — Qu'est-ce, chérie ? demandai-je.

» — Rien, me répondit-elle avec effort. Une cousine, une vieille parente de province qui vient... me souhaiter la bonne année.

» Puis elle ajouta à Francine :

» — Faites entrer au salon.

» Mais ma bien-aimée n'était plus du tout à la conversation. Distracte, préoccupée, elle jetait parfois des regards ennuyés vers la porte. J'eus la sensation que je gênais, et avec ma discrétion habituelle, je pensai qu'il était de bon goût de céder la place à la vieille parente de province.

J'embrasse une dernière fois les belles mains de Gaby, et je m'en vais. Arrivé dans l'antichambre je cherche un peu à tâtons mon pardessus, et j'aperçois dans la pénombre un bicorné accroché à la paterne, un bicorné avec ganse d'or et cocarde tricolore.

» Cela me donna un coup. Si, comme l'a prétendu Victor Hugo, il y a frère dans confrère, il y a également corne dans bicorné. Évidemment ce bicorné était celui d'un de ces fringants officiers que j'avais croisés en venant. Après la réception à la présidence, il s'était dit :

» — Tiens, si j'allais voir la petite Gaby qui demeure à côté ?

» Et il était venu chez la petite Gaby, rue Montalivet, C'était ça la vieille parente de province !

» La colère me monta au cerveau. Il y a comme cela des moments dans la vie où l'on ne peut pas s'empêcher de faire des bêtises. C'est ce qu'on appelle le premier mouvement. Je donnai un grand coup de poing dans la porte du salon qui ouvrait directement dans l'antichambre, et je trouvai là, en tête

à tête avec Gaby, un homme en uniforme – un garçon de recette à la Banque de France.

» Il tendait une traite très régulière à ma bien-aimée sur laquelle il y avait :

*B. P. F. 2.475 francs.*

*Au premier janvier prochain, veuillez payer contre ce présent mandat à mon ordre la somme de deux mille quatre cent soixante-quinze francs valeur reçue en marchandises.*

*Madame Gabrielle Gaubert.*

*14, rue Montalivet*

MBOTY.

LINGERIE-CORSETS.

» Et Gaby disait tout éplorée :

» – Qu'est-ce que vous voulez ? Ils me donnent tous des fleurs, des bonbons, des bijoux, des bibelots... et il n'y a pas dix louis à la maison.

» En me voyant entrer, elle prit en même temps une figure indignée et confuse, mais il fallait sauver la mise et faire contre fortune bon cœur.

» – J'ai tout entendu, dis-je avec reproche. Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

» Et je payai les deux mille quatre cent soixante-quinze francs. Tant pis pour moi. Cela m'apprendrait à être jaloux. Il n'y avait pas autre chose à faire n'est-

ce pas Toto ? Et tout cela à cause de la réception présidentielle !

» Satané bicorne !...

» TUTUR. »

## PARTIE ET REVANCHE



**L**E TRAIN s'arrêta. J'entendis crier :

— Nîmes ! Vingt minute d'arrêt ! Buffet !

Comme j'avais une faim canine, je me précipitai vers la table d'hôte, où je me glissai vers une place vide, dans un véritable remous de voyageur. Je me trouvai placé à côté d'un petit homme frisé, moustachu qui, tout en mangeant comme un ogre, pérorait avec une faconde soulignée par un fort accent du Midi.

Et voici ce que j'entendis :

— Il faut que vous sachiez, messieurs, qu'avec mon ami Marius, commis voyageur comme moi, nous passons notre temps à nous faire des farces, des bonnes farces, té. Ainsi dernièrement, il m'avait dit !

— Mon pichoun, tu devrais te charger de trouver deux femmes à Montpellier, je m'en rapporte à toi, tu as bon goût, pécaïre. Choisis-les au jardin du Pérou, au café du Théâtre, où tu voudras, je m'en fiche comme d'une olive ; mais qu'elles soient gentilles ; et nous irons ensemble passer de compagnie quelques jours aux bains de mer de Palavaz.

— Entendu, que je répons. Trouve-toi au train de neuf heures ce soir, et je te conduirai les deux poulettes.

Ce que j'avais dit, je le fais. Et dis gué li gué vingue, mon bon ! J'amène la petite Gillette Caze-nave, pour moi, une brunette savoureuse ; et pour Marius une grande blonde, – pas mal succulente aussi, Isaure Campistrous. Et nous voilà parti gaîment pour Palavaz, tous les quatre. Mais qu'est-ce que je vois ? Ce satané Marius qui se met à faire la cour à Gillette, la petite brune, et ne s'occupant pas du tout de la blonde Bah ! pensai-je, il faut être conciliant et ne pas rater la partie pour si peu. Rabattons-nous sur Isaure Campistrous. En somme, elle est plus grande... elle a l'air distingué... Je me disais tout cela pour me consoler, mais, au fond, j'étais vexé. On a son type, n'est-ce pas ? et Marius n'agissait pas délicatement. Enfin, nous arrivons à Palavaz, nous descendons à l'hôtel du Casino, et quand l'heure du couvre-feu a sonné, je m'aperçois qu'Isaure, ma suprême ressource, ma dernière cartouche, a pris le train, la mâtime, pour retourner à Montpellier, sans dire gare !

Savez-vous pourquoi ? Marius avait eu le toupet de la prendre à part dans le salon de conversation et de lui dire :

– Chère enfant, mon ami est sujet à des crises d'épilepsie, – moi épiléptique, hein ! elle est bonne ! – Si, par hasard il était pincé, la pauvre, ce qui lui arrive souvent dans les transports amoureux, si même il écumait un brin, il ne faudrait pas vous effrayer ;

vous n'auriez qu'à lui donner une cuillerée à bouche d'une petite potion que je vais vous remettre et...

Quès acco ? Il n'eut pas le temps d'achever ; la grande Isaure, sans demander son reste, terrifiée par la perspective de cette nuitée d'amour, avait filé raide comme balle. Je n'ai appris cela que plus tard, et je n'ai pas eu de peine à prouver à Isaure, dans ma petite bastide, qu'elle se trompait du tout au tout... mais, pour ce soir-là pas moins, je suis resté veuf, et, toute la nuit, dans la chambre voisine, j'ai eu la rage d'entendre Marius qui s'en payait une bosse avec la petite Gillette, ma petite Gillette. Hein ! quel coup pour la fanfare ?... Passez-moi donc les oursins au safran. Voulez-vous ? – Merci.

Mais je dissimulai, très décidé à avoir ma revanche ; vous voudriez bien la connaître, ma revanche, pas vrai ? Bagasse, il y a encore dix minutas d'arrêt, et je n'ai pas de secrets pour de vieux amis. Donc, Marius avait excursionné dans le pays avec sa donzelle, lui avait montré Aigues-Mortes, avec des facéties sur saint Louis et les croisades qui n'amusaient pas du tout l'enfant, et moi je suivais tout seul, les bras ballants, avec l'air un peu bête, chantant comme dans les *Cent Vierges* :

Nous, nous sommes les colons,  
Qui n'avons pas de femme...

lorsqu'un beau matin, mon ami me dit :

— Assez de déplacements et villégiatures ; j'ai beaucoup dépensé (il est assez rat, Marius), j'ai envie de remettre le cap sur Montpellier.

— Tu descends toujours à l'hôtel du Midi, chez Lestroulabe ?

— Mais oui. Tu devrais prévenir le patron de notre arrivé, mon pichoun.

Vous le voyez messieurs. C'était toujours moi qui faisais les commissions. Je passe le bac, je vais au télégraphe et je rédige à Lestroulabe une petite dépêche de ma façon. Cinquante mots ; et allez donc ! Mais je ne regarde pas à l'argent quand il s'agit d'un camarade... Je reprendrai encore un peu de ce soufflé à l'ail. Il est excellent.

Donc, mon Marius, après avoir renvoyé la petite passablement éreintée, se décida à son tour à reprendre le chemin du chef-lieu. Moi, je restai à Palavaz. Pas pressé. Bord de la mer. Brises salines. Vue du large. Mon copain s'embarque seul, après m'avoir encore demandé pardon pour la blague épileptique, avec l'écume, la fiole, la cuiller, tout le tremblement, et avoir absolument voulu me faire avouer que c'était une des meilleures qu'il eût trouvée, le misérable ; puis il arrive à Montpellier.

Là, il trouva M. Lestroulabe, le patron de l'hôtel du Midi, venu en personne à la gare, avec sa redingote noire et son chapeau haut de forme, comme s'il s'agissait d'un baptême de prince.

— Té! vous ici, monsieur Lestroulabe! s'exclama Marius étonné.

— J'ai reçu votre dépêche, riposte le patron, et, à vrai dire, je croyais qu'il s'agissait de monsieur votre père... mais soyez le bienvenu quand même.

— De mon père! mais, le pauvre, il est à Toulouse. Vous savez bien qu'il ne se grouille pas, rapport à ses rhumatismes.

— Enfin, n'importe! si c'est pour vous, j'ai tout fait préparer quand même. On vous soignera comme un coq en pâte.

— Ça va bien!

Vous allez voir si cela allait bien... Monsieur, je crois que l'heure est venue d'entamer la petite châtellerie pour les dames. Le joyeux livarot. Il me fait des yeux! Là devant vous. Vous n'avez qu'à étendre la main donc. Je voudrais lui dire deux mots. Merci.

Je reviens à mon Marius. Toujours escorté de M. Lestroulabe, très solennel, il arrive sur la place, et là, près du cercle des officiers, il trouve un magnifique landau, à deux chevaux, avec cocher en livrée qui attendait.

— Montez, dit Lestroulabe.

— C'est pour moi, ce somptueux équipage?

— Mais oui. Vous l'avez retenu. C'est même ce qui m'avait fait penser qu'il s'agissait de votre digne père.

Marius monte, rêveur et inquiet, dans le landau, flairant une farce. Arrivé à l'hôtel du Midi, il trouve tout le premier étage illuminé à giorno, un immense feu flambait dans la chambre de l'évêque, – celle qu'on loue dix francs par jour, – un plantureux souper préparé, et, je vous le donne en mille, installée dans une chambre voisine, une sœur de charité qui attendait en priant, avec une immense cornette !! Pour le coup, c'était trop fort, nom di Diou !

Mars, c'est pour moi, tout le premier étage ? grinçait Marius.

– Mais oui.

– Et le souper, et le grand feu, et la chambre de l'évêque ?

– Parfaitement.

– Mais sapristi, pourquoi la sœur de charité ?

– Pour soigner vos rhumatismes... ou du moins ceux de votre pauvre père. D'ailleurs la dépêche est bien explicite.

Et il tendit le télégramme à Marius qui faisait un nez, un nez, en songeant à la formidable note à payer pour frais de séjour à l'hôtel du Midi. Pendant ce temps. M. Lestroulabe, toujours redingoté de noir, ne comprenait rien à la fureur de mon ami, – vous savez, nous autres du Midi, quand nous nous mettons à être furieux, c'est terrible – et restant calme et impassible sous cette avalanche de jurons qui vibraient avec des sonorités métalliques :

— Hein ? Elle est encore meilleure que la sienne, celle-là ! Passez-moi donc les cure-dents... Merci.

... À ce moment, un employé, agitant une grosse cloche, entra dans le buffet et cria :

— Les voyageurs pour Alais, Uzès et Le Vigan, en voiture !

Et je n'eus que le temps de sauter en wagon, tandis que mon commis-voyageur, très entraîné, continuait, tout en mangeant, à parler d'abondance, et à en raconter de bien bonnes sur Marius.

## MAMAN!...



L'ÉTÉ N'AVAIT PAS été gai pour Bois-Darphin. Certes, sa villa des Mouettes était ravissante, perchée sur la côte, à mi-distance de Honfleur et de Villerville. Impossible de voir quelque chose de plus riant que ce parc bâché, ratissé, avec ses corbeilles savantes, véritable mosaïque de géraniums, de résédas et de roses à tons variés. La maison elle-même, sur laquelle s'étalait, au-dessus de la porte, la devise du sage :

*Parva domus, magna quies*

avait un petit air avenant avec sa façade brique et pierre, ses clochetons pointus, son perron à rampe fleurie et ses stores rayés d'un rongé vif. Bref, un nid, un joli nid pour l'amour, dans lequel il ne manquait que... l'amour...

Tant que la saison avait battu son plein à Trouville, notre ami avait encore pu trouver sa pauvre vie. Dès que le temps le permettait, il sautait dans son buggy et, en deux tours de roue, il descendait à l'hôtel de Paris, où le fidèle Antoine, le vieil Antoine de nos pères, avait toujours en réserve pour lui quelque bonne chambre dans le pavillon principal ou dans l'annexe. Mais septembre était arrivé. Les bai-

gneuses étaient de plus en plus rares, et les voyages à Trouville, de moins en moins motivés.

Il avait fallu se décider à mener la vie austère du gentilhomme campagnard qui se lève de bonne heure et se couche tôt, dans le grand lit solitaire, après avoir fumé mélancoliquement une bonne pipe en face de la mer immense. Ah! si seulement une petite femme avait habité la villa des Mouettes, comme l'existence eût changé du tout au tout! Comme on eût eu du plaisir à lui montrer cette merveilleuse côte de Grâce, à la faire excursionner jusqu'à Villers, Houlgate, même jusqu'à Beuzeval! et si, le soir, on s'était couché de bonne heure, après avoir contemplé « la mer immense », au moins on aurait pu causer de choses excessivement intéressantes avant de s'endormir.

Grave problème que le choix d'une femme de campagne! Il la faut non seulement simple, vigoureuse et gaie, mais surtout vibrante. Si elle n'est pas vibrante, la villégiature nocturne perd immédiatement tout son charme. Or comment savoir qu'une femme est vibrante? Les renseignements des camarades? Il ne faut pas s'y fier. Dieu est grand, et la fatuité masculine est infinie. Et puis il y a des femmes qui vibrent à Paris, dans leur grand dodo fanfreluché de la rue Marbeuf ou Chambige, et qui deviennent d'une froideur désespérante dès qu'on transplante leurs petites habitudes dans une villa de Normandie.

Bois-Darphin avait déjà fait quelque école à cet égard. Il y avait eu des expériences pénibles, des retours maussades à la gare de Honfleur après une désillusion mutuelle, et il ne voulait recommencer qu'à bon escient.

La semaine dernière, comme la pipe fumée au soleil couchant lui avait paru énormément longue, en dépit des merveilleux tons de pourpre et d'or qui se reflétaient dans les flots, il n'y tint plus :

— Allons, se dit-il, ça ne peut pas durer. Partons en exploration à Paris. En somme, les théâtres s'ouvrent, les clubmen sont rares : il doit y avoir un choix énorme parmi les âmes sœurs.

Dès l'aube, il sautait dans le train et, à midi cinquante, il arrivait à Paris.

Parmi les liasses d'imprimés, de billets de paris et de communications diverses accumulées sur son bureau pendant son absence, il aperçut un carton jaune et rouge, aux couleurs d'Espagne qui attira immédiatement son attention. Un aimable propriétaire de Maisons-Laffitte l'invitait à la *gran corrida de toros* qu'il donnait ce jour-là dans son parc. Quatre taureaux de la *agreditada ganaderia* de don Manuel Lizaso de Tudela (Navarra) devaient courir et combattre.

— Bravo! s'écria Bois-Darphin. Cela tombe à pic. Je suis sûr que je vais trouver à cette corrida de véritables occasions d'automne.

Dès deux heures, la salle des Pas-Perdus, à la gare Saint-Lazare, présentait une animation extraordinaire. Tout ce que Paris compte de plus jolies filles connues se pressait devant le bureau des billets, avec des chapeaux catapultueux et des toilettes audacieuses. On avait, d'ailleurs, pioché la note espagnole. Beaucoup de boléros, de soutaches, de pampilles. Suzanne Aubry, une brave, n'avait pas craint d'arborer une robe de faille sang de bœuf avec ornements de jais noir, capable, à elle seule, d'exaspérer la vache la plus pacifique. Les hommes, eux aussi, avaient risqué la cravate très claire à petit nœud coulant sur le plastron sans gilet, et les souliers jaunes. On fait ce qu'on peut.

Tout ce petit monde était très gai et s'empilait dans des wagons de première classe, en se lançant de joyeux Olle! Olle! qui résonnaient gaîment sous les hautes voûtes vitrées. La plaisanterie la plus spirituelle consistait à baragouiner l'espagnol. Et quel espagnol! – *A qui habla.* – *A la disposicion de usted.* – *Caramba!* – *Cudele la fenestra.* – *Una serenada!* *Viva el Blanca Dumanoiros!*

Au milieu de toutes ces folies, Bois-Darphin, insensible aux nombreux appels qui lui venaient des wagons, suivait son idée et cherchait la femme vibrante. Tout à coup, il aperçut une grande blonde, très maigre, au nez busqué, à la physionomie expressive, grâce à des yeux qui lui mangeaient la figure.

Le fait est que ses yeux étaient vraiment extraordinaires ; bleus, immenses, flambant comme braise et frangés de cils noirs tout frisés, d'une longueur invraisemblable. Lorsqu'elle relevait ses paupières, on aurait dit qu'elle retroussait ses jupes. D'ailleurs, très maigre et plus que simplement mise.

— Bon, pensa notre châtelain, voilà une physiologie intéressante. On dirait Sarah Bernhardt à vingt ans.

Il monta à côté de l'inconnue et entama immédiatement la conversation. Elle s'appelait Marguerite Reschal et était danseuse à la Gaîté, aux appointements de cent vingt francs par mois. Quatre francs par jour. Quelques amis, mais pas d'amant. En somme, pas très heureuse. Et pourtant elle ne demandait qu'à s'attacher d'une manière durable.

Elle avait, en lançant ces derniers mots, relevé ses diables de paupières, et Bois-Darphin, ébloui, fasciné, allait, dès Achères, risquer une fulminante déclaration. Mais il se contint. Il fallait auparavant voir, étudier.

On était arrivé à Maisons-Laffitte. Les voyageurs prirent d'assaut les fiacres dont les cochers portaient un brassard aux couleurs espagnoles, et, moins de cinq minutes après, on s'arrêtait devant le parc où avait lieu la corrida. Dès l'entrée, un spectacle charmant. Tout autour d'une arène circulaire s'étendaient les tribunes pavoisées de rouge et de

jaune et remplies d'une foule bariolée, empilée sur les banquettes de velours. Au centre, au-dessus du torril, *plaza de toros*, la tribune présidentielle, avec, à gauche, un orchestre jouant les airs les plus entraînants de *Carmen*. Puis, tout autour de la piste, sur des oriflammes, les noms des toréadors célèbres ; Mazantini, Lagartijo, Cara Ancha, etc.

Le président agita son mouchoir ; un trompette envoya dans les airs deux appels sonores, et le cortège fit son entrée. En tête, un clubmen connu, coiffé du large sombrero et domptant un cheval andalou des plus difficiles. Ensuite venait le cortège : D'abord, les deux espadas ; José Ruiz, dit Joseito, en costume vert et or, et Raimundo Quintas, grenat et or. Puis le picador Emilio Sales, dit Cento Magno, armé de la lance et juché sur une grande haridelle toute caparaçonnée de cuir, suivi des quatre banderilleros : Tomas Martinez, dit el Pito, en vert et argent ; Enrique Ruiz, dit el Andaluz, en jaune et argent ; Nicanor Manjon, en bleu foncé et noir, et enfin Gabriel Gomez, dit el Lagrima, en violet et argent. Cette petite troupe, en bas de soie rose et en escarpins, drapée fièrement dans les manteaux aux couleurs éclatantes, défila le poing sur la hanche, précédant l'attelage de six chevaux traînant la valée et destiné à emporter les cadavres.

Les liliadores envoyèrent leur manteau à la volée sur le rebord de l'« olive », puis, sur un nouvel

appel de trompette, le combat commença. D'abord, le jeu de la muleta, puis la posa des banderilles de luxe, garnies de rubans et de fleurs, puis les attaques du picador, puis enfin la mort du taureau avec toutes les passes traditionnelles de la capa rouge. Marguerite Reschal suivait les phases du combat avec une attention extraordinaire ; à chaque coup d'adresse, à chaque passe savante, à chaque banderille adroitement plantée de chaque côté du garrot, ses narines palpaient, elle battait des mains avec frénésie, et, sous son corsage, sa gorge montait et descendait avec ces ondulations précipitées que les femmes de théâtre savent soulever pour simuler l'émotion. Mais, quand vint le moment de la *muerte*, quand le matador José Ruiz, avec son masque pâle et glabre d'empereur romain, se fut campé, l'épée haute, devant la bête immobile et fascinée, lorsque d'un coup magistralement donné, il lui eut entré sa lame tout entière juste entre les deux épaules, Marguerite Reschal poussa un cri, en se jetant, dans les bras de son compagnon, et elle murmura d'une voix pâmée : « Maman ! maman ! » avec des yeux étranges, convulsés, partis vers je ne sais quel pays fantastique...

— Mademoiselle, dit Bois-Darphin, en la relevant, voulez-vous me faire l'honneur de venir finir la saison chez moi, dans la villa des Mouettes ?

— Moi ? monsieur, et pourquoi ?

— Mon Dieu... tout simplement pour appeler madame votre mère avec l'accent que vous aviez tout à l'heure.

## LE DOUBLE LOUIS



**L**E JOUR TOMBAIT. Installé dans une maison de Mesnil-la-Comtesse, le capitaine d'Esperon, botté, éperonné, couvert de poussière, venait de donner des ordres à son maréchal des logis chef Chambenoit – cantonné dans une ferme juste en face de lui, de l'autre côté du chemin qui conduit de Lesmont à Betignicourt.

Une brute ce Chambenoit, archi-réengagé, ivrogne, si mal tenu que son capitaine lui achetait de temps en temps, à ses frais, une tunique neuve, dès le lendemain couverte de taches, mais inspirait quand même un certain respect aux cavaliers, grâce à son ancienneté, à sa stature herculéenne et à ses moustaches de brigand calabrais.

— Chambenoit, si vous n'aviez pas vos moustaches, disait parfois d'Esperon au chef, je vous ferais casser.

Enfin il faut bien prendre, pendant les grandes manœuvres, ses auxiliaires non comme on les voudrait, mais comme ils sont. Le capitaine déballa son nécessaire, se rasa, se parfuma, toujours soigné « comme pour le bal », puis ainsi rafraîchi, la raie impeccable, les crocs fièrement retroussés il regarda le va-et-vient de ses dragons à travers le village,

toujours intéressé par les multiples détails de cette vie militaire, où chaque sonnerie a une signification symbolique, où chaque travail accompli – si humble qu’il paraisse – a pour objectif la grandeur de la patrie.

Chambenoit qui – en fait d’acte symbolique – venait d’avalier un verre de mêlé-cassis à l’auberge, rentra dans la ferme en essuyant du revers de sa main ses moustaches poisseuses, et le capitaine, s’asseyant à une table, écouta rêveur les notes lentes et mélancoliques de l’extinction des feux qui résonnaient en avant du cantonnement.

La journée avait été dure, mais bonne. Après quelques escarmouches, à la sortie du bois d’Anjou, avec les troupes de la division Colbert figurant l’ennemi, on les avait poursuivies sur la route de Perthes, on les serrant de près, et le choc s’était produit auprès d’Arcis, avec un bon temps de galop bien réglé, bien aligné, à travers les trèfles et les chaumes. Ah! la belle chevauchée!... Si ça avait été pour de bon!... Allons, allons, assez de réflexions, il fallait étudier le thème du lendemain.

Et d’Esperon, penché sur la carte d’état-major, se mit à lire :

« Une armée du nord s’avance de Châlons vers Troyes où est signalée l’armée ennemie.

Le 10 septembre, la cavalerie a atteint l'Aube. La cavalerie ennemie, composée de quatre brigades avec deux batteries d'artillerie, s'est repliée derrière les bois au sud du village de Vineto ; il faut la rojeter sur l'armée du sud !...

À ce moment, l'on frappa à la porte ; sans doute, le vagemestre apportant une lettre de la marquise. Tous les jours, du château des Haudriettes, celle-ci envoyait à son bien-aimé, dont elle connaissait l'itinéraire, étape par étape, un mot tout parfumé de tendresse...

— Entrez ! dit le capitaine.

À la place de l'adjudant vagemestre, il vit apparaître une jeune bonne, fraîche, appétissante, avec des cheveux blonds ébouriffés qui, sous le bonnet blanc, faisaient, autour du front, comme une nimbe d'or.

La taille, un peu épaisse, était moulée dans une robe de toile Oxford bleue, simple et très propre ; les attaches étaient communes, mais le cou émergeait nu et blanc, la gorge ronde et ferme était pleine de promesse, et sans être précisément jolie, la petite personne avait la beauté du diable et exhalait une bonne odeur de lilas et de printemps.

— Madame m'envoie savoir si monsieur le capitaine n'a besoin de rien ? dit la petite bonne en montrant ses dents.

— Non, mon enfant, remerciez votre maîtresse, j'ai tout ce qu'il me faut.

— Alors, je vais faire la couverture.

Elle se pencha sur le lit, et se mit en devoir de tapoter les oreillers, tandis que ce mouvement d'inclinaison retroussait par derrière la jupe bleue déjà assez courte et montrait dans un bas rayé un mollet rond, ferme, bien cambré. Un nuage passa sur les yeux de d'Esperon. Depuis huit jours qu'il était aux manœuvres, il avait mené une existence quasi monacale, et sa continence avait été absolue – huit jours de vie au grand air, à trente ans, avec les plantureux repas des auberges et les longues randonnées en selle. Sans mentir, il avait pu assurer, lui aussi, chaque jour, la marquise de sa fidélité absolue. Et voilà qu'il se sentait tout à coup pris d'une frénésie de désir bestial pour cette petite domestique, lui, le beau d'Esperon, lui qui n'en était plus à compter ses succès parmi les femmes du monde les plus exquises ou les courtisanes les plus cotées.

Un moment, il eut honte de lui-même, et s'efforça de penser à autre chose, en détournant les yeux, mais une chaude bouffée lui monta au cerveau ; il entendit dans ses oreilles son sang qui retentissait à chaque pulsation avec un bruit de cymbale – il n'avait qu'à demander, qu'à vouloir, et cette petite allait tomber dans ses bras avec une docilité touchante – il se leva tout à coup de sa chaise et bon-

dissant vers la fillette, il l'enlaça dans ses bras, cherchant à l'entraîner avec lui vers le lit : – Non, décidément, je n'ai pus encore tout ce qu'il me faut.

Mais à sa grande surprise, elle se dégagea, toute frémissante d'indignation, rouge de honte ; avec une farouche énergie nerveuse, elle repoussa les mains qui voulaient l'étreindre ; il y eut un instant de lutte, puis, décoiffée, elle se fit enfin libre, et se retirant dans un coin de la chambre, elle se cacha la tête dans ses mains, paraissant pleurer.

D'Esperon eut la vague sensation qu'il venait de commettre une sottise, peut-être pis, une mauvaise action, en s'attaquant à cette enfant si vertueuse, si pure, si chaste ! Il reconnaissait bien mal la confiance qu'on avait eue en lui, et l'hospitalité qui lui était offerte, en sa qualité d'officier français, sous un toit d'honnêtes gens. Aussi quelle idée avait-il eu de songer à cette petite bonne ? Un peu embarrassé, il murmura :

— Mademoiselle... je reconnais que j'ai eu tort. Pardonnez un moment d'oubli, un instant d'entraînement physique...

Mais la petite, tout en relissant ses cheveux d'or, et en rajustant son corsage, disait entre deux sanglots :

— Vous m'avez méprisée ! Vous m'avez prise pour une dévergondée, pour une fille de rien, capable de se livrer au premier venu !

— Mais non, mon enfant. Je n'ai pas réfléchi. Voilà tout.

— Je suis honnête, entendez-vous!... et je vais tout conter à madame.

— Ah! sapristi, non, ne faites pas ça!

Le capitaine venait d'entrevoir le scandale, une plainte remontant peut-être jusqu'au général de Colbert, précisément en relation mondaine avec la marquise. Il frémit, et, cherchant dans sa bourse, il trouva un double louis d'or, un Louis XVIII au petit collet, qu'il s'empressa de glisser dans la main de la petite bonne. Puis, la voyant toute rassérénée par cette bonne aubaine de quarante francs, il la poussa vers la porte, sans écouter ses remerciements entremêlés de nouvelles protestations de vertu et d'innocence.

Cependant cette lutte lui avait donné chaud. En s'épongeant le front, il s'approcha de la fenêtre qu'il ouvrit toute grande, et huma à pleins poumons le bon air frais de la nuit. Neuf heures sonnèrent dans le lointain au clocher de Lesmont et, tout à coup, dans l'obscurité, il distingua un petit bonnet blanc. Il se pencha, et reconnut sous ce bonnet le minois éveillé de la petite bonne. Elle traversa la rue à pas furtifs, et se dirigeant sur la ferme, elle ouvrit la porte avec précaution, et disparut.

— Tiens, tiens, pensa d'Esperon, qu'est-ce qu'elle va donc faire dans la ferme à cette heure-ci, la vertueuse petite bonne? C'est bien bizarre.

La nuit était lourde, la température accablante. Le capitaine ne pouvant dormir, resta à fumer des cigarettes au balcon, et, vers les minuit, il entendit un bruit de baissers, et entrevit une silhouette moustachue qui reconduisait la blondinette.

Celle-ci avait son bonnet posé très de travers sur ses cheveux ébouriffés, et la silhouette ressemblait terriblement à celle du maréchal des logis chef.

— Ce vieux poivraud de Chambenoit ! avec cette jolie fille ! s'exclama d'Esperon. Ce serait trop fort ! Ce n'est pas possible. J'ai dû rêver ! Mais il n'eut plus de doute lorsque le lendemain, le marchef venant régler avec lui le cahier des ordinaires étala, goguenard, parmi la monnaie blanche du boni, une pièce de quarante francs, un beau double louis, le Louis XVIII à petit collet, que d'Esperon avait donné la veille pour racheter son manque de respect à l'égard de la petite bonne, si honnête et si vertueuse !

## DANS LE BLEU!...



*Mademoiselle Elisabeth Komunoy  
à la baronne de Bigoudi.*

*Paris, 16 mars 1896.*

« Ma chère Yvonne,

» Je viens d'avoir une aventure bien mortifiante, et je m'adresse à ton expérience de femme mariée pour conseiller mes seize ans.

« Tu connais sans doute Armand Cafetière, l'académicien qui vient souvent dîner à la maison. À première vue, il n'est pas joli, joli, avec son visage ravagé, ses cheveux rares et longs, tombant sur le collet peu immaculé de l'habit et ses lunettes à branche d'or; mais, à la longue on s'y fait et l'on finit par trouver une certaine expression à cette physionomie ingrate et à ces petits yeux clignotants, d'un bleu pâle, très doux.

» Mais c'est surtout quand il parle qu'il vous séduit. Il commence au potage et ne finit qu'au dessert, tout en ponctuant son discours de gestes nobles et en mangeant comme un ogre, mais avec une suprême élégance. Jamais je n'ai vu chez nous un convive autant parler ni autant manger. C'est merveilleux.

D'ailleurs maman, dès que Cafetière commence son discours, impose silence avec une petite sonnette d'argent qu'elle a placée auprès de son couvert, et les autres ne doivent rien dire sans avoir préalablement demandé la parole : aussi préfèrent-ils renoncer à la lutte, et ils se contentent de ruminer pensifs, résignés et silencieux.

Une conférence dînatoire.

Moi, c'est le cas de le dire, j'en perds le boire et le manger. Je ne touche à aucun plat. Je me suspends toute entière aux lèvres exsangues et un peu grosses de l'orateur. J'oublie son nez bourgeonné, orné d'une verrue avec de petits poils et ses dents enchâssées dans du pain d'épice, pour ne plus écouter que ses belles paroles, ses périodes sonores et leur rythme, qui font entendre à mon oreille comme une musique céleste. Il semble qu'il m'ouvre comme une large vision sur l'infini. Car, vois-tu, ma chère Yvonne, il y a dans cet homme du prêtre et de l'apôtre ; il aime beaucoup la dinde truffée et le sorbet au marasquin, mais il plane, quand même, dans l'éther. Parfois, après une envolée dans le bleu, j'ai surpris miss Jackson, ma vieille gouvernante anglaise pourtant assez revêche de sa nature, qui avait les larmes aux yeux. Tout cela est nécessaire pour t'expliquer mon état moral. Ne te moque pas de moi. Peu à peu, je suis devenue follement amoureuse d'Armand Cafetière. Sa parole restait en mon cœur comme un

baume divin, et je sentais, quand il s'en allait, en reprenant dans un coin son gibus à rebrousse-pois, une tendresse dans mon âme ravie.

» Juge de mon émotion lorsqu'on m'eût conduite à *Myrtale* son grand drame à l'Ambigu-Lyrique. Il n'agit d'un vrai sénateur, un sénateur romain, bien entendu, car, s'il se fût agi d'un sénateur français, ce n'eût pas été convenable, et maman ne m'eût pas emmenée. Ce sénateur est éperdument épris de la courtisane *Myrtale*, ex-prêtresse de *Vénus*, comme qui dirait une ancienne cocotte; mais, touchée par la grâce, celle-ci s'est faite chrétienne, si bien qu'elle a de grandes chances pour être dévorée par les fauves, dans l'arène du cirque. Le sénateur *Ramollinus* lui apporte l'ordre de l'empereur; mais, aussitôt qu'il voit *Myrtale* – c'est *Dora Riflhardt* qui tient la rôle – il tomba en extase et lui propose trois latents et cinquante sesterces, en échange de je ne sais plus quoi. Mais *Myrtale* le relève, et, avec une belle voix inspirée – oh! cette voix! – elle lui chante :

Ô femme, fange impure et triste que nous sommes,  
Celui-là serait peu semblable aux autres hommes  
Qui pour nous relever, nous donnerait la main!  
Le jour qu'il nous ferait serait sans lendemain,  
Car ce qu'il aimerait en nous, ce serait l'âme!...

Et le vieux sénateur, enthousiasmé par les poses plastiques et la robe collante de *Dora Riflhardt*, une

robe blanche qui moulait les formes à la croire nue, s'écrie, dans un bel élan d'enthousiasme mystique :

Oui, si ton pas divin au martyr te mène  
Plus haut que ne pourrait monter la force humaine,  
Pour suivre jusqu'au bout son chemin triomphant,  
Prends moi contre ton cœur, comme un petit enfant...

» Voilà une expression trouvée ! Il paraît en effet, que Ramollinus veut être traité en petit enfant !

» Bref, elle le décide, et ils partent tous les deux, tendrement enlacés, vers le cirque, au milieu d'une radiation mystérieuse, tandis que les orgues sacrés font entendre des harmonies, douces et câlines comme un souffle céleste, harmonies auxquelles sa mêlent des rugissements de lion, obtenus, m'a dit papa, en soufflant très fort dans un verre de lampe.

» Les martyrs n'ont été dévorés qu'à la cantonade, mais j'ai entendu leurs os qui craquaient – des boîtes à cigares qu'on écrase dans les coulisses – et je me suis mise à pleurer, à pleurer, reconnaissante à Cafetière des douces larmes qu'il me faisait répandre grâce à son beau talent. Dès lors ç'a été une obsession. Le soir, quand je m'endormais dans mon petit lit blanc de jeune fille, il me semblait que le poète m'apparaissait, souriant, dans les rideaux, avec ses longs cheveux bouclés, ses lunettes, sa verrue à poils et de grandes ailes qui m'éventaient doucement ou faisant « Frou ! Frou ! » Seulement, les rôles étaient renversés : c'est lui qui me prêchait la bonne

parole, un peu comme M. Delmas dans la *Thébaïde*, et moi, je m'envolais avec lui plus haut, toujours plus haut... Une extase délicieuse ! Et dans mon sommeil, j'appelais, énervée : « Armand ! » tant et tant que miss Jackson a cru, un soir, qu'il y avait un monsieur dans ma chambre ; elle est accourue, indignée, très comique avec son bonnet de nuit de travers et ses papillotes ; mais quand elle a su que je parlais simplement à l'âme de Cafetière, elle s'est rassurée et est retournée dans son lit, me laissant seule avec sa pensée.

» Un beau jour, je me suis décidée à lui écrire ; mais, pour un tel homme, la prose était insuffisante ; il fallait le langage des dieux. J'ai acheté un cours de prosodie, un dictionnaire de rimes riches, les plus riches que j'aie pu trouver, et je me suis mise à la besogne, sous l'œil attendri de ma gouvernante, qui, malheureusement, en sa qualité de fille d'Albion, n'avait que des notions très insuffisantes sur la versification française.

» Je n'avais pus, d'ailleurs, parlé de mon projet à maman, craignant qu'elle ne se moquât de sa petite fille romanesque, et je travaillais le soir dans ma chambre, quand tout le monde était couché, pleine de mon sujet au point de ne pas entendre les heures qui sonnaient lentement dans le silence nocturne, écrivant, biffant et raturant jusqu'à l'aurore, avec les cheveux épars et le peignoir entr'ouvert, comme une

muse que le génie de l'inspiration aurait enfiévrée de son souffle.

» Au petit jour seulement, je m'endormais brisée, exténué, mais bien heureuse, et quand notre académicien revenait dîner à la maison, apportant cette éloquence et cet appétit dont il avait le secret, je me sentais défaillir. De grosses bouffées de sang me montaient aux joues, j'avais des bourdonnements dans les oreilles, et il me semblait qu'Armand devait lire mon secret dans mes yeux, fatigués par le travail et les veilles.

» Enfin, avant-hier, ayant achevé mon poème, non sans peine, j'achetai une belle feuille de papier satiné, avec des amours qui se poursuivaient, le long de la marge, au milieu de guirlandes de roses, et après avoir inscrit en tête :

À ARMAND CAFETIÈRE  
*de l'Académie française*  
*Hommage lyrique*

j'écrivis de ma plus belle plume l'ode enthousiaste que j'avais conçue en son honneur, le la lus à miss Jackson, qui m'affirma que c'était aussi beau que le *Paradis perdu* de Milton ; aussi je profitai de son enthousiasme pour la prier de m'accompagner le lendemain chez le maître, auquel je voulais déclamer moi-même mon œuvre.

» Ma gouvernante s'exclama. Ce que je demandais était tout à fait *shocking*, tout à fait contraire aux règles du *cant* et de la *respectability*. Biais je lui en dis tant et tant, je manifestai un tel désespoir qu'elle finit par se laisser convaincre et me promit de me conduire chez mon Armand, à la seule condition qu'elle assisterait tout le temps à l'entrevue.

» Cafetière demeurait au sixième, dans un petit appartement de la rue Monsieur-le-Prince, avec un escalier où flottaient de vagues relents de miroton. Je sonnai. Il faillit tomber à la renverse en m'apercevant avec Miss, et moi, je ne fus pas moins étonnée en le voyant emmitouflé dans une houppelande grise maculée de taches et coiffé d'un bonnet peut-être grec, mais surtout graisseux.

» Cependant sans me laisser influencer par cette impression première, je m'avançai au milieu de la chambre et, me jetant à genoux je déroutai mon beau papier et je commençai, très émue :

À ARMAND CAFETIÈRE  
Ô vous, dont le nom brille...

Mais à ma grande surprise, il n'eut pas plus tôt entendu ce premier vers qu'il m'arrêta net en disant :

» — Ma chère petite, il ne faut jamais parler de choses qu'on ne connaît pas.

» Et il me poussa doucement vers la porte avec miss Jackson, qui, elle non plus, ne sait pas de quelles

choses je n'aurais pas dû parler. Est-ce que tu comprendras, toi, mon Yvonne, et voudras-tu me dire ce que mon exorde avait d'extraordinaire ?

» ÉLISABETH »

## EN LOTERIE



**L**A *Fiancée en loterie!* nous dit Grangeneuve, après avoir jeté un regard sur le programme de théâtre, cela me rappelle le temps où la belle Caro, alors dans toute sa gloire, donnait une fois par semaine un dîner de dix couverts. Elle se mettait en loterie, et le gagnant restait, lorsqu'à minuit les autres convives se retiraient discrètement après avoir souhaité une bonne nuit à l'heureux gaillard. D'ailleurs, Caro tenait à ce que le gros lot fût apprécié... Et la nuit était toujours exquise.

— Et à combien étaient les billets? demanda le baron Pingret.

— Ma foi, mon cher ami, cela a varié beaucoup. Après la guerre, on ne craignait pas d'aller jusqu'à mille francs; je vous assure que ça les valait, et la nuit en question si bonne qu'elle fût, rapportait facilement cinq cents louis à l'amphitryonne. Il fallait, d'ailleurs, défalquer de ce bénéfice les frais divers, les fleurs, le menu des plus soignés, les vins extraordinaires, et les toilettes tant d'extérieur que... d'intérieur, toujours d'une élégance catapultueuse. Puis, les dîners ont continué par intermittence, lorsque Caro n'était pas à Pétersbourg ou à Monte-Carlo, mais je dois reconnaître que le prix des billets

avait baissé, cinq cents francs, trois cents francs, cent francs même. Il y a deux ans, ils n'étaient plus qu'à cinquante francs, et je me souviens d'avoir assisté, certain soir, à une scène des plus pénibles.

— ConteZ-nous cela, Grangeneuve. C'est avec ces documents-là qu'on écrit l'histoire.

— Eh bien, messieurs j'avais reçu de Caro une invitation sur ce papier satiné, eau du Nil que je connaissais si bien, avec cette écriture anglaise, élégante, dont la vue seule me rappelait les meilleures heures de ma jeunesse. Rien qu'à respirer le parfum qui se dégageait de l'enveloppe, je revoyais le Grand-Six de la Maison d'or, la terrasse des Ambassadeurs, Mabilles, les samedis du Cirque, les planches de Trouville, la villa des Fleurs à Aix, tous les cadres ensoleillés où s'était écoulée ma jeunesse heureuse, et où Caro avait toujours apparu comme la reine de la grande vie.

— Caro est dans nos murs ! disait le chœur des fêtards. Alors, on va pouvoir s'amuser.

Je mis donc avec un véritable plaisir la carte à ma glace, la carte évocatrice qui me rajeunissait, et je répondis que j'acceptais. Puis, à huit heures, j'arrivai dans le petit hôtel de la rue Murillo qui exhalait comme une vague odeur de renfermé et de fleurs flétries. J'entrai dans le salon brillamment illuminé, ce salon où je crois bien, ma parole, que j'avais exécuté jadis des « cavalier seul » sur les mains, per-

formance dont je serais aujourd'hui tout à fait incapable, et je retrouvai trois ou quatre de mes contemporains, plus une demi-douzaine de petits jeunes, un peu intimidés, mais qui sans doute n'avait pas été fâchés de dire avec désinvolture, le soir chez Maxim's, à l'heure de l'apéritif :

— Je me sauve. J'ai un dîner très chic ce soir chez « la vieille Caro ».

Évidemment, pour eux, elle devait être « la vieille ». Moi, qui la voyais surtout à travers mes souvenirs, je la trouvais encore charmante avec sa haute taille restée svelte, son élégance instinctive, ses bras d'un galbe si pur et cette gorge merveilleuse, doux oreiller où l'on avait pu parfois reposer sa tête, et oublier momentanément les soucis de l'existence. Le déshabillé qui tenait le milieu entre le peignoir et la robe de bal, était en gros crépon de soie lilas ; une garniture de volants de dentelle entourait les épaules et tombait devant, encadrant des quilles de mousseline de soie ivoire plissée ; tout cela vaporeux, froufroutant, dans une teinte un peu effacée, un peu mélancolique, admirablement choisie.

Mais évidemment, en dépit de l'art déployé, la figure n'était plus ce qu'elle avait été ; le blond des cheveux trop dorés paraissait peu orthodoxe, il y avait un commencement d'empâtement autour du menton, et sous les beaux yeux vert de mer, ces yeux longs qui partaient si bien, convulsés vers les para-

dis artificiels, il y avait comme des égratignures, laissées par la griffe du temps, un peu comme ces fines zébrures que les pattes des moineaux tracent sur la neige. Pour l'observateur attentif, c'était le combat acharné, terrible, la lutte pour l'amour, bien autrement désespérée que la lutte pour la vie.

Mais que de bons fruits savoureux, bien à point, à récolter encore dans ces automnes ! et combien je plains ceux qui n'ont jamais compris la douceur infinie de ces couchers de soleil ! Ce n'est pas pour rien que les peintres ont couronné leurs bacchantes avec les pampres de Septembre, et celui qui n'a jamais aimé la femme de trente ans chantée par Balzac – même la femme de trente et quelques – ne connaît pas la plénitude de la tendresse, ni la volupté si complète qu'elle confine aux larmes.

Le dîner fut très gai. Caro tenait impeccablement son rôle de maîtresse de maison, vive, enjouée, au point de donner de l'esprit aux plus moroses, sachant écouter, renvoyer la balle avec des mots imprévus, des aperçus étranges, des paradoxes amusants dont il était impossible de ne pas apprécier la mordante ironie. Elle souriait doucement, posément, juste assez pour montrer ses dents qui étaient fort belles, mais pas assez pour creuser des plis inutiles sur le visage ; et, tout en mangeant, avec de gracieux mouvements de doigts chargés de bagues, tout en tenant le dé de la conversation avec un brio étourdis-

sant, elle surveillait du coin de l'œil le service, prévoyante, attentionnée, en femme qui a beaucoup vu, et beaucoup reçu. – Honni soit qui mal y pense.

Aux bouts de table, les petits jeunes parlaient peu, n'observaient guère, mangeaient comme des ogres, buvaient comme des Templiers, et parfois, après quelque plaisanterie, éclataient d'un gros rire sonore pour bien montrer qu'ils avaient compris, et n'étaient pas aussi bêtes que leur mutisme auraient pu le faire supposer.

Après le dessert, on passa au salon, on alluma les cigares, et chacun alla s'étendre sur les sièges moelleux avec ce laisser-aller propice à la digestion, et cet affalement caractéristique des gens ayant dîné chez une femme galante. Et là, à travers les spirales de la fumée, il me fut visible que Caro cherchait à allumer ses convives. Elle allait de l'un à l'autre, sous prétexte de porter le café, ou de verser la liqueur, se penchant sur les dossiers, s'asseyant familièrement sur les bras des fauteuils, dégustant le petit verre de l'un ou prenant dans sa bouche la cigarette de l'autre, frôleuse, aguichante, toute à tous ; chacun se laissait faire avec une nonchalance béate de pacha un peu alourdi par les viandes et le vin.

Puis, à dix heures, avant que personne eût encore songé au départ, Caro cria tout à coup :

– Messieurs, vous connaissez les usages de la maison. Vous êtes dix, je me mets en loterie.

Il y eut un silence pénible. Plusieurs convives, effarés, jetèrent un coup d'œil sur la pendule comme des gens qui songeraient vaguement à fuir ; les petits jeunes paraissaient consternés et semblaient ne pas comprendre, Caro sentit cette impression navrante, mais comment reculer ? comment avouer la défaite ? Avec une gaieté qui sonnait faux, d'une voix altérée, elle continua brièvement :

— Comme je sais que les temps sont durs, et comme je tiens compte du krach des mines d'or, je n'ai mis les billets qu'à cinquante francs. Allons, messieurs, prenez vos billets.

Elle se campa toute droite, me tendant cette corbeille en filigrane de Venise que je connaissais si bien, cette corbeille ou tant de mains avaient plongé frémissantes, dans l'espoir de gagner le bienheureux lot.

Pourquoi commençait-elle par moi ? Avait-elle deviné ma sympathie instinctive, et avait-elle l'espoir que mon exemple entraînerait les autres ? Je la regardai, et je m'aperçus que sa main tremblait et qu'au coin de ses grands yeux verts de mer il y avait une larme toute prête à tomber.

Alors, messieurs, moquez-vous de moi si vous voulez, mais je me sentis envahi par une pitié inexprimable et très remué, voulant lui éviter l'affront que je pressentais je m'écriai d'un ton triomphant :

— Puisque je suis premier preneur, vous me permettez, ma chère amie, de prendre... les dix billets.

Il y eut quelques timides protestations contre l'illégalité de mon procédé parmi mes contemporains, mais les petits jeunes parurent soulagés d'un grand poids. Quant à moi, je n'oublierai jamais le regard de reconnaissance profonde, attendrie, surhumaine, que me lança Caro, et ma foi, comme c'était une bonne fille, je dois dire qu'elle me récompensa royalement en me donnant une nuit qui compte parmi les plus fortement heureuses de mon existence, et dont je ne puis jamais me souvenir sans un petit frisson dans les moelles.

## LA DOUBLURE



UNE DANSEUSE ! nous dit Maxence. Qui de vous ne s'est pas demandé ce que devenaient dans la vie ces jolies filles ?

Ah ! la réalité est loin du rêve ! Tenez, vous avez connu jadis à l'Éden, la petite Moïna Driffaud, presque une enfant encore, jolie comme un cœur, mais ayant à vos yeux, mes bons amis, deux torts graves. D'abord, on ne s'appelle pas Moïna, le duc d'Arcole dont les décisions font loi, l'avait déclaré non sans quelque raison ; ensuite on n'a pas le droit de croire à son *art* comme cette enthousiaste ballerine, alors que les petites camarades, une fois la représentation terminée, s'en allaient faire la fête dans les bastringues ou souper dans les restaurants du Boulevard, Moïna rentrait bien vite dans son modeste logement de la rue Godot-de-Mauroy, afin d'être « en forme » pour la leçon du lendemain.

Et, dès neuf heures du matin, elle revêtait son costume de travail : corsage de nansouk blanc, trois jupons de tartalane, pantalon de percale roulé dans les jarretières pour bien laisser voir les genoux, et guêtres de tricot bleu ; et alors, sous la direction de la maîtresse de ballet, elle se *tournait*, elle se *casait*, elle habituaient ses pauvres pieds, tibias, talons et

genoux à se mettre en dehors et à demeurer d'eux-mêmes en ligne parallèle, ce qu'on appelle *en première*; pendant des heures elle exécutait des *pliés*, des *ronds de jambes*, des *petits et grands battements*, des *brisés de Télémaque*, que sais-je! tout cela sans cesser de sourire, jusqu'au moment où haletante, couverte de sueur, elle regrimpait bien vite dans sa loge pour se changer de la tête aux pieds et croquer n'importe quoi avant la répétition qui commençait à deux heures.

À ce jeu-là, sa jeune poitrine avait des maigreurs de chèvre, et son dos montrait la raie de misère, mais la tête avait une expression virginale qui ravissait, éclairée par deux yeux superbes où flambait la foi; les jambes fines, nerveuses, exécutaient on ne peut mieux, dans le style noble, les *pirouettes*, les *fouettés*, tous les problèmes les plus ardues de ce métier difficile et qui exige tant d'entraînement. Enfin elle était devenue une artiste, une véritable artiste, et malgré son jeune âge, plusieurs fois Egidio Rossi l'avait fait sortir des ensembles et lui avait confié des variations.

L'Éden disparut pour se transformer, après maints avatars, en manège vélocipédique, et la petite Moïna partit je ne sais où pour gagner sa vie sur quelque scène de province. Je l'avais à peu près oubliée lorsque le mois dernier, je reçus sa visite. C'était maintenant une belle créature, un peu

maigre, mais admirablement faite, et toujours sur la figure mélancolique ces deux grands yeux de braise dont aucune déception n'avait pu éteindre le flamboiement mystique. Sa tenue plus que modeste, son chapeau défraîchi, et sa jaquette en caracul me prouvaient d'ailleurs que la fortune n'était pas venue.

— Monsieur, me dit-elle, j'ai appris que vous aviez un ballet en répétition aux Folies-Plastiques, la *Belle au Bois dormant*, et si le rôle du « Prince » n'est pas distribué, je vous supplierai de me recommander au directeur afin qu'il me soit confié. Vous me connaissez depuis longtemps, vous savez ce que je puis faire ; je porte bien le travesti, et, toute modestie à part, je puis dire que je connais mon métier.

— Certes, mademoiselle, vous en savez cent fois plus qu'il n'en faut pour un ballet-féerie comme le mien, et, quant à moi, je serais ravi de vous avoir comme interprète. Ce serait certainement un atout dans la partie que je vais risquer. Aujourd'hui même j'irai parler au directeur.

— Ah, monsieur, s'écria la danseuse, dans un élan de reconnaissance, si vous m'obteniez cet engagement-là, vous me sauveriez la vie ! Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

Le jour même, je me précipitais chez Dubard, le directeur, et je lui présentais ma requête, plaidant avec chaleur la cause de ma protégée, m'étendant avec complaisance sur ses mérites, sur sa science

chorégraphique, sur ses pointes impeccables, mais le gros Dubard m'arrêta d'un geste :

— Ta! ta! ta! Tout ce que vous me racontez là est charmant, mais je n'ai jamais entendu parler de votre Moïna Driflaud.

— Elle a été jadis à l'Éden, elle a créé des rôles importants dans *Cour d'amour*, dans *Sieba* et dans la dernière reprise d'*Excelsior* en 89.

— A-t-elle un nom connu dans la haute galanterie ?

— Oh ! pas du tout.

— Alors, mon cher, je n'en ai que faire. Ici, il me faut moins des danseuses-étoiles que des femmes haut-cotées dont l'exhibition attire les gigolos et remplit les avant-scènes. Ainsi, devinez à qui j'ai confié le rôle du Prince dans votre machine ? Je vous le donne en mille. À Liane de Fosford.

— Mais, elle ne sait rien, ni mimer, ni se tenir, ni marcher !

— Bah, elle est très jolie, elle a des diamants superbes ; elle connaît tout le petit pensionnat de Baris et de Maxim's... Pour le reste, on le lui apprendra.

Je sentis la bataille perdue, mais tout à coup, il me vint une idée :

— Écoutez, lui dis-je, je la connais votre Liane, elle est exquise, mais ce n'est pas la conscience artistique qui la gêne. Le soir où elle aura un dîner amusant, ou une vadrouille montmartroise, elle nous

plantera là, sans remords, et nous ne pourrons pas Jouer *la Belle au Bois dormant*.

— Dame, dit Dubard assombri, cela pourra bien nous arriver.

— Tout le temps ! Si vous ne voulez pas être accroché, il vous faut absolument une doublure pour le rôle du prince. Eh bien, prenez ma Moïna.

— Vous avez peut-être raison... Faites venir votre protégée. Si l'affaire marche, je l'enverrai chez Landolf afin qu'on exécute un second costume de chasseur exactement pareil à celui de Liane.

Ce n'était pas tout à fait la réponse que j'avais espéré rapporter à ma petite amie. Elle me regarda effarée. Doubler une demoiselle de Fosford la révoltait, mais je fis miroiter à ses yeux la perspective presque certaine de jouer le rôle. Liane se fatiguerait vite. Cette continuité de service gênerait ses amours, ses plaisirs, et quand le public aurait vu une fois le Prince personnifié par une véritable danseuse, il ne voudrait plus d'autre interprète. En tout cas, c'était une chance à courir.

— C'est bien, me dit-elle après un moment de réflexion. Je n'ai pas le droit, dans ma situation, de refuser. Ce sera toujours du pain, en attendant mieux. J'irai voir M. Dubard.

Le marché fut vite conclu ; Moïna n'était pas bien exigeante, et l'intelligent directeur avait compris l'utilité que pouvait avoir dans sa troupe la pré-

sence de cette danseuse dont la réapparition ferait certainement plaisir aux anciens abonnés et aux clubmen qui fréquentaient jadis le hall de la rue Boudreau.

La première de la *Belle au Bois dormant* eut lieu ; le succès de Liane fut incontestable. Impossible de mieux remplir un maillot vert pomme.

Grisée par les applaudissements qui saluaient son apparition dans la forêt magique, elle tint bon, et chaque soir, régulièrement, vers les neuf heures, elle était à son poste.

— Jamais je ne jouerai, me disait tristement Moïna.

— Espérez, lui disais-je, qui sait ? En dehors du caprice, un accident, une indisposition... Est-ce qu'on sait jamais ?

Or, hier au soir, le plus grand désarroi régnait dans les coulisses des Folies-Plastiques. Il était neuf heures moins le quart et personne n'avait encore entendu parler de Liane.

— Vous n'avez pas vu madame de Fosford ? disait le régisseur.

— Non, répondait l'avertisseur consterné. J'ai téléphoné à son hôtel. Elle est sortie depuis sept heures.

Je saisis la balle au bond.

— Mais il y a une doublure, m'écriai-je.

— Mademoiselle Moïna Driffaud. Je cours vous la chercher. Préparez le costume.

Heureusement, fidèle à ses habitudes, ma protégée demeurait tout près de son théâtre. Sans lui donner d'explication, je l'enlève, je la fourre en fiacre, je lui fais monter quatre à quatre l'escalier des artistes, et je la campe entre les mains des habilleuses. Et allez donc ! En moins d'un quart d'heure, la transformation était faite, et un ravissant chasseur, l'arbalète sur l'épaule, la petite toque crânement inclinée sur l'oreille, apparaissait, radieuse, au foyer.

— Vite ! vite ! cria le régisseur, le public s'impatiente.

Mais au moment où l'on allait frapper les trois coups, Liane de Fosford fit son apparition, très calme, en grande toilette de soirée :

— Eh bien ! quoi ! j'ai dîné en ville. En voilà du potin, parce que je suis en retard d'une demi-heure. Faites recommencer l'ouverture... et puis zut !

— Mais moi ? gémit douloureusement Moïna.

— Vous, ma *petite*, vous pouvez aller vous déshabiller. Hein !... Quelle veine !

— C'est ça, ma pauvre enfant, allez vous déshabiller, confirma le régisseur pris de pitié malgré lui.

Et je vis Moïna Driffaud qui, désespérée, remontait à sa loge en sanglotant.

FIN

# TABLE



LA JOURNÉE D'UNE DANSEUSE  
CONSULTATION MANCHABALLESQUE

UN LYS

DÉNOMBREMENT

LES ÉTRENNES DES MANCHABALLE

LES VASES DE SÈVRES

RÉPÉTITION AU CERCLE

LE RÔLE DE BALADIER

OLLE ! OLLE !

INGRATITUDE

L'ART NOUVEAU

PAS TENACE

PETRUSSE

FÊTE EMPIRE

EN CHEVEUX

LES DEUX PROPRIÉTAIRES

HISTOIRE D'UNE LOGE

PRO CAROLINO

PETITS TRUCS

GRANDE ARTISTE

LE VIEUX CHAMBELLAN

LA FEMME DE LETTRES

LES TROIS DEPUTÉS

MILLIÈME DE MIGNON

LE BICORNE

PARTIE ET REVANCHE

MAMAN

LE DOUBLE LOUIS  
DANS LE BLEU  
EN LOTERIE  
LA DOUBLURE